

Richard Dominique

LE LANGAGE DE LA CHASSE

Récit autobiographique de Michel Grégoire,
Montagnais de Natashquan



Presses de l'Université du Québec

LE LANGAGE DE LA CHASSE

Richard Dominique

LE LANGAGE DE LA CHASSE

**Récit autobiographique de Michel Grégoire,
Montagnais de Natashquan**

1989

Presses de l'Université du Québec
Case postale 250, Sillery, Québec G1T 2R1

Du même auteur :

en collaboration avec Jean-Guy Deschênes

- 1980 *Bibliographie thématique sur les Montagnais-Naskapi*. « Dossier » n° 48, Québec, ministère des Affaires culturelles, 114 p,
- 1985 *Cultures et sociétés autochtones du Québec. Bibliographie critique*. « Instruments de travail » n° 11, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 216 p.

Couverture :

Photographies tirées du film *ATTIUK*.

Reproduites avec la permission de l'Office national du film du Canada.

ISBN 2-7605-0535-9

*Tous droits de reproduction, de traduction
et d'adaptation réservés © 1989*

Presses de l'Université du Québec

Dépôt légal — 2^e trimestre 1989

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Imprimé au Canada

PRÉFACE

Mimétisme ? Richard Dominique a revêtu les qualités de son sujet. Il a eu, si l'on peut dire, l'amérindienne patience de suivre dans tous les méandres de sa mémoire, le cheminement du Montagnais Michel Grégoire, à travers le Québec-Labrador, cheminement qui, par le médium de la fidèle réécriture de l'auteur, constitue la première partie de ce livre.

Il a eu aussi cette amérindienne sensibilité aux choses et aux êtres de la nature pour déceler et noter les rapports étroits, au demeurant subtils, entre, d'une part, les mille et un gestes qui composent l'histoire de vie de Michel Grégoire et, d'autre part, les modèles d'occupation et d'exploitation du territoire, les principes qui les régissent et la dynamique de ces rapports.

Richard Dominique a réalisé ce travail minutieux dans le plus grand respect de son informateur et de sa communauté. Aucun jugement, aucune distanciation artificielle, aucune comparaison forcée dans la deuxième partie de l'ouvrage (l'« analyse descriptive ») qui vient donner au lecteur l'information que Michel Grégoire ne donne pas, parce qu'il n'a pas à raconter le contexte, le substrat, les données bio-climatiques, la trame géo-sociale qui régissent les relations et les mouvements et qui constituent, somme toute, le cadre de vie objectif dans lequel se mouvaient le corps et l'âme de Michel Grégoire.

Dans le témoignage comme dans la description, le sens des choses se manifeste de plus en plus clairement, s'impose progressivement pour composer la logique naturelle de ce monde amérindien encore partiellement à l'abri de courants perturbateurs. Ainsi apparaît le rôle de chaque animal qui fait le lien entre les lieux et les êtres, de chaque lieu nommé qui fait le pont entre un passé autrement fugace et la continuation du présent dans le futur, comme le rôle de chaque repas dans le rythme du temps forestier ; apparaît aussi ce cycle saisonnier, malgré son grand rayon de courbure, dont chaque vibration est signe de bonne chasse, d'absence, de rencontre, de don de la nature.

Avec simplicité et précision, Richard Dominique transcrit puis décrit la trame de vie de Michel Grégoire . Ce témoin du pays montagnais, au-delà des événements qui, telle la tourbe dans un lac tranquille, envahissent inexorablement les portions de vie amérindienne encore peu polluées, nous convainc, par la seule vérité intrinsèque des choses qu'il raconte, que les tambours et les chants, pour discrets qu'ils soient par les temps qui courent, ne se sont pas réfugiés dans un silence éternel. Au témoignage de Michel Grégoire, Richard Dominique ajoute le sien pour nous convaincre que « demain, il y aura quelque chose ».

Merci à l'un et à l'autre.

Et qu'il nous soit permis d'espérer que d'autres histoires de vie nous seront offertes avec autant de générosité et de savoir-faire. Ce livre doit avoir des suites.

Henri Dorion
Directeur, Recherche et conservation
Relations internationales,
Musée de la civilisation

Il faut par-dessus tout être
attentif au point d'origine,
c'est-à-dire à la donnée
brute, avant de lui imposer
un traitement qui risque de
la défigurer et de fausser
l'interprétation des résultats,

Fernand Seguin,
(Québec *Science*, 1988,
vol. 26, no 6 : 38)

TABLE DES MATIÈRES

Préface de Henri Dorion	7
Liste des cartes et tableau	12
Liste des photographies	13
Introduction	15
Première partie : Récit autobiographique de Michel Grégoire	21
1. 1895 à 1924	23
2. 1924 à 1942	59
3. 1943 à 1976	107
Deuxième partie : Analyse descriptive	141
1. Le cycle annuel des Montagnais de Natashquan	147
La montée vers l'intérieur	148
La chasse d'automne	151
La descente	158
La chasse d'hiver	160
La chasse d'hiver-printemps	163
La chasse de printemps	168
Les activités estivales	171
2. Les modifications du cycle annuel	175
Du XV ^e siècle à 1820	175
De 1821 à 1854	177
De 1855 à 1899	178
De 1900 à 1945	180
De 1946 à nos jours	186
Notes bibliographiques	197
Index	199

LISTE DES CARTES ET TABLEAU

Carte 1	Répartition contemporaine de l'aire d'exploitation des Montagnais de Natashquan.....	145
Carte 2	Principaux campements d'automne de Michel Grégoire, 1928-1960	153
Carte 3	Principaux campements d'hiver de Michel Grégoire, 1928-1960	162
Carte 4	Principaux campements d'hiver-printemps de Michel Grégoire, 1928-1960.....	165
Carte 5	Principaux campements de printemps de Michel Grégoire, 1928-1960.....	169
Carte 6	Localisation des principaux toponymes mentionnés dans cet ouvrage.....	Hors-texte
Tableau 1	Liens de descendance et d'alliance entre différentes personnes mentionnées dans le récit	Hors-texte

LISTE DES PHOTOGRAPHIES

1. Michel Grégoire. Collection Richard Dominique22
2. Michel Grégoire. Collection Richard Dominique27
3. Familles montagnaises à La Romaine vers 1912. Photographie tirée de TOWNSEND, Charles W, 1918, In Audubon's *Labrador*. Boston et New York, Houghton Mifflin Co33
4. Départ pour Musquaro. Photographie tirée de TOWNSEND, Charles W., 1918, In Audubon's *Labrador*. Boston et New York, Houghton Mifflin Co. 41
5. Mathieu Menikapu. Photographie gracieusement prêtée par Madame Des Neiges Bellefleur-Menikapu51
6. Montagnais de Natashquan en 1909. Photographie tirée de TOWNSEND, Charles W., 1913, « A short trip into the Labrador Peninsula by way of the Natashquan River » dans *Geographical Society of Philadelphia Bulletin*, 1 1 (3) : 38-5061
7. François Lafontaine et sa famille. Archives nationales du Québec à Québec. Fonds : Office du film du Québec. Négatif no : 38895-4767
8. La famille Uapistan en 1924. Courtoisie du Museum of the American Indian, Heye Foundation. Négatif no : 1221175

9. Jérôme Grégoire. Collection Richard Dominique 95
10. Église de Natashquan, 1943. Archives nationales du Québec à Québec. Fonds : Office du film du Québec. Négatif no : 15470 105
11. Thomas Grégoire, Anne Napenu et leur petit-fils. Courtoisie du Museum of the American Indian, Heye Foundation. Négatif no : 29563 119
12. Équipe du prospecteur J. Claveau. Archives nationales du Québec à Québec. Fonds : Office du film du Québec. Négatif no : 14782 127
13. Équipe de trappeurs. Archives nationales du Québec à Québec. Fonds : Office du film du Québec. Négatif no : 28826 131
14. Sylvestre Bellefleur et Caroline Courtois. Courtoisie du Museum of the American Indian, Heye Foundation. Négatif no : 29564 135
15. Pierre Tapi. Collection Richard Dominique 137
16. Visiteurs de La Romaine. Archives nationales du Québec à Québec. Fonds : Office du film du Québec. Négatif no : 91029 171
17. Réserve montagnaise de Natashquan, 1976. Collection Richard Dominique 187
18. Mine près de Baie-Johan-Beetz. Archives nationales du Québec à Québec. Fonds : Office du film du Québec. Négatif no : 3662-55-H . 188
19. Départ de castors. Archives nationales du Québec à Québec. Fonds : Office du film du Québec. Négatif no : 1474-55 189

INTRODUCTION

Un territoire est plus qu'un endroit de prélèvement ou encore un ensemble de sites de séjour. Pour les individus qui l'habitent, il représente des joies, des peines, des événements historiques et mythiques, des travaux, des pratiques, des rêves et des êtres. Souvent, l'approche scientifique néglige ces aspects, camouflant ainsi la perspective multidimensionnelle de la fréquentation du territoire. Toutefois, des techniques comme l'histoire de vie peuvent éveiller notre sensibilité et notre intelligence aux interconnexions présentes dans les gestes coutumiers des gens. Dans la préface de *Soleil Hopi*, Claude Lévi-Strauss écrit que le récit autobiographique « ... réussit d'emblée ... ce que l'ethnologue rêve, sa vie durant, d'obtenir et qu'il ne parvient jamais à réaliser complètement : la restitution d'une culture « par le dedans », et telle que la vivent l'enfant, puis l'adulte. Un peu comme si, archéologues du présent, nous exhumions, disjointes, les perles d'un collier ; et qu'il nous soit donné, soudain, de les apercevoir, enfilées selon leur disposition primitive, et souplement agencées autour du jeune cou qu'elles furent d'abord destinées à orner ».

Le récit autobiographique de Michel Grégoire, sans être une histoire de vie complète, demeure le long témoignage d'un Montagnais qui a vécu au Québec-Labrador. Il fut livré au cours des trois mois de l'automne 1976 sans suivre un échéancier planifié et totalise seize heures d'enregistre-

ment. Plusieurs jours pouvaient s'écouler sans qu'ait lieu une rencontre puisque seuls le rythme et la mémoire de l'informateur ont dicté la fréquence des entretiens.

Au départ, une seule question a été posée à Michel Grégoire, à savoir s'il lui était possible de raconter ses voyages et ses chasses depuis son enfance jusqu'aujourd'hui tout en mentionnant les lieux et les personnes avec qui il avait accompli ces activités. Occasionnellement, mais très rarement, l'interprète Antoine Ishpatau lui demandait certaines précisions afin de mieux se situer et effectuer une bonne traduction. Celle-ci a été faite durant les mois qui ont suivi l'enregistrement et peut être qualifiée de « libre » puisque aucun procédé de translittération ne fut employé.

La rédaction finale nécessita par ailleurs plusieurs années de maturation et environ six mois de composition. De plus, elle exigea des recherches supplémentaires afin de présenter le récit dans l'ordre chronologique le plus vraisemblable possible et de situer avec exactitude les déplacements sur le territoire. Pour ce faire, l'utilisation de diverses enquêtes toponymiques, de différentes compilations généalogiques, d'autres entrevues auprès de Montagnais de Natashquan et d'ailleurs, de documents écrits de tout genre a permis de compléter l'écriture du récit de Michel Grégoire.

Les dates apparaissant dans le texte sont généralement exactes et confirmées par des registres civils et religieux. Cependant, lorsque figure seulement une année, cette dernière n'est que plausible bien qu'elle provienne des recoupements obtenus à l'aide des généalogies, des registres et des événements rapportés dans divers documents. Enfin, les toponymes et les noms de personnes montagnais ont tous été vérifiés et normalisés avec l'aide de mesdames Julienne Mishtenapeu-Malec et Caroline Malec-Boudreault. D'ailleurs, une carte localisant les principaux noms de lieux et un tableau permettant de dresser les liens de descendance et d'alliance entre les différents individus mentionnés par Michel Grégoire accompagnent cet ouvrage.

Deux formes typographiques ont été utilisées afin de permettre au lecteur de mieux suivre le récit et de respecter, du moins partiellement, la structure du discours de Michel

Grégoire. Les caractères ordinaires, qui constituent la majeure partie du récit, se rapportent aux faits et au déroulement coutumier des activités. Par contre, les passages en italique représentent des digressions livrées par l'informateur tout au long de l'enregistrement. Sans se rattacher au fil chronologique des événements, ces digressions s'y greffent par l'association d'idées et d'images et contiennent des éléments explicatifs sur certains phénomènes de la vie.

Le récit autobiographique de Michel Grégoire constitue la première partie de ce livre et il est présenté en trois chapitres correspondant aux trois périodes majeures de sa vie. La première débute à son adolescence et se termine avec le décès de son père. Durant ces années, Michel Grégoire s'est marié une première fois, a connu la grippe espagnole et a fréquenté avec ses parents les bandes de North West River, de Saint-Augustin et de La Romaine. Le second chapitre correspond au moment où il s'est joint aux Montagnais de Natashquan à la suite du second mariage de sa mère. Pendant ce temps, il se maria deux fois, vit mourir ses deux filles et chassa presque exclusivement sur l'aire d'exploitation rattachée au bassin de la rivière Natashquan. Enfin, ses vingt dernières années de chasse constituent le dernier chapitre où il fait mention de plusieurs transformations qui ont rapidement eu lieu. La construction des maisons, l'utilisation de l'avion, l'arrivée des arpenteurs et des prospecteurs, l'exploitation minière sont, parmi ces événements, ceux qui ont le plus modifié sa fréquentation du territoire et qui l'ont amené à élaborer avec les siens de nouvelles stratégies d'adaptation. En soi, le récit de Michel Grégoire représente un des rares documents disponibles actuellement qui livre de l'intérieur ce qu'est la chasse en démontrant qu'elle ne relève pas d'un choix mécanique mais qu'elle est plutôt un phénomène social.

La deuxième partie contient une analyse descriptive qui fournit une grille expliquant le cycle annuel des Montagnais de Natashquan et ses principales transformations contemporaines. De la même façon qu'une grammaire ne s'attarde qu'à certains éléments structuraux d'une langue, délaissant d'autres aspects du langage par exemple à la phonétique, à la lexicologie ou encore à la sémantique, la présente analyse ne vise qu'à décrire un modèle d'occupa-

tion montagnais sans pour autant englober toutes les dimensions sociales présentes dans la fréquentation du territoire. Dans ce contexte, l'utilisation des concepts de territoire, d'aire d'exploitation, de secteur et de zone de chasse fait allusion à un jeu d'éléments qui s'imbriquent. Ainsi, la notion de territoire implique le pays dans son ensemble dans lequel sont identifiées, selon les communautés, diverses aires d'exploitation. Ces dernières peuvent être par la suite divisées en secteurs correspondant à une grande étendue distincte sur laquelle les groupes et les équipes de chasse exercent leurs activités selon les saisons et un mode de gestion spécifique. Enfin, une zone correspond, selon le contexte, soit à un espace exploité par un groupe ou une équipe au cours d'une saison soit à une superficie dont la configuration résulte de plusieurs années d'exploitation.

Tout en conservant en arrière-plan le récit autobiographique de Michel Grégoire, l'analyse utilise d'autres témoignages afin de mieux démontrer l'enchaînement, la complémentarité et les modifications des activités. Enfin, un ensemble de cartes vient illustrer, à partir des campements principaux nommés par Michel Grégoire, la manière dont l'aire d'exploitation des Montagnais de Natashquan est aménagée et mise à profit.

Depuis bientôt quatre-vingts ans, le mode d'occupation et d'exploitation du territoire des Algonquiens du Subarctique fait l'objet d'études et de publications scientifiques. Le tout débuta lorsque Frank G. Speck revint d'un séjour estival au Témiscamingue. À l'aide de ses notes d'observations, il décrivit un système de répartition du territoire en usage chez les Algonquiens basé sur un partage entre les familles composant une bande. À la suite de sa monographie de 1915, *Family Hunting Territories and Social Life of Various Algonkian Bands of the Ottawa Valley*, Speck consacra une partie de sa carrière à cartographier les territoires de chasse sur l'ensemble du Nord-Est de l'Amérique et à démontrer, d'une part, que cette région fait l'objet d'un partage entre les bandes amérindiennes qui l'habitent et, d'autre part, qu'au sein de chacune des communautés existe une redistribution du territoire basée sur la famille. Idéalement, il voulait démontrer l'existence d'un système autochtone afin de contrer les ventes et les concessions de terres qui avaient

cours au début du siècle. En d'autres termes, il cherchait à établir hors de tout doute que les Amérindiens ont des droits légaux sur l'Amérique.

Au cours de ses recherches, Speck constata qu'en gagnant les marges de l'oekoumène le mode d'occupation et d'exploitation du territoire différerait de celui qu'il avait observé au Témiscamingue. Par ailleurs, d'autres chercheurs oeuvrant dans d'autres régions septentrionales comparèrent leurs données aux siennes et découvrirent que, de façon générale, la répartition du territoire entre les familles s'estompait à mesure qu'on s'éloignait des Grands Lacs. Cette conclusion souleva un débat encore latent aujourd'hui à savoir si les territoires de chasse familiaux sont précolombiens ou une réponse à la traite des fourrures. Certains auteurs, comme Speck et Cooper, ont soutenu que la faune et l'écologie dans son ensemble pouvaient expliquer cette modification du système d'occupation. Selon eux, les territoires de chasse familiaux bien délimités se retrouvent aux endroits où le castor est abondant tandis que, dans les milieux où la subsistance est assurée primordialement par le caribou, une gestion communautaire du territoire apparaît davantage opportune. Par contre, d'autres anthropologues, comme Jenness et Leacock, ont tenté de démontrer que le commerce des pelleteries a entraîné les Amérindiens à utiliser une distribution « privée » du territoire délaissant ainsi progressivement, selon leur degré d'acculturation et d'assimilation, leur mobilité et leur organisation communautaire.

Puis, à partir des années 1960, diverses approches telles l'écologie culturelle, l'anthropologie cognitive et l'ethnohistoire ont permis la construction de modèles explicatifs sans toutefois expliquer le phénomène dans son ensemble. A chaque fois, de nouvelles dimensions sont apparues rendant le débat de plus en plus complexe et intéressant. Par exemple, l'ethnohistoire a mis en évidence l'aspect diachronique de la dynamique et de la flexibilité des territoires de chasse, approche dont les précurseurs n'ont pu bénéficier. Pour sa part, l'anthropologie cognitive a permis de décrire le territoire et ses composantes tels qu'ils sont conçus par les Algonquiens du Subarctique. De cette façon, elle nous a rappelé que les acteurs concernés ne sont pas sim-

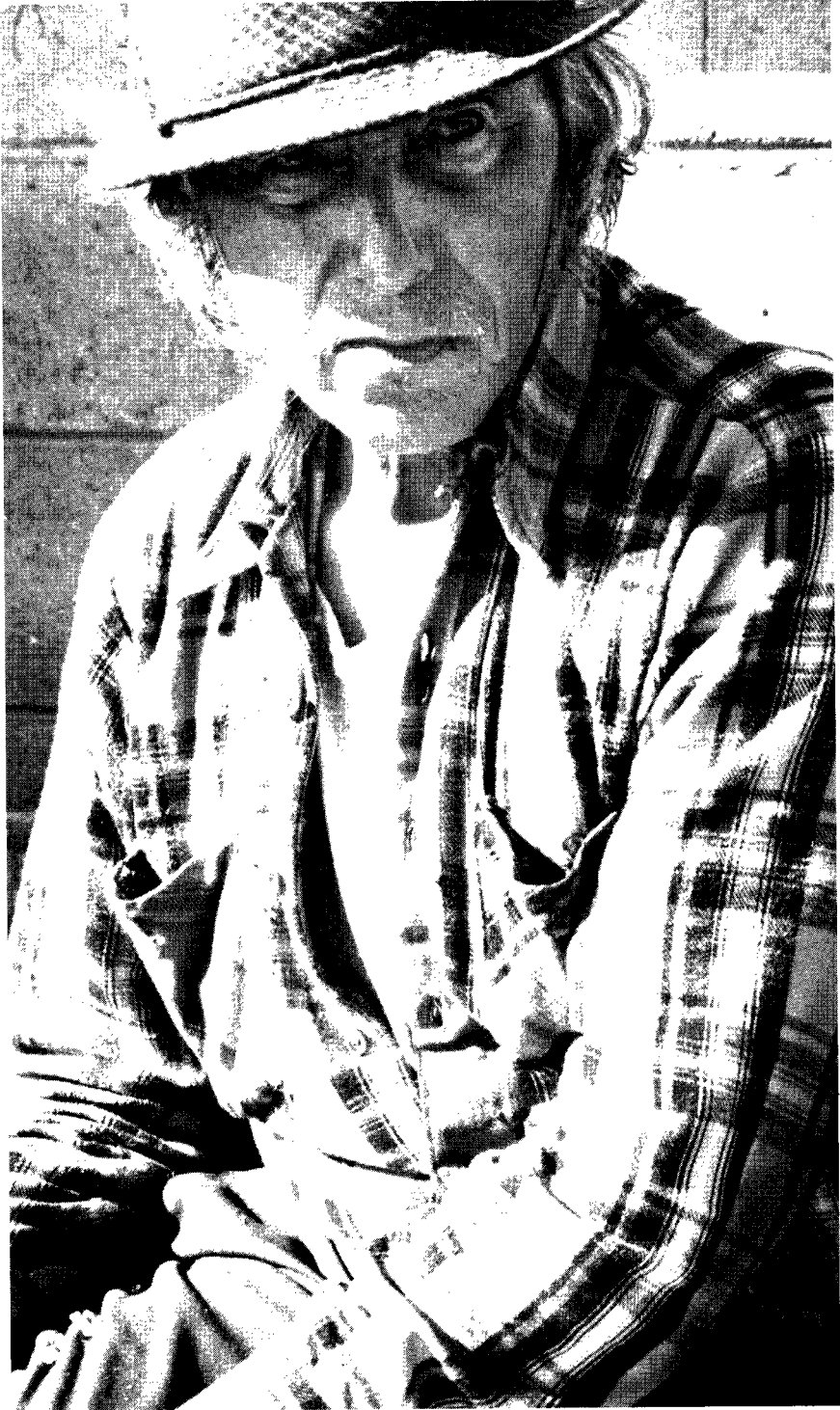
plement des victimes d'un système mais qu'au contraire ils composent avec le changement. Enfin, l'étude des systèmes de parenté et des généalogies, si longtemps délaissée, a révélé que l'occupation du territoire demeure avant tout un phénomène social, relativisant ainsi l'importance accordée à l'écologie, et que la mobilité et l'accès au territoire ne sont en grande partie possibles que par le réseau des relations parentales et sociales. Bref, aborder aujourd'hui l'occupation et l'exploitation du territoire conduit inexorablement à l'étude des multiples phénomènes sociaux en cours dans une société et le récit autobiographique de Michel Grégoire est là pour nous le rappeler.

Le ministère des Affaires culturelles du Québec a rendu financièrement possible, grâce à deux subventions en 1976 et en 1988, la cueillette des données et la rédaction finale du manuscrit. Des remerciements spéciaux sont adressés à Michel Grégoire, Antoine Ishpatau, André-Charles Ishpatau, Desneiges Bellefleur-Menikapu, Marie-Louise Menikapu-Ishpatau, Pierre Tapi, Pierre Courtois, Benoît Kaltush, Paul Uapistan, Agnès Bellefleur-Uapistan, Gabriel Menikapu, Abraham Malec, Elisabeth Menikapu-Malec, Julienne Mishtenapeu-Malec, Caroline Malec-Boudreault et à toute la communauté montagnaise de Natashquan qui m'ont accueilli, alliant patience et humour, lors de mes séjours chez eux. Au plan professionnel, José Mailhot, Sylvie Vincent, Carole Marquis, Jacques Morin, Michel Mongeon, Paul Charest, Benoît Dumont, Jocelyne Grou, Jean-Guy Deschênes, Robert Comtois, Gilles Valiquette, Antoine Giroux, André Barette et Louis-Edmond Hamelin m'ont aidé et grandement encouragé par leurs informations pertinentes et leurs judicieux commentaires. Enfin, Danielle Arsenault, Serge Chevalier et Hélène Dufour ont minutieusement travaillé à la dactylographie, au traitement de texte et au graphisme de ce livre.

Première partie

RÉCIT AUTOBIOGRAPHIQUE
de
MICHEL GRÉGOIRE

Michel Grégoire photographié en 1974.



Jadis, mon père jouait du tambour et chantait. « Demain, dit-il il y aura quelque chose. »

Le lendemain, il tua un caribou qui avait encore ses bois villeux. Ensemble, toute la famille, nous sommes allés le chercher. Nous l'avons vidé puis, nous avons enlevé la peau que nous avons placée sur un pieu afin de l'épiler. Par la suite, nous avons dépecé l'animal et fait sécher la viande sur un échafaud.

Après, mon père traita la peau pour pouvoir en faire des lanières ou encore des mocassins. Lorsqu'elle fut sèche, il la découpa en deux parties, ensuite en quatre et enfin en huit. Il commença en suivant la ligne qu'imprime la colonne vertébrale puis il tailla dans l'autre sens.

Pendant que mon père fabriquait des fûts de raquettes, ma mère découpa le cuir de caribou en lanières et confectionna aussi des mocassins. Ainsi, mes parents firent une paire de raquettes pour chaque membre de la famille. Puis mon père construisit une traîne pour chacun de nous. Après tout cela, nous sommes partis.

Les rivières commençaient à geler tandis que tous les lacs l'étaient. C'était bon pour marcher. Nous avons traversé la rivière qui n'était pas encore prise et là, nous avons abandonné nos canots d'écorce. Nous avons campé non loin de cet endroit. Mon père tua un porc-épic que ma mère fit cuire

pour le souper en prenant soin d'enlever les aiguilles. Par la suite, mon père tua trois caribous.

Dans ce temps-là, il n'y avait presque pas de farine. On ne mangeait que de la viande, ce qu'on tuait. C'était toujours comme cela. Mon père n'amenait que 50 livres de farine puis nous nous en passions. On pouvait aussi se procurer un peu de saindoux, de thé, et de la toile. La compagnie n'accordait pas beaucoup de crédit et n'avait pas de magasins mais seulement que des comptoirs où le choix était limité. On demeurait toute l'année à l'intérieur des terres et, au printemps, on voyageait à pied, sans canots. Durant l'été, au bord de la mer, mon père faisait deux canots pour la famille. Après la construction des embarcations, on repartait vers l'intérieur.

Mon père m'a déjà dit qu'il a demeuré deux ans à Sept-Îles. Il se maria avec une femme de Mingan qui mourut peu de temps après leur union. Plus tard, il a épousé ma mère à North West River où ils ont demeuré quelque temps. Puis il descendit à la mer, à Saint-Augustin. Il devait avoir cinquante ans à ce moment-là. Je m'en souviens, j'étais assez grand à cette époque. Un peu plus tard, nous avons demeuré à La Romaine.

L'année que nous avons quitté North West River, nous avons chassé avec les familles de Paul et de François Bellefleur. Nous avons remonté la rivière des Oies en canot. À un moment donné, les hommes sont partis en laissant leur femme au campement. Ils ont gravi une colline pour rejoindre des petits lacs en arrière. C'est là qu'ils ont frappé le castor. François et Paul sont allés faire une reconnaissance des lieux et ne sont revenus à la tente que durant la nuit.

Le lendemain, ils ont fait les mêmes gestes et sont revenus avec des castors sur leur dos. Ils avaient attendu toute la nuit pour les capturer. Paul dit à mon père qu'il avait vu non loin du campement une hutte de castors. Alors, mon père s'y dirigea et tua tous les castors qui s'y trouvaient. En une semaine, les hommes ont tué vingt castors. Par la suite, ils sont retournés à North West River avec leurs fourrures.

À ce moment-là, mon père n'avait pas de provisions et le marchand lui dit que leurs peaux valaient 70 dollars. Mon père acheta beaucoup avec cette somme parce qu'autre-

fois les denrées ne coûtaient pas cher. La farine était trois dollars le 100 livres, le saindoux deux dollars pour 25 livres, le thé 25 cents la livre, la poudre à pâte 10 cents la livre. Alors il acheta de la toile, des munitions et deux fusils l'un pour François et l'autre pour Paul. De plus, Peter McKenzie, le gérant du comptoir, lui signa un bon d'achat parce qu'il n'avait plus rien en stock. Il dit à mon père de montrer ce billet à d'autres comptoirs et qu'ainsi il pourrait obtenir des provisions en retour.

Après cette visite, les hommes ont décidé d'aller à Upatauatshetsuan pour se diriger ensuite vers la rivière Manatu et trapper aux abords du lac Meshekuakamau. En chemin, François tua trois caribous dont un mâle en rut. Le lendemain, nous sommes allés les chercher. Nous étions alors rendus quatre familles puisque Charles Bellefleur se joignit à notre groupe.

Sur notre sentier, en allant chercher les caribous tués la veille, nous avons aperçu des pistes fraîches de caribou. Alors, Charles les a suivies et a tué deux femelles. Sur les trois caribous abattus auparavant, nous en avons transporté deux ; et, le lendemain, nous avons ramené les trois autres sur notre dos. Nous avons demeuré quelque temps à cet endroit. Les lacs ont commencé à geler et il a neigé abondamment. Alors, nous avons fabriqué des raquettes et des traînes et puis nous nous sommes dirigés vers Saint-Augustin.

Un soir, au cours de ce voyage, mon père joua du tambour. « Dans peu de temps, annonça-t-il, on aura quelque chose. »

Un peu plus tard, ils ont tué six caribous. Nous sommes donc restés là pour les dépecer. Puis, nous nous sommes déplacés à chaque fois que des caribous ont été abattus.

Dans ce temps-là, tout le monde pouvait savoir où se trouvait le caribou. On jouait du tambour et on chantait. D'abord, au premier chant, on ne voyait rien ; puis, au second, on apercevait une petite flamme. Si celle-ci était intense cela signifiait que l'animal se trouvait proche ; par contre, si la lueur apparaissait faible cela voulait dire que le caribou était très loin.

Il y avait d'autres façons de repérer le caribou. Par exemple, on chauffait une omoplate de caribou et lorsqu'elle fendait on pouvait lire où l'animal se réfugiait. Ainsi, si l'os ne fendait pas cela signifiait qu'il n'y avait pas de caribou tandis que s'il craquait jusqu'au milieu cela indiquait qu'il était tout près. Enfin, si l'omoplate cassait c'était qu'il était trop loin.

On pouvait savoir aussi par la tente à suer. La personne qui se trouvait à l'intérieur de la tente chantait et, de cette façon, elle pouvait anticiper sa chasse. Dans cette tente, on ne voyait pas de feu, on prévoyait seulement quand on tuerait. On avait aussi une sorte de lunette, une tushkapatshekan, qui était faite d'un goujon de souche de mélèze, évidé au centre, enserré de terre rouge puis enveloppé d'un morceau de peau de caribou. On regardait à l'intérieur et on pouvait y voir comme du feu. On pouvait observer de très loin avec cela, même le tracé de son itinéraire.

Je n'ai vu que les aînés utiliser cet objet. Par exemple, ma grand-mère pouvait regarder dans cette sorte de lunette parce qu'elle était presque un homme. Elle accomplissait des travaux masculins, comme tuer des caribous. Je l'ai déjà vue chasser.

Je ne vois pas quelqu'un faire cela aujourd'hui. Seulement les anciens étaient capables de connaître ces choses. Ils savaient aussi pour le porc-épic, la martre, les poissons... Ils pouvaient savoir s'ils tueraient ou non. Aujourd'hui, on ne connaît plus ces pratiques. On les a oubliées et on ne s'occupe plus de cela.

Autrefois, on mangeait tout. Par exemple, on ne laissait que les aiguilles du porc-épic. C'était la même chose pour le caribou tandis que, maintenant, on ne mange que la viande. Auparavant, on récupérait tous les os du caribou, on les broyait et puis on les mettait à bouillir avec de l'eau dans un chaudron. Après quelque temps, la graisse montait à la surface et on l'enlevait au fur et à mesure avec un verre. C'est cela qui donne la graisse de caribou, l'atikupimi. On fendait aussi les os des pattes de caribou pour en retirer la moëlle en vue de la manger. Aujourd'hui on oublie tout cela.

Les anciens pouvaient également prévoir leur mort ou la famine. Ainsi, lorsqu'ils prenaient leur tambour et que les

paroles de leurs chants ne leur venaient pas cela signifiait qu'ils auraient faim. Aussi, s'ils rêvaient au feu, s'ils voyaient dans leur rêve un feu qui s'allumait difficilement, qui s'étouf-

***Michel Grégoire en train de fabriquer une tente à suer miniature.
Photo prise en 1974.***



fait constamment et qui se réanimait seulement quelques instants, cela voulait dire qu'ils ne tueraient presque rien et qu'ils connaîtraient des moments de famine. Par contre, pour celui qui, dans son songe, voyait un bon feu et son chemin très fréquenté, cela signifiait qu'il ne manquerait pas de nourriture. Cependant, si son chemin était obstrué par la neige, c'était un signe de famine. D'autres rêvaient à Atshen. Dans leur songe, un homme leur disait :

« Atshen n'est pas loin et c'est lui que tu mangeras. Tu te nourriras d'Atshen cet hiver et tu n'auras pas faim. »

Enfin, d'autres rêvaient à une baleine qui était aussi un signe d'abondance pour l'hiver, signifiant qu'ils tueraient du caribou.

Autrefois, quand les anciens remontaient les rivières au début de l'automne, ils ne touchaient pas au poisson parce que s'ils pêchaient avant d'arriver à leur territoire cela leur indiquait déjà qu'ils récolteraient peu de gibier. Par contre, lors de la montée, s'ils tuaient du porc-épic ou de la perdrix cela était un bon signe. C'était toujours comme cela : si on commençait à tuer en partant, le reste de la saison était sans problèmes. Si, au contraire, on ne tuait pas au début du voyage, on risquait d'avoir des difficultés à s'approvisionner.

Quand il y a vraiment famine, rien dans les bois, on est obligé de demander notre nourriture aux maîtres. Si l'un d'entre eux n'accède pas à nos demandes, alors on loge une requête auprès d'un autre qui intercédera auprès d'eux afin de nous procurer de la nourriture. En dernier recours, on fait appel à Meiatshi, le maître de la merde. C'est lui qui mène tout cela. Il dit au maître des caribous, Papakatshishku :

« Moi, je ne les abandonne pas et je ne les abandonnerai jamais. Si tu les quittes, je te quitterai aussi et tes troupeaux mourront. »

Dans ces circonstances, Papakatshishku a peur et il nous procure de la nourriture. C'est ainsi que cela se passe. Si les caribous sont incapables de déféquer, ils mourront tous. Si Meiatshi décide de ne pas sortir alors c'est la fin pour tout le monde, tant pour les hommes que pour les animaux.

Autrefois, quand les anciens avaient faim ou peur de quelque chose ou encore ressentaient une extrême fatigue, ils faisaient une tente tremblante. Mais, il fallait y rêver auparavant afin de savoir comment faire et quoi dire.

La personne qui officie une tente tremblante tourne trois fois autour de la tente avant de s'y introduire. Puis elle chante en s'installant dans la tente et ainsi elle commence à communiquer avec les maîtres. Dans cette tente, elle est seule et complètement nue, tandis qu'à l'extérieur les gens écoutent ce qui se passe. Alors, elle chante du matin au midi tout en se déplaçant en fonction du soleil.

Lorsqu'elle est dans la tente, elle se sent emportée par un tourbillon qui descend dans un trou noir, le centre de la terre. C'est comme si elle rentrait dans un arbre en commençant par la cime pour se diriger jusqu'aux racines en passant par le cœur de l'arbre. Puis, lorsqu'elle voit le trou noir, elle essaie de le prendre et elle a peur. A ce moment-là, la tente se met à vibrer. Après son chant, Meshtapeu rentre en contact avec elle. Sans Meshtapeu, elle ne comprend rien parce qu'il est le seul à pouvoir traduire les messages des maîtres. Des fois, elle peut entendre comme des craquements de glace mais personne ne peut comprendre cela, sauf Meshtapeu. En fait, c'est seulement l'esprit de Meshtapeu qui se manifeste parce que ce dernier est grand comme une épinette blanche et ne peut pas s'introduire dans la tente. A mesure que le soleil baisse, on entend de moins en moins distinctement ; il y a du brouillage et la communication s'estompe.

Je ne serais pas capable d'officier une tente tremblante parce que mon père ne le faisait pas et que je n'y ai jamais rêvé. Seulement ceux qui rêvent à cela peuvent le faire et l'enseigner à toute leur famille, surtout à leurs fils. Il faut commencer l'initiation avec un très jeune enfant pour que, plus tard, il performe bien. Je me souviens de Mikupiss qui faisait la tente tremblante et qui y rentrait avec son fils pour l'initier. Je me rappelle aussi de Tshekatumun. Une fois, comme il se doit, il fit les trois tours autour de la tente et y entra. Cependant, il n'y est pas resté longtemps. Il a juste frappé sur la peau de la tente et en est ressorti. Son Meshtapeu ne lui répondit pas, il l'avait quitté et par conséquent ne pouvait

plus intercéder en sa faveur. Cela signifiait que Tshekatumun n'avait plus qu'un an à vivre. Il essaya de communiquer avec Missinak, le maître des poissons, et Papakatshishku, le maître du caribou, mais ceux-ci n'ont pas répondu. Lorsqu'il sortit, il n'a pas dit un mot ; il savait que son esprit était déjà parti. Il avait appris cela par la tente tremblante.

C'est grâce à un enfant abandonné, couvert de poux, qu'on a connu la tente tremblante. Cet enfant a été délaissé par ses parents parce qu'il avait des poux ; alors, ils l'ont abandonné dans une vieille tente. Meshtapeu qui passa par là demanda à l'enfant :

- « *Qu'as-tu fait pour qu'on te quitte ?*
 – *J'ai des poux, répondit le petit.*
 – *Je vais te débarrasser de tes bestioles. »*

Alors, Meshtapeu s'exécuta et, tout en l'épouillant, il lui posa cette question :

- « *Combien de poux veux-tu que je te laisse ?*
 – *Un mâle, une femelle, un petit et une lente afin que les gens cherchent encore des poux et les tuent. »*

Par la suite, Meshtapeu amena l'enfant par la main et le plaça sur la traîne de sa mère. Celle-ci se demanda comment cela avait pu se produire. Elle pensa que ce fut peut-être l'oeuvre d'Atshen. Par ailleurs, Meshtapeu lut dans les pensées de cette femme et décida d'aller à sa rencontre. Alors, il lui dit :

- « *C'est toi qui est Atshen parce que tu as quitté ton enfant. »*

La mère qui vit Meshtapeu très grand l'invita à sa tente. Celui-ci ne pouvait pas s'y introduire à cause de sa grandeur. Par conséquent, il prit la taille d'un homme et entra dans la demeure.

Les hommes qui étaient là décidèrent d'aller à la chasse au caribou et d'amener l'enfant avec eux. Ce dernier aimait beaucoup Meshtapeu qui lui demanda de ne lui rapporter que les poumons de caribou. Les hommes tuèrent des caribous desquels l'enfant retira les poumons pour les apporter à son grand-père. A chaque chasse, il agit ainsi. À un moment donné, la mère s'exclama :

« À force de faire des commissions, mon fils va prendre froid. »

Cette remarque blessa Meshtapeu qui lui annonça :

« Je vais vous quitter et vous devrez essayer de calmer le petit afin qu'il cesse de pleurer. »

Après ces paroles, il partit.

Peu de temps après, l'enfant revint d'une chasse au caribou et sa mère l'informa du départ de Meshtapeu. Le petit se mit immédiatement à la recherche de ce dernier. Il réussit à le rejoindre mais Meshtapeu souffla sur lui de telle sorte que l'enfant se retrouva au campement. Alors, il se releva et se remit de nouveau à la poursuite de Meshtapeu. Il le rejoignit encore. Devant son insistance, Meshtapeu lui dit :

« Retourne au campement. Je te rendrai visite occasionnellement dans une tente spéciale lorsque tu m'appelleras. Tu construiras cette tente avec six poteaux et tu m'y appelleras. Ainsi je te rendrai visite. »

Meshtapeu souffla de nouveau sur l'enfant pour le retourner à sa demeure et il construisit une barrière circulaire afin d'empêcher le petit de le rejoindre. C'est ainsi que la tente tremblante a son origine.

Nous sommes donc arrivés à Saint-Augustin et nous avons demeuré un peu à l'intérieur des terres. Pendant que Charles et Paul sont allés au comptoir pour acheter des provisions, j'ai tué mon premier caribou. À ce moment-là, je n'étais pas encore marié. Cette journée-là, j'accompagnai mon père ; chemin faisant, nous avons vu des pistes fraîches de caribou. Alors, mon père m'a dit :

« Suivons-les et essayons de les tuer. Mais, auparavant, je vais remplir mes cartouches puis nous partirons. »

Il fit seulement trois cartouches. Quand nous avons rattrapé l'animal celui-ci avait de la neige jusqu'au cou. Mon père m'a dit :

« Essaie de le tuer. »

Je me suis donc approché le plus possible de la bête et je l'ai tirée. J'étais heureux d'avoir tué. Le lendemain, nous

sommes allés le chercher. Nous avons été trois pour le ramener : Hélène Bellefleur, Jean-Baptiste Mishtenapeu et moi.

Cinq jours plus tard, Charles et Paul sont revenus de leur magasinage. Maintenant, le temps était venu de quitter cet emplacement et de remonter vers l'intérieur. Près de Saint-Augustin, où nous étions, d'autres groupes venant d'ailleurs s'étaient aussi rassemblés. Nous avons été les dernières familles à quitter ce site d'hiver.

Au cours de notre périple, nous avons encore tué du caribou : une vingtaine. Durant cet hiver, nous avons tout le temps mangé du caribou et nous en avons donné. De plus, nous avons toujours pris soin de placer les ossements sur une plateforme en les recouvrant de branches de sapin.

Lorsque le printemps arriva, nous sommes descendus de nouveau à la mer mais en empruntant la rivière Olomane. Au cours de l'été, nous sommes allés à la mission de Musquaro. Cette année-là, en 1906, ma soeur aînée Marie-Agnès se maria et partit vivre à Natashquan. Dorénavant, nous n'étions plus que deux garçons avec nos parents et nous avons demeuré à La Romaine.

À la fin de l'été, Dominique nous invita à chasser avec lui à l'intérieur des terres. Alors, nous avons remonté la rivière Olomane jusqu'au lac Briçonnet et nous nous sommes installés au lac Maryen. Nous avons organisé notre campement principal d'automne à cet endroit. Les femmes et les enfants y sont demeurés pendant que les hommes ont chassé un peu plus loin. Dominique tua trois caribous : un mâle, une femelle et un petit. Le lendemain, nous sommes allés chercher les caribous pour les ramener au campement principal. Nous avons demeuré longtemps à cette place et nous avons tué plusieurs porcs-épics.

Lorsqu'un porc-épic grimpe en haut d'un arbre, il suffit d'abattre l'arbre, de se diriger vers l'animal et de l'assommer d'un coup de hache. Par après, on cherche la veine du coeur pour la lui couper. Puis, on l'éventre pour retirer les tripes et avec l'aide d'une éclisse de bois on referme le corps. Ensuite, on tresse les intestins en forme de corde en vue de les faire cuire sur la braise. C'est succulent ! Enfin, on donne aux chiens les os du porc-épic à l'exception du crâne, des vertèbres et des côtes.

Un peu avant Noël, nous nous sommes dirigés vers Coacoachou, à l'est de La Romaine. Là, il y avait un comptoir. Après quelques achats, nous nous sommes installés à l'intérieur, pas très loin de la mer. Dans ce temps-là, il n'y avait pas de castors dans cette région, on capturait principalement du vison et de la loutre. Nous avons donc passé l'hiver dans les environs et, au printemps, nous sommes descendus à la mer vis-à-vis Musquaro. Après la mission, nous sommes allés fabriquer nos canots à La Romaine.

Lorsqu'on partait vers l'intérieur, on était quelquefois trop nombreux et on devait se séparer à cause de la nourriture. Dans ce temps-là, on pouvait aller n'importe où ; mais, s'il y avait quelqu'un d'installé à un endroit, on continuait notre chemin. C'est mieux d'être seul parce qu'il y a moins de bouches à nourrir. Quand il n'y a personne sur un terrain et qu'il y a du gibier en abondance, on peut tuer beaucoup.

L'année suivante, j'étais enfin assez grand pour trapper. Nous avons formé un groupe de chasse avec la famille

Un regroupement de familles montagnaises à La Romaine vers 1912 photographié par Charles W. Townsend lors de sa reconstitution du voyage du naturaliste John J. Audubon.



de Meiapess. Il y avait avec lui sa femme, sa fille et ses deux fils Joseph et Mathias. Alors, nous avons remonté la rivière du Petit Mécatina et nous nous sommes installés là où une petite rivière se jette dans la rivière du Petit Mécatina. A cet endroit, nous avons pêché la touladi qui s'y trouvait en grande quantité.

Joseph, Mathias, qui avait une taille similaire à la mienne, et moi avons trappé dans les environs du campement principal tandis que nos pères se sont dirigés plus loin. En une journée, nous, les jeunes, avons posé nos pièges autour du lac qui a une de ses rives densément boisée. En tout, nous avons pris treize martres dont huit furent capturées par moi seul. A cet endroit, il y a aussi des loutres. Mon père en tua douze et moi une. De plus, nous avons capturé trois ou quatre visons durant notre automne.

Lorsqu'on a de la nourriture, on ne mange pas la viande de vison. On en mange que lorsque ce dernier est bien gras. Quand il est trop maigre, on n'y touche pas. Habituellement, ce sont les femelles qu'on préfère parce qu'elles sont plus grasses. On mange aussi des petites loutres parce que leur chair est tendre. Par contre, le mâle est fade et, au printemps, ces animaux ont très mauvais goût. Autrefois, on mangeait presque tout sauf l'hermine, le carcajou, le loup et le renard. On mangeait de l'ours tandis qu'aujourd'hui on n'y touche plus parce qu'il se nourrit de déchets.

Toujours à cet embranchement de la rivière du Petit Mécatina, mon père tua une ourse. Je l'ai vu quand il l'a tuée. Il m'a laissé derrière lui. Il tira l'ourse et la blessa à une patte. Au deuxième coup de feu, il la tua et, par après, il abattit son petit. Les deux bêtes étaient bien grasses. Lorsque nous sommes revenus au campement, seules les femmes y étaient et elles ont dû venir nous aider à ramener les deux ours. Lorsque Hélène transporta des morceaux de viande, elle oscilla ce qui la fit paraître très grosse. De son côté, Marie, bien que de courte taille, portagea toute une charge au campement. Mon père donna le plus gros animal à Meiapess et garda le petit qui procura à notre famille un seau et demi de graisse.

Autrefois, on mangeait de l'ours. On le dépece comme un loup-marin. Cet animal peut avoir une épaisseur de gras

entre sa fourrure et sa chair équivalente à la largeur d'une main. On retire cette substance, on la fait fondre et on obtient ainsi de la graisse. Un ours peut procurer de deux à quatre chaudières de vingt livres. Lorsqu'on ne mange pas l'ours, il faut l'accrocher à un arbre.

Puis le temps est donc venu de plier bagages et de nous diriger de nouveau vers la rivière du Petit Mécatina. Cependant, un autre groupe nous devança sur la rivière. Lors de notre montée, au début de notre voyage, mon père laissa trois sacs de farine dans une cache le long du parcours. Les trois familles qui nous ont précédés dans la descente les ont utilisés au complet, nous laissant ainsi sur notre faim. Curieusement, ils n'ont pas demandé la permission et ils ont continué leur route.

Nous avons suivi la rivière du Petit Mécatina mais le chemin n'était pas très bon pour la marche. Rendus à l'embouchure, nous avons rencontré Ambroise qui avait de la farine. Il était l'un de ceux qui avaient pris un de nos sacs de farine. Par contre, il avait eu le temps de magasiner et de ramener de la farine. Il nous donna un sac de cinquante livres. De cette façon, nous avons pu demeurer là quelques jours et descendre qu'un peu plus tard au magasin. En reprenant notre descente, nous avons rencontré Pierre qui avait laissé ce message : « Celui qui veut me rejoindre, je ne suis pas loin. » En suivant ses traces, nous avons atteint son campement. Dès notre arrivée, il nous donna deux des quatre caribous qu'il avait tués.

Au cours de la soirée, les hommes ont chanté avec le tambour. Le lendemain, ils ont trouvé des pistes fraîches de caribou. C'était un petit troupeau de quinze bêtes. La veille, quelqu'un dit qu'il y aurait quelque chose pas tellement loin du campement et qu'on entendrait du bruit sur la neige. Alors, nous nous sommes dirigés vers le nord et nous les avons aperçus sur un lac. Mon père alla à leur rencontre et les tua tous. Ensuite, nous avons regagné notre campement. Le lendemain, durant toute la journée, tout le monde vint travailler au dépeçage et au transport des carcasses.

Autrefois, il n'y avait pas de carabine et pourtant on tuait quand même des caribous avec nos fusils. Les anciens fusils étaient meilleurs qu'une carabine. On mettait beau-

coup de poudre et ainsi on pouvait tirer de loin. Aujourd'hui, les cartouches manufacturées ne peuvent que performer de près. En utilisant beaucoup de poudre, on pouvait de cette façon tuer des castors, des loutres, des caribous et des ours à une bonne distance. C'était pareil dans le cas des oiseaux migrateurs, on pouvait les tuer de très loin. Cela ne fait pas longtemps qu'on se sert de carabine.

Adolescent, j'accompagnais toujours mon père qui m'enseigna comment suivre et chasser le caribou et d'autres animaux. Ainsi, j'ai appris à suivre le caribou en été. D'abord, il faut savoir si le caribou est passé le matin ou la veille. Puis, on le suit en tenant compte du vent. Lorsqu'on constate que l'animal a obliqué en fonction du vent, il faut bifurquer avant le lieu où il a pris en considération la direction du vent, sinon il flairera la présence humaine.

À partir de ce moment, on regarde où le caribou peut se trouver et on va dans cette direction. Quelquefois on peut l'entendre marcher dans un boisé ; alors, on essaie de le repérer dans les environs tout en se dirigeant discrètement vers lui. C'est comme cela qu'on chasse le caribou.

En hiver, c'est pareil sauf que le caribou migre moins. Il se fait des chemins et il demeure dans les alentours. Si, tout de suite, on repère des pistes alors on essaie de trouver d'autres traces un peu plus loin sur un versant. S'il n'y en a pas c'est qu'il se tient de l'autre côté. Quand on est deux ou trois chasseurs, il faut se déplacer en fonction du vent et essayer de se placer aux endroits où il pourrait passer. Alors, un du groupe va au devant dans le but de rabattre le troupeau. De cette façon, le troupeau s'approche des endroits où sont embusqués les autres chasseurs. Soudain, l'un des hommes tire sur l'animal de tête et dirige par le fait même le reste de la harde vers un autre chasseur ; et ainsi de suite. De cette manière, les caribous tournent en rond et, lorsqu'il y en a dix ou vingt, on les tue tous.

Durant la période de rut, le mâle se cherche une compagne tout en demeurant dans la forêt. S'il rencontre une femelle avec un autre mâle, il se battra. S'il perd, il n'aura rien tandis que le vainqueur prendra la femelle. Des fois, il peut y avoir quatre mâles pour une femelle et les perdants demeureront quand même aux alentours.

Pendant le rut, les mâles ne sont pas bons à manger parce qu'ils ont constamment renifflé l'urine de femelle et que leur chair en est comme imprégnée. Lorsqu'ils s'accouplent, ils n'ont peur de personne parce qu'ils ne flairent pas la présence humaine. D'ailleurs, on peut s'en approcher de très près ; cependant, si un mâle nous aperçoit lors de l'accouplement, il bramera et chargera panache devant. Tous les animaux sont pareils lors de leur période des amours : ils n'ont pas peur des humains. Pour le caribou, il n'y a plus d'accouplement à partir de l'Immaculée-Conception.

Mon père m'a aussi appris comment chasser le castor. Par exemple, à l'automne, on sait s'il y en a dans un lac en découvrant des branches vertes devant une hutte. Dans cette circonstance, ils hiverneront là jusqu'au printemps ; puis, lorsque les lacs dégèleront, ils se promèneront.

Des fois la débâcle brise leur barrage et ils sont obligés de migrer ailleurs. Habituellement, au printemps, la femelle demeure dans la cabane pour mettre bas et dès que les petits sont assez grands, toute la colonie part sur d'autres lacs pour y construire cabanes et barrages afin d'amasser de l'eau. Les parents ne gardent avec eux jusqu'au prochain printemps que les petits de l'année. Par après, ceux-ci les quittent. Des fois, on observe deux couples de jeunes en train de construire une hutte. S'il y a deux mâles et deux femelles, ils travailleront en tandem mâle et femelle. Occasionnellement, un petit peut se retrouver seul. Durant l'hiver, ils s'accouplent et au printemps ils ont leurs rejetons. Par la suite, ils peuvent quitter leur demeure pour un autre lac non loin du précédent pour y ériger une nouvelle cabane.

Mon père m'enseigne aussi pour l'ours. Au mois de novembre, l'ours débute la confection de sa tanière, là où il hiberne. Lors des premières neiges, il ne circule que dans les environs de son gîte hivernal pour ensuite s'y introduire. Plus tard, s'il fait un peu plus chaud, l'ours en sort et casse des branches d'épinette ou de sapin. De cette façon, il signale son territoire, termine sa litière et se fabrique une porte avec ces branches. Puis, il s'enferme pour sept mois pour n'en ressortir qu'au printemps. Aux premières chaleurs, il se dirige vers les montagnes pour manger des insectes. Par la suite, durant l'été, il descend, se promène partout

sur le territoire et mange tout ce qu'il trouve. Puis, cela recommence : il se fait une autre cache non loin de celle de l'année précédente.

Mon père m'instruisit aussi pour les porcs-épics. Il arrive quelquefois qu'il y en a six pour une femelle. Celle-ci se trouve en haut d'un arbre tandis que les mâles se battent en bas. Quelquefois, avec leur queue, ils se frottent si ardemment que certains en ressortent tout ensanglantés. Le plus fort a accès à la femelle. Durant la période d'accouplement, seule celle-ci flaire la présence humaine. Des fois, on l'appelle et elle s'approche suivie des mâles. Toutefois, elle se tient en retrait de nous tandis que les mâles la dépassent et se dirigent vers celui qui l'a sifflée. Ils ne s'approchent ainsi que durant le rut, tandis qu'en d'autres circonstances, ils ne viennent pas.

Après que mon père m'eut enseigné ces choses, j'ai essayé à mon tour de chasser de façon autonome.

La première fois que je me suis marié, en 1913, je ne fis que demander une fille en mariage. Je n'étais pas en amour. Mes parents ont tout arrangé cela pour que les beaux-parents acceptent.

Ma femme ne fut pas enceinte la première année de notre mariage. La deuxième année, elle accoucha d'un garçon qui mourut peu de temps après sa naissance. Cette année-là, nous avons monté la rivière Coacoachou avec mon père et François Bellefleur. Nous avons demeuré tout le temps à l'intérieur. Nous avons trappé le vison et d'autres animaux à fourrure. Au printemps, nous sommes descendus à la mer et, plus tard, nous avons remonté un peu à l'intérieur mais pas trop loin. Là, nous avons trappé le lynx et la loutre ; puis nous sommes revenus à la côte.

L'automne suivant, nous avons encore remonté la rivière Coacoachou pour ensuite emprunter la rivière du Petit Mécatina. Nous étions cinq à trapper à Kaiapenani. J'étais avec le petit François Bellefleur, Sylvestre Bellefleur, François Lafontaine dit Kashkanatshu, et Paul. Ce fut la première fois que je posai mes pièges sur ce territoire.

En premier lieu, nous avons chassé le caribou. Avec Sylvestre, j'ai tué un caribou. Puis, vers la Toussaint, nous

avons tendu nos pièges et nos trappes. Pendant que les autres se sont dirigés vers différents endroits, moi, je ne savais pas où aller. Alors, Paul m'a dit :

« Tu es encore ici ?

– Oui, lui ai-je répondu.

– Viens avec moi, on va suivre un chemin », répliqua-t-il.

Nous sommes arrivés à un lac que nous avons traversé en canot. Après avoir accosté, nous nous sommes mis à la recherche de pistes de martre. Il y en avait. Lorsque j'ai posé mon dernier piège, il faisait noir. Puis, nous sommes retour-nés au campement qui était assez loin. Lorsque nous sommes arrivés, il faisait nuit et les autres étaient déjà revenus.

Après une semaine, nous sommes allés inspecter nos pièges. Au premier, j'ai eu une martre. J'étais content d'avoir pris et j'ai continué à visiter ma ligne de trappage avec enthousiasme. J'en ai capturé une autre à côté d'une falaise. Devant ces résultats, j'ai posé de nouveaux pièges allongeant ainsi mon parcours. Il faisait noir quand j'ai commencé à revenir sur mes pas. En arrivant au campement, mes compagnons m'observèrent longuement avec mes deux martres. Seul, François en avait capturé une. Ils sont demeurés silencieux puisque auparavant personne n'avait voulu que je les accompagne.

La semaine suivante, je retournai vérifier mes pièges. J'en avais encore : l'une presque vis-à-vis du milieu du lac et une autre plus loin. De plus, quelques jours auparavant, mon grand-père Abraham me rapporta une martre qui s'était prise dans un de mes pièges. Je suis retourné une autre fois faire la tournée de ma ligne de trappage mais il n'y avait rien ; alors, j'ai levé mes pièges. En tout, j'ai capturé cinq martres tandis que les autres n'ont presque rien eu.

Après la levée des pièges, nous avons décidé de descendre. Alors, nous avons fabriqué des traînes et des traîneaux, puis nous avons marché en direction de la mer. J'étais bien content de ma chasse. En arrivant à la côte, j'ai pu prendre possession de la marchandise commandée avant notre départ d'automne : quatre carabines 30-30. Charles, Sylvestre Bellefleur, William Lalo et moi en avons

acheté chacun une. Avant notre montée, j'ai demandé au marchand de les faire venir et il m'a répondu qu'il les commanderait de Montréal.

L'été 1918, l'année de la grippe espagnole, je suis parti de La Romaine pour me diriger vers Musquaro. J'étais seul avec ma famille dans mon canot. Quand je suis arrivé à Musquaro, j'ai constaté que tout le monde était malade. Il y avait un pêcheur à la morue qui se vanta de ne pas être malade et qui a dit :

« Nous autres, on prend de la boisson forte et on n'est pas malades. »

Deux jours plus tard, il fut malade puis mourut trois jours après.

Cette année-là, il y a eu plusieurs morts. Il y en a eu tellement que je suis incapable de me rappeler de tous ceux qui sont disparus. Je me souviens, entre autres, de Shakatshinipan, de Muthishenu, de Naiekunnehipan, de Uetshitapatam, d'une femme appelée Uapashiskuess, de mon oncle Pierre, de Kamatshekueshit et de l'épouse de Mathieu Ménikapu. A Natashquan, il y a eu dix personnes de mortes à part celles qui sont décédées à Musquaro. Tout le monde de La Romaine fut malade et on rencontra des gens de Saint-Augustin qui pouvaient à peine avironner tellement qu'ils étaient faibles.

À chaque jour, on ramassa du bois pour confectionner des cercueils et on enterra des gens. Ceux qui n'étaient pas malades accomplissaient cette tâche. C'était surtout les personnes de l'âge de mon père qui n'ont pas été atteints par le fléau. D'ailleurs, mon père n'a pas été malade. Par contre, presque tous les bébés sont morts ainsi que les hommes qui savaient officier une tente tremblante et les hommes de la sagesse. La majorité des vieux ont trépassé. Bref, il y a eu plusieurs morts lors de la grippe espagnole et je dirais que la maladie nous a décimés de moitié. Moi aussi, j'ai été malade. D'abord on avait mal à la gorge, puis on toussait et on n'aimait pas la nourriture. Ensuite on ne pouvait plus manger.

Puis, un jour, arriva un jeune docteur. Il est venu de loin. Il visita les malades et versa un liquide dans les crachoirs.

Après cela, la maladie s'estompa et disparut. S'il était arrivé plus tôt, il aurait sauvé plusieurs personnes. Ce fut le premier médecin qui nous visita. Auparavant, il n'y avait qu'une clinique à Harrington Harbour.

Cet été-là, seuls William Lalo, qu'on appelait Napeu, et mon père ont pu fabriquer des canots. Mon père en fit deux : un pour lui et un autre pour moi. Après les avoir peints et avoir confectionné des avirons, nous sommes allés chez le marchand pour obtenir des provisions. Puis, dans un premier voyage, nous avons transporté nos bagages à l'intérieur, jusqu'au premier portage, pour ensuite revenir chercher les membres de notre famille. Dans ce temps-là, on n'avait pas de chaloupe à moteur marin. Par contre, peu de temps après, il y en a eu et elles se vendaient deux cents dollars.

Cet automne-là, je suis allé chasser à Kashupakatishit avec mon père, Sylvestre Bellefleur et Uatatshipishkuan.

Familles montagnaises photographiées par Charles W. Townsend vers 1912 s'embarquant de Natashquan pour fréquenter la mission catholique à Musquaro. À noter en arrière-plan l'utilisation de la chaloupe à moteur.



Nous avons laissé les femmes et les enfants au campement principal et nous avons chassé un peu plus loin. Vitement, nous avons découvert une cabane à castors habitée par un castor esseulé. Je l'ai tiré et l'ai blessé à la figure. Alors, l'animal se réfugia sur la terre ferme où mon père l'a poursuivi et l'assomma avec un bâton. Plus loin, nous avons repéré un lac où il y avait des loutres. Le lendemain, de très bonne heure, nous nous y sommes rendus. Le soleil commença à peine à poindre que soudain nous les avons vues se promener. Tout à coup, l'une d'elles s'étira le cou pour observer ce qui se passait autour d'elle ; alors, je l'ai tirée. C'était un mâle. Durant cette saison, nous avons capturé huit loutres et d'autres fourrures. Puis, nous sommes descendus à la mer pour vendre quelques peaux. Nous sommes allés à La Romaine en tirant nos traînes. Déjà, des groupes étaient revenus. Sur le chemin de la descente, nous avons rattrapé des familles et d'autres nous ont rejoints. Nous avons été nombreux à retourner à la côte pour passer une partie de l'hiver.

Je connaissais un chemin pour se rendre à La Romaine mais les autres ont préféré une autre voie ; alors, je suis descendu avec eux. Par cette route, nous sommes arrivés à la rivière Olomane. Là, certains ont décidé de camper à Uanaman Kapauan tandis que je me suis installé à Ushashimek Kapashakuapit. Sur le côté ouest de la rivière, on repéra des pistes de lynx ; il y en avait six. On décida, tout le groupe, de les poursuivre.

Il était midi environ et il faisait très beau. Les loups cerviers avaient grimpé en haut d'une falaise et ils s'étaient séparés. Nous avons été trois à suivre une piste : Joseph Ishpatau, Tsakatupan et moi. Nous avons couru durant tout l'après-midi. Notre animal monta sur une colline pour ensuite descendre sur l'autre versant et enfin traverser la rivière. Nous l'avons vu qui s'enfuyait au loin. Alors, nous avons laissé tomber parce qu'il faisait brun. Ce fut le même résultat pour les autres équipes. Les pistes se croisaient et se mêlaient tellement qu'on n'a plus su quelle bête on pourchassait. Il y avait un vieux et cinq petits loups-cerviers.

Le lendemain, on repartit à leur recherche. Ils se trouvaient au même endroit et ils avaient fait plusieurs pistes. On chercha tout autour de la falaise et on ne trouva aucun

indice. Certains dirent qu'ils devaient se tenir dans des failles de la falaise. Sur les six, on a été incapables d'en tuer un seul. On retourna donc au campement pour se préparer à continuer notre descente.

Le jour suivant, on n'a pas pu voyager parce qu'il y a eu de la neige fondante. Alors, Pierre et François Ishpatau partirent chasser dans les environs. Un peu plus tard, j'en fis autant. J'ai rencontré Joseph Ishpatau qui se préparait lui aussi à chasser. Alors, nous y sommes allés ensemble. Au début, nous avons emprunté le chemin des deux autres pour ensuite bifurquer. Nous avons croisé les traces d'un lynx et celles d'un homme qui le poursuivait. Ils venaient juste de passer. De notre côté, nous nous sommes dirigés vers une falaise quand soudain nous avons aperçu la bête qui venait et, juste derrière elle, le chasseur qui la traquait. A un moment donné, ce dernier utilisa son fusil et blessa le félin à une patte. Le loup-cervier se réfugia dans un interstice de la falaise. On ne pouvait plus le prendre. L'homme a dû installer un piège pour enfin le capturer plus tard.

Le lendemain, nous sommes repartis pour la côte et nous avons campé un peu plus loin. Dans la soirée, j'ai réussi à tuer un porc-épic qui venait d'un boisé. Jean-Baptiste et son père Tshishennu étaient aussi dans les environs. Je les ai vus venir ; alors, je fis semblant de suivre les pistes du porc-épic et je rentraï dans la forêt. Lorsqu'ils ont vu mes traces, ils se sont dit que le porc-épic était déjà pris en chasse et qu'il valait mieux chercher ailleurs. Je les ai entendus discuter et, lorsqu'ils s'en sont retournés, je sortis du boisé en emportant mon porc-épic.

Rendus à l'embouchure de la rivière Olomane, on répara nos canots et on rangea nos traîneaux et traînes en vue de les récupérer un peu plus tard. On traversa la rivière pour magasiner. Puis, tout le monde décida de passer le printemps à l'ouest, à Washicoutai. On installa notre campement à cet endroit et on y transporta du bois toute la journée. Il n'y avait plus de neige. Pour magasiner, on utilisa par la suite le canot. Tout le monde se retrouva à Washicoutai, personne à La Romaine.

On alla magasiner une dernière fois avant de rencontrer le missionnaire à Musquaro. Puis on s'est transportés sur

les lieux de la mission. À notre arrivée, le père n'y était pas. Il vint plus tard à bord d'une chaloupe à moteur avec un mât auquel était hissé un drapeau. Le missionnaire s'appelait Katshinuashkushit Kauapukuesht. Alors, on se confessa. Le père ne resta qu'une semaine. Après son départ, on quitta Musquaro pour se préparer à notre chasse d'automne et pour fabriquer nos canots.

L'année après la grippe espagnole, en 1919, il n'y a presque pas eu de caribou. Par contre, le porc-épic fut abondant. Cette même année, j'ai été handicapé : j'ai eu un mal de dos qui m'empêcha de marcher et d'avironner. Il m'a été impossible de transporter quoique ce soit lors des portages. Alors, ma mère s'occupa des bagages et ma femme, Angèle, prit soin des enfants. Toutefois, plus nous gagnions l'intérieur des terres, plus je retrouvais ma forme. Graduellement, j'ai pu commencer à chasser le porc-épic et la perdrix et, à l'arrivée de l'automne, je fus en mesure de trapper. J'ai d'ailleurs chassé les animaux à fourrure aux alentours de Kupakatsheshit. Les autres groupes de chasse ont eu aussi de la difficulté parce que certains de leurs membres se déplaçaient difficilement. Je me rappelle que, dans notre groupe, un de mes oncles a aussi été très indisposé et qu'il a eu de la difficulté à marcher. Au cours de notre montée par la rivière Olomane, mon oncle dit à son fils :

« Je pense qu'il y a des oies sur le lac en haut, j'aimerais que tu les tues pour que nous puissions manger. »

Jusque là, nous n'avons tué qu'un porc-épic en montant la rivière. Alors, Etienne, François Lafontaine, Jean-Baptiste Kaltush, mon frère Thomas et moi avons traversé sur l'autre rive pour nous diriger au lac mentionné par mon oncle.

Les bernaches se trouvaient au fond du lac. Alors, François partit et contourna le lac tandis que Thomas et Etienne se placèrent sur une pointe et moi, sur une autre. François tira à la carabine sur les oies et en tua deux. Le voilier s'envola et passa au-dessus des pointes. Thomas et Étienne en tuèrent chacun une et j'en ai abattu deux. Elles étaient très grasses. Enfin, nous avons pu manger de la viande.

Le jour suivant, nous avons quitté les lieux pour nous diriger au campement de Pierre Mishtenapeu et de Joseph

Ishpatau. Le lendemain, nous avons pu organiser une chasse au caribou. Moi, j'ai demeuré près du lac tandis que Pierre Mishtenapeu et son fils Jean-Baptiste ont rabattu le caribou derrière le lac, près d'une baie. Pierre réussit à tuer le seul caribou qu'il y avait.

Le lendemain, nous sommes partis en portant nos provisions. William, qui fut le dernier à quitter l'emplacement, vit deux caribous. Il visa le gros mâle mais n'atteignit que le jeune. Alors, il se mit à suivre les pistes du caribou blessé et, un peu plus loin, le trouva mort. Il l'amena où je me trouvais et nous l'avons dépecé.

Par après, nous nous sommes dirigés à l'endroit où nous avions prévu installer notre campement principal d'automne. Mon père et moi avons porté pour rejoindre la rivière du Petit Mécatina tandis que mon oncle Pierre a continué plus haut sur la rivière Olomane. Arrivés à la rivière du Petit Mécatina, nous avons traversé puis nous avons porté jusqu'au lac où nous habiterions. Nous n'étions encore pas tout à fait guéris.

Cette saison-là, j'ai capturé huit visons, deux martres, une loutre et une trentaine de rats musqués. Après la levée des pièges, nous avons commencé à manquer de provisions. Il nous restait un peu de farine mais nous n'avions plus de tabac. Alors, nous avons décidé de nous diriger vers le nord pour rejoindre le groupe de mon oncle. En longeant la rivière, près d'une pointe, nous avons aperçu une loutre. Nous l'avons observée manger du poisson. Soudain, elle plongea dans l'eau. Alors, mon père me dit d'aller me placer près de l'ouverture et de l'attendre. J'y suis allé et je l'ai tuée. C'était une femelle. Dans la soirée, nous avons rejoint le groupe de mon oncle. Ce jour-là, Étienne a chassé durant toute la journée et il a tué trois caribous.

Au début du printemps, nous avons commencé à avoir faim ; alors nous avons débuté notre descente. En marchant, nous n'avons pas remarqué un caribou qui était couché. Nous ne l'avons aperçu que lorsqu'il se sauva. Nous étions choqués surtout que durant l'automne nous n'avions tué que trois caribous. Plus nous descendions plus nous avions faim. Alors nous sommes allés vers Kamikuashpanit parce qu'auparavant nous y avions laissé de la farine. Le lendemain, nous avons poursuivi notre descente et nous avons

campé à Matamekushit. À cet endroit, il y a des petites truites. Mon père et moi avons fait une tournée de reconnaissance des lieux et nous avons repéré des traces fraîches de loutre. Nous avons trouvé sa place de pêche mais nous avons laissé faire pour le moment. Vers midi, nous sommes revenus à cet endroit et mon père la tua. Il a attendu que la loutre sortit sa tête de l'eau pour la tirer. Je ramenai l'animal au campement pendant que mon père continua sa course. Il en tua une deuxième sur un autre lac.

Le jour suivant, nous sommes repartis. Il neigea. En cours de route, nous nous sommes arrêtés pour faire un feu sur une plaine. J'étais avec ma mère, mon père et mon frère Thomas. A un moment donné, nous avons remarqué des pistes de renard ; alors, j'ai dit à mon père :

« Fais du feu pendant que j'essaie de chasser le renard. »

Ce dernier n'était pas loin car je le vis se sauver. Il a eu de la difficulté à s'enfuir. J'ai couru plus vite que lui et je l'ai rattrapé. Se sentant traqué, il bifurqua vers un boisé où il fut immobilisé par l'épaisseur de la neige. Je l'ai visé et l'ai tué. C'était un renard roux. A la fin de la journée, nous avons installé notre tente. Aux environs de notre site, il y avait plusieurs traces de loups-cerviers. Alors nous avons placé nos pièges à l'ouest, là où il y a une falaise. Après trois jours, je suis allé voir les pièges et j'en avais capturé un.

Après cela, nous sommes repartis toujours vers la mer. Nous avons campé à Mishkumit où j'ai découvert des pistes de martre. J'en ai informé mon père qui m'a dit de les suivre. De cette manière, nous avons abouti au terrier de l'animal. Là, nous avons tendu un piège que j'ai visité deux jours plus tard. La martre s'y était prise mais elle était encore vivante. Lorsque j'ouvris les mâchoires du piège, elle se sauva dans son terrier. Je retournai penaud au campement et j'ai dit à mon père :

« Elle nous a échappé. J'ai pensé qu'elle était morte mais elle était encore vivante. »

Alors, le lendemain, mon père et moi sommes retournés au terrier et nous avons creusé toute la journée. Ce refuge avait plusieurs détours. Nous avons découvert son garde-manger qui contenait beaucoup de provisions. C'est éton-

nant pour un si petit animal d'avoir tant de nourriture. Avec de telles réserves il n'est pas surprenant que la martre ne sorte que quelquefois par mois durant l'hiver et des fois qu'à une seule occasion. Nous avons également trouvé sa toilette et enfin, sa litière ronde comme un nid d'oiseau et faite avec des poils de caribou et des plumes de perdrix. Finalement, nous avons réussi à la capturer. Elle était enceinte mais le piège a écrasé ses petits. Ensuite, nous avons continué notre voyage vers la mer durant lequel mon père prit encore deux loutres.

Puis, vint l'été et le temps d'aller chercher du bois pour la construction des canots. Mon père et moi avons fait deux voyages pour rapporter tout le matériel nécessaire pour fabriquer les traverses, les bordées, les lisses, les varangues et les étraves. Après cela nous sommes partis à la chasse aux loups-marins, aux jeunes phoques. Dans ce temps-là, la peau de loup-marin valait cher. Nous y sommes allés en chaloupe à moteur avec Jean-Baptiste Kaltush et Étienne.

Nous nous sommes dirigés vers l'est, jusque dans le havre de Mécatina. De la chaloupe à moteur, nous sommes partis en canot pour rentrer dans les anses. Nous avons monté notre tente dans le fond d'une baie et nous y avons demeuré presque un mois. En tout, nous avons tué trente petits loups-marins. Lorsque nous sommes revenus au campement d'été, les canots étaient presque tous terminés. Jusqu'au moment du départ pour l'automne, je n'ai pas travaillé, j'ai passé mes heures à chasser le canard qui abonde à cet endroit et à pêcher la truite au lac Washicoutai. Puis nous nous sommes mis à remonter vers l'intérieur.

Cette fois-là, en 1920, nous avons formé un groupe de chasse avec les familles de François Ishpatau, et de Sylvestre Bellefleur. Au début, nous avons chassé sur la rivière du Petit Mécatina pour ensuite nous diriger vers le lac Minipi. Nous nous sommes installés aux abords de la rivière du lac Minau, non loin d'où Pierre Atiku et son groupe avaient déjà aménagé leur campement principal. Un peu plus tard, nous les avons rencontrés, ils étaient campés à l'embouchure de la rivière du lac Minau. Lors de notre passage, Pierre Atiku était seul tandis que son gendre était à la chasse au caribou. Ce dernier tua plusieurs bêtes de telle sorte que nous avons

pu demeurer au lac Minau et trapper. Au cours de l'automne, nous avons eu la visite de gens de North West River, dont le fils de Menashinipan. Ils étaient campés plus à l'est, à Kauatshenakat. Dès que les lacs furent bien gelés, nous sommes partis en reprenant notre chemin de montée pour ensuite nous diriger vers la rivière du Petit Mécatina. Nous avons rencontré de nouveau les gens de North West River ; ils tendaient des filets sous la glace. Ils nous ont dit qu'il y avait beaucoup de truites dans le lac ; alors, mon père plaça lui aussi un filet. Il captura de la carpe et du brochet. Nous avons donc mangé à notre guise et il n'y a pas eu de famine. Puis, nous sommes allés magasiner.

Cette année-là, les gens de Mud Lake ont fait chantier et ont transporté du bois de manière à ce qu'il soit charrié par la rivière Hamilton lors de la débâcle du printemps. Mon père, Uakaian et moi avons rencontré une trentaine de bûcherons qui s'affairaient à la construction d'une route. Mon père conversa en anglais avec eux et leur dit que nous avions très faim. Alors, ils nous ont donné de la nourriture et nous avons mangé. Par la suite, ils nous ont approvisionnés en sel, sucre, pain, saindoux et beurre. Ils nous ont dit que leur chemin conduisait à Uanik. Nous avons donc suivi ce tracé pour ensuite continuer jusqu'au ruisseau Manatueu. Là, il y avait un pont et sur l'autre rive un commerçant qui s'y était établi. Alors, nous avons magasiné et nous avons transporté nos marchandises sur notre dos parce qu'il n'y avait presque pas de neige au sol.

Nous avons rencontré plusieurs familles au ruisseau Manatueu. Entre autres, je me souviens de celles de Jean-Baptiste, de Uineshepan, de Pierre Tetipau, de Kashamatapit, de Shumpa, de Shenumeshipan et de Jérôme Mishtenapeu. Plus à l'est, il y avait des gens de Saint-Augustin. Nous sommes restés là plus d'une semaine et nous avons attendu Noël.

Une nuit, Abraham Mestukushu de Mingan arriva, il avait très faim. Il était accompagné de sa femme, du vieux Sylvestre, de son fils Damien et de sa brue. Ils étaient cinq. Ils avaient abandonné leurs affaires en cours de route afin de voyager plus rapidement. Ils ont failli mourir de faim puisque s'ils avaient marché une journée de plus, ils auraient été morts. Quand ils arrivèrent, on s'est occupé

d'eux et on les a nourris. Après quatre jours, ils sont retournés reprendre leurs bagages.

À Noël, on a festoyé en mangeant de la banique, du lièvre et de la graisse de caribou. On mangea tout le monde ensemble. Après cette fête, on fabriqua des traînes pour reprendre notre voyage. Nous, nous sommes retournés d'où nous venions sans toutefois revoir les gens de Mud Lake qui avaient quitté leur chantier.

Le campement suivant fut au lac Katauapishkuani Miskumi où nous avons pu manger du caribou parce que Charles Tetaut en avait tué une quinzaine. Après quelque temps, nous avons repris notre descente et nous avons rencontré Jérôme qui se dirigeait plus vers l'est. Il était avec Pienissipan. Ils n'avaient rien tué. Ils allaient reprendre leurs canots tandis que nous, nous les avons abandonnés là-haut. Tout en descendant, nous avons croisé une piste de loutre serpentant sur la neige. Alors, je l'ai suivie. Elle avait passé sur un ruisseau où j'ai pensé installer un piège. Pendant que je posais deux morceaux de bois en croix dans le ruisseau, j'aperçus la loutre se glisser sous la glace. Immédiatement, je l'ai saisie par la queue et l'ai assommée d'un coup de bâton. J'ai mis du temps à fabriquer mon piège que j'ai dû enlever par la suite. Par après, nous avons suivi le ruisseau et nous avons vu les traces de ceux que nous avons rencontrés auparavant. Parmi eux, Jérôme avait de la difficulté à marcher parce qu'il était malade. Nous avons continué à descendre et à un moment donné nous avons rencontré un groupe qui avait tué un caribou. Il se dirigeait vers North West River. La soeur aînée de ma mère, Agathe, en faisait partie. Nous sommes demeurés seulement deux jours avec eux pour ensuite nous diriger vers l'ouest. Rendus à la mer, c'était le printemps.

Cet été-là, lorsqu'on arriva à Musquaro pour la mission, le père se préparait à partir. On a failli le manquer. Alors, on se confessa et communia sur-le-champ. Par la suite, on regagna La Romaine où je passai mon temps à chasser la sauvagine. J'ai tué environ trente canards que j'ai faits sécher. C'est tout ce dont j'ai eu besoin. Puis, je suis allé chercher mon canot à la rivière Coacoachou. On n'a pas été nombreux cet été-là à La Romaine. Après les préparatifs, ce fut le départ pour l'automne. Tout d'abord, nous avons

campé à Shakakun, non loin de La Romaine. Cette annéelà, en 1921, il y a eu beaucoup d'animaux payants. Lorsque l'automne fut très avancé, nous avons monté plus haut vers Uepuhkat où nous avons demeuré un mois. Là nous avons tué une vingtaine de caribous.

Cette même année, un homme nommé Manak mourut de froid. Il était parti chercher de la farine. Il s'est mis à pleuvoir abondamment et, lorsqu'il revint, le vent du nord s'est levé. Je me souviens de ce moment-là : je me trouvais à l'embouchure d'un lac. Il a tellement plu que je n'ai plus senti ma peau. Alors, je suis retourné au campement. Lui, Manak, est mort de froid. Il devait y avoir un groupe de campé sur son parcours, mais malencontreusement, il n'y eut personne. Alors, il a dû poursuivre son chemin et c'est comme cela qu'il est mort de froid, pas très loin de chez lui.

Auparavant, on a su qu'il allait mourir parce que, lors d'un festin, mon père a eu un mauvais présage. Il a d'ailleurs dit :

« Que personne ne campe dans ces environs. »

Or, ce fut justement à cet endroit que Manak passa la nuit malgré l'avertissement de mon père. Lorsque j'ai appris son décès, je suis parti durant la nuit en direction de la mer afin d'annoncer à Uishina la mort de son frère. J'arrivai à son campement au lever du soleil et, lorsque je lui ai annoncé la nouvelle, il n'a rien dit. Puis, il m'accompagna pour ramener le corps à la mer et l'enterrer.

Plus tard, Uishina m'en a voulu parce que je l'ai quitté pour rejoindre mon père au lieu de demeurer avec lui. Il m'a sauté dessus ; alors, je lui ai dit :

« Ne me touche pas. »

Sa femme et son fils ont essayé de le retenir. Il était en colère et n'écoutait personne. J'ai dû l'immobiliser et, par la suite, il s'est calmé. Je me demande pourquoi il m'en a voulu. Ce qui était arrivé n'était pas de ma faute même si j'avais accompagné Manak sur une partie de son parcours. Je ne vois pas où est le mal dans le fait d'avoir fait un bout de chemin avec Manak.

Puis nous sommes revenus à la mer ; ce fut le temps de la chasse aux oiseaux migrateurs. Nous étions quatre famil-

les ensemble près de Musquaro. Puis, il a fallu fabriquer des canots. Souvent on laissait nos embarcations à l'intérieur des terres et on était incapables de les reprendre.

L'automne suivant, en 1922, mon père partit pour Saint-Augustin mais je ne l'ai pas suivi, j'ai demeuré à La Romaine. Mathieu Menikapu, Kaiatshimeu et moi avons formé un groupe de chasse. Mathieu ne s'était pas encore remarié et il avait deux enfants dont l'un se nommait Mathias. Nous avons trappé à Kauashetshuakath en remontant la rivière du Petit Mécatina. Il n'y a pas eu de caribou cette année-là, et nous sommes allés vers North West River. Chemin faisant, nous avons remarqué pour la première fois de la saison des pistes de caribou. Alors, nous les avons suivies et nous avons débouché sur une rivière. J'ai dit à l'un de mes compagnons d'aller chercher le canot et de traverser la rivière pendant que je suivrais les pistes. Celles-ci m'ont conduit à un boisé. Là, j'ai aperçu les bêtes en train de croquer de petites roches ; alors, j'ai tiré et j'ai réussi à tuer un caribou. J'ai appelé mon ami pour que nous retournions

Mathieu Messikapu, en 1952, lors de son séjour au sanatorium de Gaspé.



au campement. Le lendemain, nous sommes venus chercher le caribou abattu. Après avoir arrangé notre gibier, nous nous sommes dirigés vers le nord-ouest. Nous manquions de tabac et nous n'avions pas assez de farine. J'avais apporté, pour ma part, 75 livres de farine tandis que les autres n'avaient apporté que cinquante livres. Nous commençons à avoir faim. Tout à coup, nous avons repéré des pistes de porc-épic. Non loin de notre campement, il y avait un ravage de porc-épic qui datait du début de l'automne. Alors, je me suis dit qu'un porc-épic devait se cantonner actuellement sur l'une des deux montagnes. Il commençait à y avoir beaucoup de neige et nous avons dû chausser nos raquettes pour suivre les pistes du porc-épic sans pourtant ne pas réussir à le trouver.

Puis, nous avons quitté cet endroit pour continuer notre voyage. Durant l'après-midi, je suis allé chasser la perdrix et j'en ai ramené treize. Le lendemain, nous sommes repartis. Je marchai avec Mathieu et son fils. Mathieu ouvrit le chemin tandis que son fils demeura derrière avec une petite fille nommée Simone. En cours de chemin, nous nous sommes arrêtés pour faire du feu et manger ; puis, nous avons repris la route. Nous avançons tranquillement quand soudain nous avons entendu des cris provenant de l'arrière, de la petite fille. Alors, j'ai demandé à Mathias d'aller voir ce qu'elle avait. Je craignais qu'elle se soit coupée avec une hache. Mathias revint en ricanant.

« Qu'a-t-elle ? lui ai-je demandé.

– Elle a fait une selle dans sa culotte », me répondit-il.

Elle pleurait très fort mais sa mère l'a rejointe et a changé ses vêtements.

Nous avions un peu faim. Pour cette raison, j'ai proposé à Mathieu de prendre les devants afin d'acheter des provisions tandis que je me chargerais de tirer ses affaires. Mathieu partit durant la nuit pour North West River. Rendu à mi-chemin, il découvrit un cinquante livres de farine qu'il ramena au campement. Il arriva le lendemain soir. Le jour suivant son arrivée, nous avons quitté le site pour gagner North West River. Le lendemain, nous avons magasiné et nous sommes revenus chacun avec un sac de cinquante livres de farine. J'ai aussi acheté du porc, du tabac et du thé.

Cependant, nous avons laissé toutes ces provisions en haut, ne rapportant que de la farine au campement. Le jour suivant, nous sommes retournés chercher nos denrées. Non loin delà, à Uinuaukupau, sur l'autre rive, il y avait plusieurs personnes de Mingan.

Après les Fêtes, Kaiatshimeu se dirigea vers Saint-Augustin tandis que Mathieu et moi avons pris une autre direction pour descendre vers la mer. En voyageant, nous avons vu des caribous. Ils étaient près de cinq cents. Ils remplissaient la plaine. Mathieu partit à leur rencontre mais ne réussit à n'en diriger qu'un seul vers moi. Quand ils se levèrent, on aurait cru entendre le tonnerre.

Puis nous avons continué notre route. À ce moment-là, j'ai su que mon père était mort parce que je ne réussissais pas à tuer. Ainsi, au cours de ce voyage, j'ai vu quatre caribous et je les ai tous manqués. Habituellement, je ne rate jamais mon coup. Une autre fois, nous avons marché sur des plaines où il y avait plusieurs lagopèdes des saules. Mathieu et les autres ont réussi à en tuer tandis que je suis resté bredouille. Je m'en souviens : j'avais un fusil à deux canons. Lorsque l'oiseau était par terre, je tirai mon premier coup et lorsqu'il s'envola j'enclenchai la seconde cartouche sans pourtant atteindre le lagopède. Je les ai effleurés sans jamais les tuer. Alors, Mathieu me demanda ce que j'avais. Je ne lui ai pas répondu.

Nous avons continué à avancer. Soudain, j'aperçus un lagopède au sol. Je l'ai tiré, il s'envola. Je tirai une seconde fois et l'ai touché parce que j'ai remarqué des plumes virevolter au vent. L'oiseau survola un ruisseau, contourna des arbustes et se posa sur une épinette. Mathieu me demanda de nouveau ce qui se passait. Je lui ai dit que je ne sentais rien de bon.

« Allons chasser encore une fois, lui ai-je dit, et on verra si je ne l'aurai pas. »

Nous nous sommes dirigés directement à l'endroit où était perché le lagopède. Il ne bougeait pas et il n'était pas mort. Alors, j'ai pris ma carabine 30-30 et je me suis approché. J'ai tiré. Tout le corps explosa, il ne resta que quelques plumes et les ailes de chaque côté.

« Je ne t'ai pas tué, einh ! » lui ai-je crié.

Nous avons repris notre chemin sans même aller constater les restes de l'oiseau. C'est cette année-là que mon père décéda, au printemps 1923.

J'avais aussi rêvé à lui. Dans mon rêve, un marchand dit à mon père d'aller au large. Je le vis embarquer dans son canot. Avant de partir, il ne me jeta que deux canards et il quitta. En me laissant ces gibiers d'eau, cela signifiait qu'il me légua une partie de sa chasse, de sa vie. Je ne pouvais pas le retenir. En arrivant à la mer, au printemps, j'ai su que mon père n'était plus. C'est comme cela, lorsqu'on ne tue pas cela veut dire qu'il se passe de quoi. Auparavant, je me suis confié à Mathieu en lui disant que quelque chose arriverait au cours du printemps.

Rendus au lac Minipi, Mathieu me demanda de passer le printemps à cet endroit. Mais, je ne me sentais pas bien, j'étais mal à l'aise et je n'aimais pas la chasse, j'ai préféré descendre. Alors, Mathieu décida de continuer avec moi. Jusqu'à cette date, Mathieu n'avait capturé qu'une ou deux loutres et trois ou quatre visons tandis que j'avais pris sept martres. Le lendemain, alors que le soleil n'était pas encore levé, nous avons démonté nos tentes et quitté les lieux. Les plaines étaient vaseuses. Ce fut tellement difficile d'avancer que nous avons été obligés de nous arrêter. Alors, j'ai dit à Mathieu

« Allons préparer notre chemin. »

Durant toute la journée, nous avons travaillé notre parcours et, le jour suivant, nous avons voyagé plus aisément. Nous sommes passés par le lac Uatshekat à la tête duquel nous avons dormi. Le lendemain, Mathieu tendit son filet et prit des carpes. A cet endroit, il y avait aussi des loutres mais Mathieu fut incapable d'en attraper. De mon côté, je cherchai du rat musqué. Habituellement, je les tuais à la carabine en me servant de balles non explosives afin de ne pas trop endommager la peau. Cela ne faisait qu'un trou de la grosseur du projectile dans la fourrure.

La rivière n'était plus bonne à marcher parce qu'il n'y avait plus de glace. Alors, je décidai d'aller chercher mon canot pendant que Mathieu essaya de traverser sur l'autre

rive pour ramener le sien. Nous avons suivi un ruisseau et nous avons couché une fois. Nous avons rapporté le canot sur un traîneau. Nous avons eu beaucoup de difficultés à avancer mais nous avons tout de même réussi à nous rendre au campement. Nous nous sommes rendus en raquettes et nous sommes revenus à pied, sans raquettes, parce qu'il n'y avait presque plus de neige.

De son côté, Mathieu n'a pas réussi à traverser. Alors, je lui ai prêté mon canot et il partit avec Charles. Ils récupérèrent leur embarcation tout en laissant la mienne au portage suivant. Alors, nous avons dû transporter nos bagages jusqu'aux canots pour ensuite descendre la rivière.

En empruntant cette voie, nous avons débouché sur la rivière du Petit Mécatina. Nous sommes restés une journée à la jonction des rivières : le temps d'aller chercher mon autre canot qui n'était pas loin de là. Puis nous avons continué. Cette année-là, il y a eu une grande quantité de canards sur les lacs. J'étais toujours en avant. À Kukatukanit, je suis allé reprendre des provisions et des effets personnels que j'avais placés dans une cache : du tabac, de la farine et ma pipe. Les autres n'étaient toujours pas arrivés quand je revins de la cache.

Rendus au lac Aiakuatakutit, qui n'était pas encore dégelé, nous avons décidé de camper. J'ai dit à Mathieu :

« Tu n'as presque pas de fourrures, tu n'auras pas d'argent. Je connais un endroit où il y en a. Viens. »

Alors, nous sommes partis le lendemain de très bonne heure pour arriver au début de l'après-midi à l'endroit prévu. Il y a eu du rat musqué en quantité. Au bord de l'eau, plusieurs se sont sauvés en nous entendant arriver. En une soirée seulement, nous en avons tué quarante. Nous avons dormi là pour ensuite retourner le lendemain au campement. J'ai donné ma part à Mathieu.

Le jour suivant, nous sommes repartis et nous avons porté pour rejoindre un lac, puis un ruisseau et enfin des rapides nommés Kamishtauatshut que nous avons décidé de sauter en canot. Ils sont pas mal effrayants, mais nous avons quand même passé. A la suite de ce saut, je n'avais plus eu qu'un seul aviron. Mathieu continua son chemin tandis

que j'ai dû passer la soirée à fabriquer un aviron. Il ne faisait pas jour quand je repris la route. J'ai suivi le cours d'eau et, à Ushkatsheku, j'ai aperçu la tente de Mathieu. Alors, en passant j'ai crié et il sortit sa tête de sa tente. Je lui ai dit que je l'attendrais à Natauan et que je ferais un feu. Peu de temps après, il démonta sa tente. Quand il m'a rejoint, j'étais en train de manger. Parla suite, nous avons poursuivi notre route ensemble en suivant la rivière.

Un peu plus loin, Tshatipishkuan accompagné de ses deux fils nous interpella. Ils vinrent à notre rencontre. Ils chassaient le rat musqué dans les environs. Ils se sont joints à notre groupe tout en avançant notre cortège. À Ueshapistan, nous avons portagé pour rejoindre le grand lac Kameshekushkamat. J'ai avironné toute la journée. Puis nous avons encore portagé à Kauashaitauakat pour atteindre un autre grand lac, Uashekanapiu. Ce lac a une dizaine de kilomètres de long. Rendu vis-à-vis le milieu du lac, je me suis arrêté pour camper. Mathieu m'y attendait tandis que les autres ont poursuivi leur course. Il a fallu partir très tôt le lendemain parce que lorsqu'il vente sur ce lac, il se forme de grosses vagues qui nous empêchent de naviguer. Le soleil était à peine levé que je suis parti pour me rendre à la décharge du lac. Je fis un portage pour atteindre un autre lac. Là, j'ai vu une tente. C'était Uapistanipan qui l'occupait et il n'était pas encore levé. Il venait du lac Coacoachou. Alors j'ai transporté mes affaires et je suis allé le réveiller. Il m'a dit :

« Passe-moi de la poudre à pate.

– Comment veux-tu que j'aie de la poudre à pate quand j'arrive de l'intérieur. C'est plutôt toi qui devrais m'en fournir puisque tu es près de la mer », lui ai-je répliqué.

Il avait tendu son filet à cet endroit. Après avoir conversé quelque temps avec lui, je repris ma route. J'ai navigué sur le lac. À l'émissaire, il y avait beaucoup de monde de rassemblé et tous ont dit qu'ils partiraient le lendemain. Ushkaia m'invita à bord de sa chaloupe à moteur. Le jour suivant, comme prévu, on s'embarqua et on arriva à La Romaine.

Cette année-là, un nouveau commerçant s'était établi à La Romaine et il paya bien les fourrures qu'on rapporta.

Plus tard, ce fut le temps de la mission à Musquaro et on y alla. Là, j'ai su que mon père était décédé. Un homme de Saint-Augustin m'informa de l'événement.

« Ton père n'est plus, m'a-t-il dit.

– Que puis-je faire ? » lui ai-je demandé.

Alors, il me raconta qu'il mourut au printemps. Par la suite, je suis allé voir ma mère ; elle était accompagnée de Uapashk et de Damien Meshtukushu. Dès ce moment, j'ai pris soin d'elle et nous avons voyagé ensemble.

1924 à 1942

Un peu plus tard, soit en juillet 1924, ma mère se remaria avec Pierre Uashe. Elle m'invita à demeurer avec eux mais je n'ai pas voulu quitter La Romaine. Cet automne-là, je suis allé trapper à Kanatuapiat, le long de la rivière du Petit Mécatina. J'ai capturé cinq martres. Puis, nous avons changé d'emplacement pour nous installer à Kuakuahanaihanit. Là, j'ai pris trois visons. Nous sommes restés à cet endroit jusqu'au printemps où d'autres gens sont venus nous rejoindre. Ensemble, nous sommes descendus à la mer. En arrivant à la côte, ma femme fut malade et, peu de temps après, elle mourut.

L'automne suivant, j'ai monté à la chasse avec Mathieu Menikapu qui, tout comme moi, était veuf. Cette année-là, ce fut une bonne année pour les animaux à fourrure. Nous avons pris dix-sept visons dont un très gros. Ce dernier était tellement noir et touffu qu'il ressemblait à une martre. À notre retour, nous avons vendu nos peaux au marchand mais le vison ne rapporta pas beaucoup. Je n'ai reçu que sept dollars pour ma plus belle fourrure.

Après cela, on répéta les mêmes gestes que les printemps précédents : la chasse aux oies, aux canards eiders et, après le départ du gibier d'eau, on remonta vers l'intérieur. Le printemps de l'année d'avant, j'ai laissé deux pièges que je n'ai pas pu récupérer en descendant. Alors, je suis allé les chercher et, au lieu d'emprunter le chemin habi-

tuel, j'ai utilisé un raccourci en passant par Eshatatshinakat. J'ai campé sur le bord de la rivière Olomane. Là, j'ai repéré deux traces de caribou que j'ai suivies. Toutefois, j'ai eu mal aux yeux et j'ai dû abandonner mes recherches. Il n'y avait pas beaucoup de neige mais juste assez pour m'aveugler. Je ne pouvais pas chasser sans mes yeux. J'ai retrouvé mes pièges qui étaient intacts ; puis, je suis retourné à ma tente. Par après, j'ai essayé de regagner La Romaine mais j'en fus incapable car mes yeux me faisaient trop mal.

Je me suis donc résigné à ne voyager que la nuit. Par contre, j'ai eu peur des Natupuanuat, les gardiens de la terre. Avant de quitter La Romaine, on m'a informé de leur présence. D'ailleurs, j'ai entendu du bruit durant la nuit et j'ai eu très peur. Malgré tout, j'ai marché toute la nuit et, au petit jour, j'ai atteint l'embouchure de la rivière. Là, je fis un feu. Lorsqu'il commença à faire grand jour, je ne vis plus. Je distinguais mieux les choses durant la nuit. Pour remédier à la situation, je plaçai un linge sur ma figure et j'ai suivi les traces d'une traîne. Sur ma route, j'ai rencontré un villageois qui m'interpella. Je n'ai pas pu le voir mais, par le son de sa voix, je l'ai reconnu. C'était Kakuakue Shapet. Nous avons conversé quelques instants puis j'ai continué ma route. Vers midi, je suis arrivé à La Romaine.

Je suis allé chez Abraham où j'ai dormi presque tout l'après-midi. Pendant ce temps, certains proposèrent de me monter une tente à suer. Dès qu'elle fut érigée, je m'y suis glissé accompagné de Denis Bellefleur dit Tanin. Après avoir sué, je suis sorti de la tente et on me pratiqua une saignée à un pied. Par la suite, j'ai dormi toute la nuit. Durant ma convalescence, on fit bouillir des branches de sapin dont j'ai humé la vapeur au-dessus d'une chaudière. De temps à autre, j'essayai de regarder dehors en plein jour mais le soleil m'était encore trop aveuglant. Graduellement, j'ai retrouvé ma vue et, à la fin, lorsque j'allai mieux, je partis chasser de nouveau.

Durant l'été 1928, à Musquaro, ma mère m'invita de nouveau à demeurer avec elle. Déjà, depuis quelques années, j'habitais dans la même tente que Sylvestre Bellefleur. Mais, vint un moment où cela ne fonctionna plus parce que les enfants se chamaillaient constamment. Alors,

j'ai monté une tente à part. À cette époque, je n'avais la charge que d'une de mes enfants tandis que Sylvestre avait plusieurs jeunes enfants et sa fille Desneiges qui commençait à être grande. Alors, j'ai accepté l'invitation de ma mère et je suis allé résider à Natashquan.

Pour ma première remontée de la rivière Natashquan, j'ai fait équipe avec Uashe. Nous avons trappé le castor. En cours de route, nous avons rencontré François Bellefleur. Ensemble, nous avons portagé pour nous rendre au lac où se trouvaient des castors. Il y avait quatre petits que nous avons tués et deux vieux castors que mon beau-père Uashe n'a pas réussi à capturer. En suivant un ruisseau, j'ai rencontré deux autres castors d'un an que j'ai tués.

Un groupe de Montagnais de Natashquan photographié en juin 1909 par Charles W. Townsend. De gauche à droite ont pu être identifiés Paul Courtois, Pierre Uashe, non reconnu, Charles Tetaut, non reconnu.



Avant cette chasse, j'ai abattu un caribou. En faisant le tour d'un grand lac, j'ai croisé des pistes de caribou. L'animal se dirigeait vers un autre lac mais, avant de s'y rendre, il avait passé une journée et une nuit dans les environs. Je l'ai donc suivi à la trace. Il avait passé la nuit sur le haut d'une colline et, le lendemain, il était reparti. Je le suivais toujours. En arrivant en haut d'une butte, je me suis penché parce qu'il était là, sur l'autre versant, assis. Je me suis approché de lui de très près et je l'ai hélé. Immédiatement, il se leva et je l'ai tué. C'était une femelle qui était bien grasse et seule, sans petit avec elle.

Le lendemain, nous sommes allés chercher le caribou et nous avons dû porter une fois pour nous rendre à ce lac. Mon beau-père Uashe n'a pu que transporter un quartier de viande sur son dos tellement il était fatigué. Alors, je lui ai dit :

« Fais du thé pendant que je vais chercher les morceaux qu'on a laissés là-bas. »

J'ai donc tout transporté puisqu'il avait laissé sa charge à mi-chemin. Ce caribou était très pesant tellement que nos pieds enfonçaient de quelques centimètres dans la terre lorsque nous l'avons transporté sur nos épaules. Il commençait à faire nuit quand nous avons atteint l'embouchure du lac. De là, nous avons pris nos affaires pour retourner au campement.

Le lendemain, nous avons continué notre remontée et comme d'habitude je fis deux fois le trajet. Cette année-là, il y a eu beaucoup de porcs-épics de telle sorte qu'à chaque fois que je suis allé à la chasse j'en ai ramené deux ou trois. Je pouvais choisir le porc-épic que je désirais manger. Des fois, j'ai laissé faire. Puis vint le moment de poser nos pièges. J'en ai placé seulement sur une rive du lac, tandis que mon beau-père trappa sur l'autre rive. Lorsque j'allai les vérifier, je ramenai deux martres. À la seconde visite, j'en ai eu quatre dont une grosse prise dans l'un des pièges installé un peu en retrait de mon parcours. En tout, j'ai capturé sept martres, deux loutres, quatre renards roux, un renard croisé, un vison et quatre castors. J'ai fait une bonne saison, en automne 1928.

Une fois, je suis allé voir les pièges de mon beau-père. Il avait attrapé une martre. Soudain, j'ai eu peur. Je ne sais pas pourquoi mais j'ai eu peur. Pourtant, je n'ai rien entendu. Sur mon chemin de retour, j'ai marché tout en regardant continuellement derrière moi. J'ai tout simplement eu peur.

Vers la mi-novembre, j'aperçus des pistes de caribou sur les plaines ; alors, je les ai suivies. Elles traversaient un lac. Le caribou avait mangé en cours de route ; puis, il avait obliqué où le vent lui était favorable. J'ai su ainsi qu'il voulait se reposer. Alors, j'ai bifurqué dans sa direction pour aboutir à une carrière. Je l'ai cherché sur un versant mais il n'y était pas ; par conséquent, il devait être à la pointe de l'autre côté. Soudain, je l'ai vu, assis, là-bas en train de ruminer. Je l'ai tiré, il se leva et j'ai tiré une seconde puis une troisième fois.

Au campement, ils ont entendu mes coups de feu. Ce caribou était tellement gros que j'ai eu de la difficulté à le retourner. J'ai réussi à l'éviscérer et lorsque j'ai terminé mon ouvrage, il faisait noir. Je suis retourné au campement et là, j'ai interrogé ma mère :

« Comment allons-nous faire ? C'est loin d'ici et nous ne serons pas capables de le ramener ! »

Ma mère demeura muette. Alors, j'ai dit :

« Nous déménagerons, nous irons nous installer plus près du caribou puis nous irons le chercher. »

Nous avons mis deux jours à nous rapprocher de l'animal ; puis, je suis allé, seul, le chercher. Au premier voyage, j'ai pris la tête, le cou, les cuisses et la peau. Au second, j'ai ramené le reste.

Quelques jours auparavant, j'aurais pu en tuer un dont j'ai découvert les traces. Je les ai suivies jusqu'à une falaise. Là, j'ai cru que c'était un vieil arbre mais c'était bien un caribou. Je fus étonné ; alors, je m'avançai encore un peu. La bête se leva. En voulant la viser, j'ai buté sur une souche et le coup de feu partit. Le caribou s'enfuit immédiatement. Si, en trébuchant, je n'avais pas accroché ma carabine dans

une branche j'aurais été bon pour l'abattre. Je m'ennuyai de mon caribou et j'ai raconté l'événement à ma mère :

« J'ai fait peur à un caribou en accrochant ma carabine à une branche d'arbre. Je m'ennuie de lui. »

Plus tard, je tuai l'autre.

Le caribou que j'ai raté devait être très gros. On peut identifier la taille de l'animal selon son cri. Un gros caribou rait moins fort qu'un petit. Celui que j'ai manqué n'a presque pas bramé. Il devait être gros.

Puis, nous sommes retournés là où nous étions venus, là où nous avions campé précédemment. Maintenant, je n'avais plus peur comme l'autre fois. J'ai donc proposé à ma mère d'aller chercher de la farine et du thé. Ces provisions avaient été entreposées non loin du campement mais le chemin était très mauvais. Je partis le lendemain avec ma tente et mon poêle. Le soleil commençait à se coucher quand je suis arrivé à notre cache à provisions. Je me suis donc installé pour passer la nuit en allant chercher de l'eau et du bois de chauffage. Je n'avais plus peur et j'ai bien dormi toute la nuit. Le jour suivant, je repris ce chemin difficilement praticable pour rejoindre, au cours de la journée, le campement de mon groupe.

Ce jour-là, le père de mon beau-père a failli se noyer. J'avais construit un pont en abattant des arbres sur un ruisseau au milieu duquel se trouvait une roche. J'avais placé deux troncs d'arbre de chaque côté de la pierre. Le ruisseau transportait de la neige qui s'entassait sur le pont. Habituellement, je traversais à cet endroit tôt le matin lorsque c'était gelé. Le père de mon beau-père, par contre, s'y aventura en cours d'après-midi. C'était dégelé. En traversant, un des troncs se décrocha et il tomba à l'eau. Par chance, en descendant le ruisseau il a pu s'agripper à un des arbres et accosta un peu plus loin. Ce ruisseau est rapide et profond. Ce fut en revenant de notre cache aux provisions que j'ai aperçu le pont défait. Plus tard, j'ai su que le père de mon beau-père avait failli se noyer.

Le temps du retour à la mer arriva et tous les jours nous avons changé d'emplacement. J'ai cependant pris soin de laisser à l'intérieur quatre sacs de farine de 50 livres et un

seau de 25 livres de saindoux. À la hauteur de la rivière Natashquan Ouest, nous avons rencontré des gens qui avaient très faim parce que la rivière n'avait pas gelé assez longtemps. À cause de cela, ils avaient à peine pu se déplacer. Alors, je leur ai laissé deux sacs de farine. Sans cela, ils seraient morts de faim. En cours de route, Pierre Courtois et Pierre Napess se sont joints à notre cortège. Plus tard, les gens à qui j'ai donné de la farine sont allés magasiner et m'ont rendu mes deux sacs.

Après cela, nous avons rencontré Mathieu Menikapu près de Umuassit. Celui-ci remontait la rivière tandis que nous la descendions. Simon Bernard Menikapu faisait équipe avec lui. Nous avons arrêté à Kupetanit pour passer la nuit. Le lendemain, il fit très froid ; alors, j'ai dit à ma mère :

« Ne partons pas parce que les enfants auront trop froid et ne pourront pas marcher. Restez ici pendant que j'irai au magasin à Natashquan. »

Je m'habillai chaudement et partis. J'ai vu les traces de Dominique Nolin et de sa famille qui se dirigeaient vers la côte. Arrivé à un lac qui ne gèle presque pas parce qu'il contient beaucoup d'herbages, je pris un bâton et, tout en marchant, je sondai la glace en cognant. Par la sonorité de la glace, j'ai pu savoir si c'était bon. J'ai réussi à traverser sans problèmes, puis, j'ai abouti sur une plaine près de Kakamashkuatit. Là, il y avait plusieurs empreintes de traînes. J'ai cru un moment qu'elles avaient été faites par des villageois ; mais, c'était bien des nôtres qui étaient passés par là. En marchant, j'ai soudain senti de la fumée provenant d'un boisé avoisinant. Le feu était à peine éteint ce qui m'indiqua qu'ils venaient juste de passer. J'ai suivi les pistes qui, tout à coup, se sont divisées en deux. Je ne savais plus lesquelles suivre. Alors, j'ai opté pour celles de droite et, un peu plus tard, j'ai aperçu des tentes. Les gens qui s'y trouvaient s'exclamèrent :

« Un visiteur ! »

Paul Bellefleur, dit Puniss, me fit signe de venir. Il me demanda où j'allais. Je lui ai répondu que j'allais magasiner. Alors, Philippe Uapistan qui était de ce groupe m'invita à manger. Un peu plus tard, je repris ma route.

J'arrivai à Kaniakutet, là où Dominique Nolin campait. J'ai dormi avec eux. Il ne restait plus personne à Natashquan ; tous les gens avaient remonté et c'est pour cette raison que Dominique m'invita, sinon, je n'aurais pas eu d'endroit où loger. Le lendemain, je suis parti avec Charles Tetaut et Mathieu, un des fils de Dominique. Nous sommes arrivés les derniers chez le marchand. J'ai acheté pour vingt dollars de provisions : du thé, de la farine et du tabac. Puis, je suis retourné là d'où je suis venu. J'ai marché très vite et j'arrivai au campement de Dominique un peu avant midi. Malheureusement, en cours de route, j'ai égaré la montre que je venais d'acheter. Par contre, je me suis rappelé quand je l'ai regardée la dernière fois : il était onze heures. Je fus obligé de revenir sur mes pas pour la retrouver. A cause de cet incident, j'ai dû dormir dans une cabane. Sans ce retard, j'aurais pu rejoindre mon groupe dans la journée même. Le jour suivant, je partis de bonne heure pour atteindre mon campement vers les neuf heures. Peu de temps après, nous avons remonté.

À Mashkuian Kaiakutin, je suis allé à la chasse au porcépic et j'en ai ramené trois. Jean-Baptiste m'a dit que j'étais vraiment chanceux. Puis, Dominique Nolin et Charles Tetaut nous ont rattrapés et nous avons voyagé avec eux. Par la suite, les familles de Napess, de Michel Napess et la mienne se sont dirigées vers le lac Saumur tandis que les autres ont continué vers le nord. En fait, nous sommes allés trapper sur la rivière Nabisipi en passant par la rivière Aguanus. Au cours de cette chasse d'hiver-printemps, nous avons couru après un lynx. Nous l'avons suivi à la piste mais il fit continuellement des détours. À un moment donné, je fus en avant tandis que Napess se trouva derrière. Le loup-cervier s'est mis à suivre mon tracé. Soudain, Napess me cria que l'animal était derrière moi. Alors, je me suis retourné et, rapidement, le félin grimpa à un bouleau se sentant coincé entre nous deux. Il n'était pas bien haut. Je l'observai, il cligna des yeux. C'était un mâle. Je l'ai tué. Par la suite, nous avons installé notre tente à cet endroit.

Les jours suivants, nous avons tendu des pièges à castor, mais en vain, puisque nous n'avons pas repéré les ouvertures de la hutte. Plus tard, nous les avons décelées et nous avons reposé nos pièges sans toutefois réussir. Alors, nous

avons décidé de laisser nos équipements en place et de continuer plus haut notre chasse. Cependant, la rivière n'était plus bonne pour se déplacer. Alors, nous sommes revenus récupérer nos pièges. A ma grande surprise, j'en avais tué un qui était demeuré intact. On aurait dit qu'il venait juste de se prendre. Il était gros et avait un beau pelage.

En arrivant au campement principal, nous nous sommes organisés pour redescendre à la mer. En suivant la rivière, nous avons aperçu un castor. J'ai dit à Napess d'aller le tuer. Peu de temps après, il l'abattit. Alors, nous avons campé à cet endroit en se disant qu'on partirait de bonne heure le lendemain. Le jour suivant, il venta considérablement ; tellement que ce fut risqué de naviguer. En route, nous avons rattrapé François Lafontaine et son fils qui ont fait un bout de chemin avec nous ; puis, ils ont décidé de camper tandis que nous avons poursuivi notre descente.

La famille de François Lafontaine photographiée au cours de l'été 1947 par le photographe E. Desilets.



Deux jours plus tard, ils arrivèrent à Natashquan avec la dépouille mortelle d'un vieux qui leur avait demandé de l'attendre à l'endroit où nous les avons quittés. Ce dernier savait qu'il allait mourir. Un jour après qu'il les eut rejoints, le vieillard décéda. François Lafontaine a dû sauter des rapides pour ramener le corps parce que de l'endroit où il se trouvait, c'est impossible, au printemps, de traverser la rivière pour ensuite porter. À ce moment de l'année, le courant est trop fort et il aurait été emporté. Il a réussi à prendre le rapide et à ramener le défunt sans difficulté.

À Natashquan, nous sommes allés payer nos dettes. Le printemps précédent, j'avais déjà remboursé une bonne partie de mes avances de telle sorte qu'il ne restait qu'un léger solde à régler. Au bout du compte, j'ai fait deux cents dollars de profit. Ainsi, j'ai pu acheter plusieurs choses dont un fusil à deux canons et quatre boîtes de cartouches. J'ai aussi acheté de la poudre, des plombs et de la bourre pour me confectionner des munitions.

En revenant du magasin, j'ai passé par la plage et j'ai entendu des coups de feu provenant de la pointe. Alors, je m'y suis rendu et j'ai essayé mon nouveau fusil. J'ai tiré plusieurs canards à la volée. J'ai utilisé ce fusil plusieurs années pour ensuite le vendre à Willie Hounsell. Ce dernier fut très content d'avoir un fusil.

À cette époque, il n'y avait que cinq familles qui demeuraient au village de Pointe-Parent : Ned, John, le père de Johnny Métivier, Willie Hounsell et Charles Petitpas. Ces villageois étaient très pauvres. Ils rendaient des services aux Indiens qui, en retour, leur donnaient de la banique, des bas, des bottes en loup-marin, des vieux mocassins, des habits de toile... Par exemple, ils sciaient notre bois de chauffage. Ils étaient pauvres tandis qu'aujourd'hui ils ne manquent de rien. Autrefois, ils n'avaient même pas de cartouches et ils essayaient de nous en dérober.

À Matshiteu, on s'est bagarrés souvent avec ces gens pour le gibier. Je me souviens qu'une fois j'attendais que les vagues me ramènent un canard que je venais de tuer. Soudain, j'ai aperçu Putshiash qui, provenant de l'autre sens, ramassa mon canard. Je lui ai crié :

« C'est à moi. »

Puis, je lui ai enlevé le gibier des mains. Cela s'est terminé ainsi. Mais, une autre fois, j'ai dû lutter avec l'un de ces villageois. À la première altercation, je l'ai poussé par terre et à la seconde je l'ai projeté dans les vagues. Il a eu peur de moi. Les villageois ne me faisaient pas peur. Aucun d'entre eux ne pouvait me battre. Sylvestre Bellefleur me confia d'ailleurs qu'ils me craignaient. Lorsque je m'installais à la pointe pour chasser le canard ils m'évitaient en quittant les lieux.

Au cours de l'été 1929, je suis allé couper du bois pour fabriquer un canot. Ensuite, j'ai commencé à tailler les pièces qui forment les bordées, les traverses, les varangues... J'ai fait ce canot pour quelqu'un. Moi, j'en avais déjà un que j'ai d'ailleurs peinturé après la construction du nouveau. Ce fut le deuxième canot de ma vie et on m'a seulement aidé à installer la toile. Mathieu Menikapu me joua des tours en plaçant la toile non pas entre les deux traverses mais en les contournant. Mon premier canot n'était pas bien beau à regarder tandis que le second paraissait mieux. Je me suis amélioré par la suite.

Au mois d'août 1929, nous nous sommes préparés pour la saison des chasses et puis nous sommes partis pour l'intérieur des terres. Cette fois-là, nous sommes allés en direction du lac Menascouagama. Le groupe fut composé de Philippe Uapistan, de sa mère, de sa deuxième épouse Marie-Antoinette Abraham, de son frère aîné Michel, de Jérôme Grégoire, de mon beau-père Uashe, de ma mère et de ma fille Anne.

En voyageant, le frère de Philippe fut pris d'une grande fatigue et commença à être gravement malade. Nous avons décidé de le ramener à Natashquan. Il mourut le 18 août, une semaine après que Philippe se soit marié en seconde noce avec Marie-Antoinette.

Après l'enterrement, nous avons de nouveau remonté. Nous avons pris le premier embranchement de la rivière, la Natashquan Ouest. Nous avons navigué jusqu'à la rivière du lac Arthur où nous avons installé notre campement principal d'automne. Jérôme Grégoire, le fils de mon frère Thomas, nous accompagna tandis que son père alla avec un autre groupe.

Non loin de notre campement, il y a un lac dont j'oublie le nom et où nous avons découvert une hutte de castors. Nous avons donc tendu des pièges et nous avons capturé cinq castors : deux petits et trois adultes. Il y avait aussi une autre cabane de castors sur un lac avoisinant mais nous n'avons pas réussi à les prendre. Alors, nous avons laissé tomber en signalant toutefois l'endroit dans le but d'y revenir au printemps. À notre campement du lac Arthur, on m'a rapporté qu'il y avait une martre très proche de notre emplacement. Alors, je me suis mis à sa recherche. Je traversai une petite plaine et, là, j'ai découvert un reste de lièvre mangé par une martre. J'ai voulu suivre ses pistes mais je ne les ai pas trouvées parce que le vent avait tout balayé. Je me dirigeai vers un ruisseau et j'essayai de voir où elle pouvait se terrer.

Je finis par retrouver le sentier de l'animal qui me conduisit devant une petite falaise pour ensuite descendre à un ruisseau qui n'était pas encore gelé. J'ai traversé le ruisseau sur un arbre abattu et, juste de l'autre côté, il y avait une trappe en bois où elle s'était prise. Auparavant, Philippe avait placé un piège dans ce secteur sans avoir détecté aucun indice lui permettant de croire en la présence d'une martre. Si j'étais venu quelques jours plus tôt, je l'aurais attrapée ; mais, trop tard, ce fut Philippe qui l'a eue. J'ai donc perdu deux jours à chercher trop en aval.

En arrivant à la tente, j'ai dit à Philippe qu'il avait mal agi. Perplexe, il me demanda ce que j'ai voulu dire. Je lui ai répondu :

« Tu as tué ma martre.

– Comment cela ? » répliqua-t-il.

Alors, je lui ai raconté que j'avais cherché une martre jusqu'au moment où je la découvris tuée par sa trappe. Philippe éclata de rire. Ce fut la seule martre que nous avons capturée durant cet automne. Nous avons demeuré longtemps à cet emplacement.

Un jour, j'ai décidé de chasser seul. Alors, je partis avec mon canot. Je fis un portage et j'arrivai à un lac. J'essayai de repérer une présence mais il n'y avait personne, pas même de gibier. Je retournai au campement. Durant la

nuit, il neigea un peu. Au cours de l'avant-midi, je suis retourné au même lac qui est assez grand. J'y avais laissé mon canot la veille. Peu de temps après avoir commencé à marcher, je découvris une trace fraîche de caribou ; alors, je l'ai suivie. Elle me conduisit à une montagne où l'animal se cantonnait. Je m'en approchai le plus possible pour ne pas manquer ma chance. J'ai pu constater que c'était une femelle. Je l'ai visée et je l'ai eue.

Le lendemain, je retournai la chercher en canot avec mon beau-père Uashe. Pour la ramener à notre campement, nous avons dû effectuer deux fois le trajet. Nous avons eu de la difficulté à la transporter sur notre dos. De plus, mon beau-père en laissa des parties en cours de chemin. Au dernier voyage, nous avons laissé le caribou et le canot à l'embouchure du lac parce qu'il faisait trop noir pour porter. Nous sommes donc rentrés à pied laissant tout sur place. Le lendemain, je retournai seul pour ramener caribou et canot. Je fis cela en deux temps, transportant tout sur mon dos.

Un peu plus tard, je remontai un petit ruisseau où j'ai repéré une cabane de castors. Suite à cette découverte, nous avons décidé de déménager afin de nous rapprocher de l'endroit. Pour capturer ces castors, j'ai fait monter le niveau du lac. De cette façon, nous les avons tous eus. Il y avait deux vieux et quatre petits. Nous les avons traînés sur des branches d'épinette.

Puis, nous avons encore changé de place. Nous sommes allés près d'un petit ruisseau où il y avait encore une fois une hutte de castors hébergeant seulement deux petits castors âgés d'un an. Nous les avons pris. Ensuite, nous nous sommes affairés à confectionner des traînes et un traîneau parce que l'hiver commençait à descendre.

Nous avons eu de la difficulté à marcher tellement la neige fut mauvaise, collante. Nous n'avons fait qu'un petit bout de chemin parce que nous avons eu trop de difficulté à nous déplacer. Ces conditions ont duré deux jours et deux nuits. A la troisième journée, nous sommes arrivés au lac Cormier où nous avons dormi deux fois.

Puis, nous avons poursuivi notre descente. L'hiver était bien là, maintenant : tous les lacs et la rivière Natashquan

étaient gelés. En cours de route, nous avons récupéré quatre sacs de farine que nous avons laissés dans des caches lors de notre montée.

Nous nous sommes déplacés lentement et, chemin faisant, Jean-Baptiste Ishpatau et sa famille nous ont rejoints. Nous avons croisé aussi d'autres groupes de chasse qui partaient de nouveau chasser pour l'hiver. En effet, cette année-là, plusieurs familles ont passé les Fêtes à Natashquan tandis que nous les avons célébrées à l'intérieur des terres. Nous sommes donc arrivés à Natashquan à la fin du mois de janvier et il ne restait que les familles de Dominique Nolin, de Mathieu Menikapu et de Charles Tetaut. Elles n'étaient là que depuis dix jours. Nous avons donc décidé de passer le reste de l'hiver aux environs de Natashquan.

Vers la fin de février, nous sommes allés chasser aux abords de la rivière Pashashibou en passant par les plaines. Nous avons demeuré dans ces parages durant deux à quatre semaines. Nous avons attendu que la neige durcisse pour revenir à la mer, idée de marcher plus aisément.

Habituellement, après la fonte des neiges, les hommes partent pour chasser le castor. Ce printemps-là, Philippe vint me trouver pour retourner au territoire de castors que nous avons signalé l'automne précédent.

« Allons voir les castors que nous n'avons pas tués », me dit-il.

Il y avait encore de la neige et la rivière n'était pas encore défaite lorsque nous sommes partis. C'est loin pour s'y rendre à pied. On s'attendait à utiliser le canot mais ce fut impossible. Nous avons été obligés d'effectuer un grand détour. Ainsi, nous avons traversé une rivière, gravi une colline puis une autre, ensuite traversé un grand lac, puis, une plaine. Là, nous avons fait un feu pour nous reposer et boire du thé ; par la suite, nous sommes repartis. Nous avons encore traversé la rivière, puis une autre colline, un lac, un autre petit lac et, enfin, nous avons atteint la place où nous voulions nous rendre. La navigation était maintenant rendue possible.

Arrivés au lac Roger, Philippe partit seul en canot et un peu plus tard nous avons entendu des coups de feu. Il en

avait tué un. Après avoir monté la tente, nous avons entendu un castor claquer sa queue. Nous sommes accourus au bord du lac et nous l'avons tué. Déjà, nous avions un petit d'un an et un vieux castor. Après avoir pris tous les castors du lac Roger, nous sommes descendus par la rivière Aguanus.

Sur une pointe, nous avons trouvé la place de pêche d'une loutre. Il y avait un collet d'installé depuis un bout de temps ; mais, il était filé. C'était un trappeur d'Aguanish qui l'avait probablement tendu au cours de l'automne. Alors, je l'ai replacé. Quand j'ai repassé, je l'avais prise. C'était un gros mâle. Un peu plus loin, j'ai mis un piège et j'ai encore tué. Puis, j'ai remonté un ruisseau et j'ai abouti à un lac. Il y avait des signes de la présence de castors. J'ai tendu un piège arrimé à un long bâton au lieu d'une pierre comme d'habitude car il faisait trop noir pour que je puisse trouver une roche convenable.

Je retournai à la tente à la noirceur et lorsque nous nous sommes installés pour dormir, nous avons entendu des éclaboussements. Immédiatement, je pensai au castor et je partis vérifier. Mais j'arrivai trop tard : il s'était déjà rongé la patte emprisonnée. Alors j'ai dit à Philippe :

« J'ai pris un castor mais il s'est coupé la patte. Allons le chercher, il doit se tenir sur la terre ferme à cause de sa blessure. »

Alors nous avons descendu la rivière et nous l'avons attrapé. Il était sur la rive. Je l'ai tiré et je l'ai tué. Par après, je l'ai donné à Philippe tout en lui demandant :

« Pourquoi ne peut-il pas demeurer dans l'eau ? »

– Parce que celle-ci échauffe sa blessure », me répondit-il.

Le lendemain après-midi, j'allai en canot pour trouver d'autres cabanes. Soudain, la glace du lac partit à la dérive et alla briser une hutte. Du même coup, deux castors sortirent et se dirigèrent vers une baie. Je n'ai pas pu les poursuivre parce que la glace nous séparait.

Le lendemain après-midi, Philippe et moi avons essayé de les repérer. En atteignant la baie, j'ai vu un castor et je

l'ai tué. L'autre demeurait toujours introuvable parce qu'il a dû se sauver durant la nuit. Plus tard, nous avons capturé un petit de l'année et un autre d'un an. Celui que j'ai tué en premier était un très vieux castor. Après cela, nous avons continué notre descente vers la mer. En voyageant sur la rivière Aguanus nous avons repéré un castor qui venait juste de couper une branche. C'était celui qui nous avait échappé. Alors, nous l'avons poursuivi. Nous l'avons vu descendre la rivière et venir vers nous. Je l'ai tiré de face et lui ai cassé les dents. Il se chicana avec les plombs et bifurqua. Je tirai de nouveau. C'était une grosse femelle et nous avons fini par la tuer.

Cette chasse de printemps nous a rapporté sept castors et deux loutres. Puis, il était temps de retourner à la mer. De la rivière Aguanus, nous avons portagé pour rejoindre la rivière Natashquan Ouest. La journée où nous avons quitté cet embranchement de la rivière Natashquan, il fit tellement beau et chaud que les larves de mouches se sont installées sur la viande de castor. Alors, j'ai demandé à Jérôme de lever les peaux pour que nous puissions les gratter et faire sécher la viande. Enfin, nous avons retrouvé nos familles qui nous attendaient à Matshiteu.

Lorsque nous sommes revenus de notre chasse au castor de printemps, les autres étaient déjà revenus et n'avaient presque pas tué : deux ou trois castors par équipe de chasseurs. A cette époque, le castor était rare et il y en avait que dans les lacs derrière Baie-Johan-Beetz. Puis, ce fut l'été et j'ai fabriqué mon canot. Tranquillement, je me suis préparé à repartir pour l'intérieur des terres.

Pour la chasse de l'automne 1930, je pense que je me suis rendu au lac Menascouagama. En remontant la rivière, j'ai rencontré Joseph Ishpatau et sa femme Marie-Josette Mestukushu. Joseph était malade et n'a pas voulu suivre les autres. Alors, nous les avons accompagnés tout en voyageant tranquillement.

Nous avons soigné Joseph. Il avait mal partout et pouvait à peine avironner. Cependant, suite à nos traitements, il a repris graduellement ses forces. À la rivière Natashquan Ouest, il commença à mieux se porter et à se déplacer plus aisément. À la décharge du lac Parent, nous avons rencon-

tré un groupe qui avait tué du caribou : une femelle et un veau. Puis, nous avons remonté ce lac jusqu'à sa charge où nous avons abattu deux caribous. Ensuite, nous avons continué à monter ; nous avons assez de caribou pour le moment et, pour cette raison, nous avons cessé d'en chercher. Pendant ce temps, l'autre groupe, situé à la décharge, a réussi à tuer un caribou mâle au lac Uakuiapeshetin.

Nous nous sommes donc installés au lac Menascouagama en vue de piéger les animaux payants. Nous avons capturé une dizaine de visons. Après, nous avons descendu vers la mer et avons aménagé notre campement principal d'hiver à Kaiatauiat.

Puis vint le moment de chasser le caribou. Mon frère Thomas et moi sommes partis pour le lac Landry. Nous y

De gauche à droite : Christine Uapistan, Henriette Bellefleur-Uapistan, Bastien Uapistan, Pierre Uapistan, Véronique Uapistan et Joseph Ishpatua. Les enfants sont possiblement de gauche à droite, Christinne (Marie-Louise), André, Bastiennis et Joseph-Bastien Uapistan. Cette photo fut prise par Frank G. Speck en 1924 lors d'un court séjour à Natashquan.



avons découvert les traces d'une vingtaine de caribous. Nous les avons suivies. Il y avait beaucoup de neige dans la forêt. Tout en suivant les pistes, nous avons rencontré deux chasseurs installés à Kauatshuiapishkanit. L'un d'eux nous dit qu'ils avaient trouvé ces traces. Nous n'avions pourtant pas aperçu leurs empreintes de raquettes. En vérité, ils venaient d'arriver et dirent n'importe quoi pour que cela leur appartînt. C'était malhonnête.

Alors, nous ne nous sommes pas occupés d'eux et nous avons poursuivi notre recherche. Nous avons marqué des arbres pour signaler notre route. Par contre, les autres que nous venions de rencontrer les ont coupés afin que nous nous égarions. Nous avons dormi une nuit dans une cabane d'un trappeur de Pointe-Parent où il y avait un peu de nourriture. Le lendemain, nous sommes retournés à notre campement en reprenant notre chemin à rebours. Chemin faisant, nous avons repéré une cabane de castors et nous l'avons marquée.

Plus tard, les deux équipes de chasseurs, tirant leurs bagages, se sont de nouveau rencontrées à la hauteur de la hutte de castors. L'un d'eux affirma que cette cabane était à lui. il nous a dit :

« Que faites-vous là ? J'ai découvert le premier cette cabane. Cela m'appartient.

– Tu mens, lui ai-je répliqué. Si tu avais été le premier à découvrir cette cabane, nous aurions vu tes traces. »

Alors, ils quittèrent. Au bout du compte, cette hutte était inhabitée.

Plus tard, Mathias Mishtenapeu et Jean-Baptiste Kaltush vinrent nous rejoindre. A cette occasion, Thomas découvrit un troupeau de caribous sur un autre lac. Le lendemain, il commença à neiger. Thomas partit le premier tandis que Jean-Baptiste demeura au campement. En arrivant sur place, j'ai demandé à Mathias d'essayer de les tuer. Il me rétorqua :

« Je ne sais pas si je serai capable de les tirer. Vas-y, toi. »

Les caribous étaient répartis en deux groupes : l'un de vingt et un autre de sept. J'observai celui de vingt et tirai.

Alors, le petit troupeau de sept se dirigea près de moi. J'ai pu les atteindre tous. Auparavant, j'ai prévenu mes compagnons que cette chasse ne durerait pas longtemps. Ensuite, la harde de vingt caribous passa de nouveau et j'ai tiré dix fois. En entendant mes coups de feu, Thomas et Mathias s'installèrent pour tirer. Ainsi, nous avons tué vingt-quatre caribous sur les vingt-sept qui étaient là. Nous en avons dépecé quelques-uns avant que la nuit tombât et nous sommes retournés à notre campement à la noirceur. Jean-Baptiste qui a entendu nos coups de feu vint à notre rencontre et nous demanda combien nous en avions tué. Nous lui avons dit :

« Vingt-quatre . »

Puis, il nous aida à transporter de la viande.

Le lendemain, Thomas et moi sommes allés chercher de l'aide pour ramener toute cette nourriture. J'invitai entre autres Joseph Ishpatau à venir en chercher. Le lendemain, nous sommes retournés au lieu de chasse et nous avons fait boucherie. Sylvestre Bellefleur vint et nous aida à dépecer. Tout en travaillant, il nous raconta qu'il a déjà tué un castor adulte et un petit dans ce lac et qu'à son avis il en restait un vieux.

Nous avons été les derniers à quitter les lieux pour regagner Kaiatauiat. Cette fois-là, il y a eu de la viande pour tout le monde. Sur notre chemin de retour, nous avons remarqué le campement de Dominique Nolin qui était passé la veille. S'il avait été là, il aurait eu du caribou. Puis, toujours sur notre route nous avons rencontré François Courtois qui a su que nous avions tué du caribou. H me dit qu'il avait rêvé à moi. Dans son rêve, Atshen passait et personne ne pouvait l'arrêter. Il tuait n'importe quoi. À la fin, c'était moi qui réussissait à le juguler.

À notre arrivée, on décida de festoyer. On construisit une grande tente et on invita les gens à venir manger de la graisse de caribou. Ceux qui avaient tué des caribous ont donc apporté leur graisse à cette tente.

Lorsque les lacs ont dégelé, tous les hommes allèrent à la chasse au castor dans les environs de Baie-Johan-Beetz. Cette fois-là j'ai chassé avec Jean-Baptiste Ishpatau au lac

Turgeon. Avant d'atteindre ce lac, nous avions déjà tué deux castors adultes et un petit d'un an.

Rendus au lac Turgeon, nous avons accosté dans le but d'explorer et de repérer des huttes. Puis, la noirceur s'installa et Jean-Baptiste trébuchait constamment parce qu'il avait de la difficulté à distinguer les obstacles dans l'obscurité. Alors, il a fallu passer la nuit à la belle étoile. Le lendemain, nous sommes revenus à nos canots pour poursuivre nos recherches dans une autre direction. Nous sommes allés jusqu'à Kamashtshekuakamat pour déboucher au lac Kauatshuak où nous avons dressé notre tente.

À la brunante, je remontai un petit ruisseau qui se jette dans le lac. Là, un castor se promenait devant une vieille hutte. Je revins à la tente et dis à Jean-Baptiste :

« J'ai vu un castor mais je ne l'ai pas tiré parce que j'ai eu peur de le manquer. Demain, nous irons le chercher. »

Le jour suivant, nous avons constaté que le castor était parti. Il avait suivi un ruisseau qui conduit à un autre lac. Alors, nous avons emprunté ce même ruisseau pour ensuite nous séparer. Après quelque temps, nous nous sommes retrouvés. Je n'avais rien trouvé tandis que Jean-Baptiste en avait tué un. Par la suite, nous avons regagné notre campement.

Le jour suivant, nous sommes allés en direction d'un grand lac qui est à côté sans apporter notre tente, seulement de la nourriture. En descendant une colline pour arriver au lac, nous avons entendu des coups de feu. Je dis à Jean-Baptiste :

« Essaie de savoir qui est là. Il ne doit pas y avoir de castors dans ce coin. Moi, j'irai vers le nord et je marcherai beaucoup pour repérer des castors. »

J'ai donc marché tout l'après-midi. Il a fait assez chaud que j'ai enlevé mon manteau. Arrivé à un très long lac, j'ai décidé de me diriger à sa charge. J'étais presque rendu lorsque, soudain, j'entendis un coup de feu provenant de l'endroit où je me dirigeais. Puis, j'aperçus un canot dans lequel se trouvaient trois personnes. Je montai sur une colline pour mieux observer ce qui se passait. Je vis des gens

qui chassaient le canard. Bastien Napess, son fils Georges et Adélarde Uashaunu de Mingan rabattaient des canards en direction des chasseurs à l'affût et camouflés sur une pointe. Lorsqu'ils passèrent à ma hauteur, je me suis caché afin qu'ils ne me vissent pas. Il n'y a eu aucune communication entre nous. Ensuite, je me dirigeai vers une montagne que j'escaladai. D'en haut, j'ai pu repérer un ensemble de petits lacs que je décidai d'explorer.

Au premier lac, il y avait une très vieille hutte de castors abandonnée. Aucun castor. Puis, je remontai un ruisseau pour aboutir à un autre lac : encore aucune trace. Soudain, je vis un castor plonger du rivage. Il fit surface. Je le tirai avec mon fusil et l'atteignis. Il se dirigea vers l'autre rive tout en se débattant. Sa tête était penchée. Je commençai à contourner le lac quand, tout à coup, j'ai rencontré quelqu'un. A cause de cela, j'ai décidé de ne plus poursuivre mon castor parce que j'aurais été obligé de le partager. Alors, j'ai dit à cette personne que je retournais à mon campement.

« J'y vais avec toi », répliqua-t-il.

Le soleil se couchait lorsque nous sommes arrivés à la tente. Jean-Baptiste avait des visiteurs : Mathias Uashaunu, Etienne Louis, Dominique Kauapekateshit de Mingan qui chassaient le canard dans les environs. Au cours de notre conversation, Mathias m'informa qu'il avait découvert une cabane de castors.

« Vis-à-vis le milieu du lac, il y a un ruisseau. En le remontant, tu aboutis à un petit lac et c'est là. Demain, tu nous y attendras. »

Je déclinai son invitation prétextant que c'était trop loin. En fait, j'ai pensé que Dominique n'apprécierait pas le fait d'être obligé de partager avec moi. Alors, je dis à Mathias :

« Vas-y les prendre et quand tu les auras, nous descendrons ensemble. »

Après cette causerie, ils nous quittèrent pour retourner à leur campement. Deux jours plus tard, j'entendis des coups de feu. Mathias venait de tuer ses castors. De notre

côté, nous avons commencé à descendre vers la mer, sachant que Charles Tetaut avait amarré sa chaloupe à l'embouchure de la rivière Corneille. Par contre, celle-ci prenait l'eau. Charles nous a d'ailleurs demandé de la réparer, dans l'éventualité où nous arriverions avant lui.

Rendus à la côte, nous avons monté la chaloupe sur la berge et nous avons effectué les travaux nécessaires. Ainsi, nous avons changé deux planches du bordage avec des pièces de mélèze et colmaté les cavités avec de la gomme d'épinette. Après avoir réparé et mis à l'eau l'embarcation, Charles Tetaut arriva durant la soirée. Il monta à bord porter ses bagages et, par après, vint nous rejoindre à notre tente. Il avait faim parce qu'il n'avait plus de farine. Alors nous avons mangé ensemble et, par la suite, il nous invita à monter à bord. Peu de temps après, nous avons levé l'ancre et quitté les lieux.

La mer fut calme et belle. Nous avons fait notre première escale à l'île Kaminuashit, dans le havre Watshishou.

Jadis, dans ces lieux, des Indiens ont trouvé refuge en se sauvant d'un Atshen. Le tout a débuté à Pakatanit. Atshen intercepta des Indiens sur la rivière Natashquan et leur bloqua le passage. Durant la nuit, pendant qu'Atshen dormait, les gens naviguèrent sur la rivière se laissant emporter par le courant, sans avironner. Ils longèrent la montagne Shiatuakapu. Atshen, installé là-haut, n'a pu les apercevoir parce que cette montagne est très abrupte. Ainsi, en passant tout près de la montagne, les gens sont demeurés inaperçus. Effectivement, Atshen mit du temps à se rendre compte de leur passage. Mais lorsqu'il prit conscience du subterfuge, il se mit à descendre rapidement la rivière. Il les repéra à Kautshekat et tenta de les capturer. Mais heureusement, parmi les Indiens, il y avait un aîné qui a pu l'arrêter momentanément. Cet homme fit un feu et y plaça une hache. Lorsque le fer de la hache devint rouge comme du sang, il le saisit et le cassa avec ses dents. Aussitôt, Atshen s'immobilisa.

Pendant la paralysie temporaire d'Atshen, les Indiens atteignirent Matshiteu et, durant la nuit, se sauvèrent en mer en direction de Watshishou. Ils se réfugièrent sur l'île Mishtakaneshau ashtshi. Entre-temps, Atshen retrouva ses facultés.

tés. Dès que les Indiens débarquèrent sur l'île, Atshen se pointa et s'installa en face sur la terre ferme.

À la barre du jour, une immense tempête éclata et dura toute la journée. L'île faillit être engloutie sous les vagues. C'était Atshen qui soufflait ainsi. Alors, on fit une tente tremblante et on demanda l'aide du maître du sommeil, Tshikuannamu. A la fin, Atshen s'endormit et mourut de faim.

Autrefois, il y avait plusieurs Atshen. Mais, dès qu'on est converti catholique, on ne les voit plus. Il doit y en avoir encore aujourd'hui mais ils évitent les catholiques.

Une fois, il y avait un homme nommé Niapateshu qui alla visiter ses pièges. Il se déplaçait avec son chien sur un grand lac quand, rendu à la charge du lac, là où une rivière fait des zigzags, il vit de grosses empreintes de pied. C'étaient celles d'un Atshen. Soudainement, une grosse tempête de neige commença. On ne pouvait plus rien voir. Il venta tellement fort que le chien tomba et ne put plus avancer. Niapateshu voulut suivre les pistes mais il fut continuellement projeté par terre. Alors, il se mit à genoux et récita le « Notre Père » et le « Je vous salue Marie ». Après ces prières, il put se lever et rebrousser chemin. Il retourna au campement et avertit les autres qu'il avait vu les traces d'un géant.

Alors, on fit une tente tremblante pour en savoir un peu plus. Meshtapeu ne fit que frapper sur la tente, il ne pouvait pas rentrer. On en appela un autre qui fit la même chose. Devant ces résultats, Simon déclara :

« Il doit y avoir quelque chose de spécial, je vais aller voir. Pendant mon absence, éteignez tous les feux. »

Peu de temps après, Simon aperçut Atshen sur le haut d'une colline qui avait la taille d'une épinette blanche.

De retour, Simon demanda à Meshtapeu de tuer Atshen mais ce dernier ne voulut pas accéder à sa demande. Il lui dit :

« Je ne peux pas le tuer ; il vient juste de naître. »

Les vieilles essayèrent à leur tour de persuader Meshtapeu. Mais, il n'y avait rien à faire.

En dernier recours, on demanda à une autre personne de rentrer dans la tente tremblante pour communiquer avec Meshtapeu. Cette fois-là, Meshtapeu modifia sa position.

« Si vous mangez les deux seaux de graisse et celui de moelle, je vous aiderai. »

Il n'y avait que quelques personnes habilitées à manger ces mets. Seuls, les hommes adultes y sont autorisés. Les femmes et les enfants n'ont pas le droit d'en manger. Alors, on a recouvert les hommes d'une toile pour qu'ils pussent tout manger selon la coutume.

Ils ont tout mangé à la cuillère et ils ont bien gratté les seaux pour qu'il ne restât plus rien. Après le festin, il y eut une boule de feu qui se dirigea vers le repère d'Atshen. Elle le repoussa vers des terres lointaines et on ne l'a plus vu. Ainsi, ils ont réussi à se sauver d'Atshen. Autrement, ils auraient tous été dévorés. Par contre, Atshen n'est pas disparu, il ne peut pas mourir. On ne sait pas où il se réfugie.

Très tôt, le lendemain matin, nous avons quitté Watshishou. Nous sommes arrivés à Natashquan vers les dix heures. En tout, pendant cette chasse de printemps, nous avons tué six castors.

Peu de temps après notre arrivée, je fus malade quelques jours. Puis, j'allai au rat musqué avec Sylvestre Mestukushu. Nous en avons tué plusieurs. J'aurais aimé aller chasser le loup-marin mais mon frère Thomas prêta la barge à Sylvestre Bellefleur. Ce dernier était un bon navigateur. Puis, vint le moment de se préparer à remonter à l'intérieur des terres.

Déjà, le 8 juillet 1931, nous avons commencé à remonter la rivière quand ma fille Angèle mourut à cette date. Je n'ai pas vu comment cela a débuté parce que j'étais en avant du groupe. Mon beau-père lui fit supposément porter de trop grosses charges dans les portages. Alors, elle a trop forcé et a vomi du sang. Ma mère me raconta plus tard qu'elle a eu beaucoup de sang sur son habit et qu'elle a perdu ses forces.

Nous sommes allés voir un médecin à la première chute, au club de pêche à saumon des Américains. Il ne lui

donna que trois jours à vivre et recommanda à ma mère de retourner à Pointe-Parent. Nous sommes restés deux jours à Nikatshuanit. Angèle décéda à cet endroit. Nous avons voulu descendre sa dépouille à la pointe mais, ce jour-là, il venta beaucoup trop pour naviguer. Alors, nous avons été obligés de porter le cercueil sur notre dos et de descendre la rivière en longeant à pied le rivage jusqu'au village.

Après l'enterrement de ma fille Angèle, je repartis dans le bois avec la famille de Napess pour Peshitshikau hipu. Cet automne-là, je n'ai pas vu de traces de caribou et je n'ai rien tué. Je ne me souviens de rien de cette année de chasse. Nous avons dû retourner à Natashquan au cours de l'hiver et passer l'été comme d'habitude.

L'automne suivant, celui de 1932, j'ai remonté la rivière Natashquan avec Philippe Uapistan. Il était de nouveau veuf puisque sa femme décéda l'été précédent. Alors, Philippe et moi, qui n'étions pas encore remariés, sommes allés au lac Roger. Je me souviens de peu de choses de cette saison. Toutefois, je me rappelle d'avoir tué plusieurs porcsépics, presque à tous les soirs. J'ai aussi attrapé un renard. Cette fois-là, j'ai placé un piège à l'entrée d'un terrier sans savoir s'il était habité et, à ma grande surprise, j'ai pris un renard croisé !

Philippe, Jérôme et moi avons essayé de capturer des castors dans les petits lacs environnants. Nous avons placé des pièges sous la glace, mais en vain. Nous avons vu seulement deux castors : une femelle avec son petit. Puis, nous sommes revenus au campement principal. Là, on nous informa de la venue de trappeurs d'Aguanish. Ils venaient régulièrement nous visiter toutes les fins de semaine pendant leur séjour de trappage. Habituellement, ils retournaient à leur village avant qu'on ait commencé notre descente. On restait plus longtemps qu'eux en haut.

Cette fois-là, ils ont trappé sur la rivière Nabisipi et quelqu'un leur a pris de la farine. Un des trappeurs m'accusa de ce délit. Mon beau-père m'avertit que ce villageois frappait toujours le premier ; alors, je le surveillai d'un oeil pendant que mon beau-père argumenta avec lui. Il lui expliqua qu'il n'y avait aucune raison de lui voler son sac de farine parce que nous avons passé la majorité du temps

en haut de la rivière et que nous avions pratiquement jamais descendu. Après cette discussion, le trappeur nous laissa tranquilles.

Puis, nous sommes retournés à Natashquan. Après avoir passé quelques jours au village, nous sommes allés nous installer près de la cinquième chute de la rivière Natashquan en vue de passer les grands froids. Tous les autres groupes étaient partis plus haut. À cause de cela, nous avons décidé d'établir notre campement et d'attendre le retour des autres. De là, nous avons chassé le caribou dans les environs du lac Chalifour. Nous avons mis trois jours pour atteindre ce territoire.

En arrivant, nous avons vu un troupeau d'environ quarante têtes. Nous n'avons réussi à n'en tuer que cinq. Philippe alla rabattre le troupeau tandis que je me plaçai où nous avions prévu le passage de la harde. Les caribous galopèrent de chaque côté de moi et j'ai pu tirer deux fois de chaque côté. J'ai touché quatre femelles et Philippe tua un jeune veau. Après cette chasse, nous sommes retournés à la cinquième chute avec nos cinq caribous sur nos traînes. Notre charge fut très lourde à tirer.

Entre-temps, les petits des quatre femelles nous ont suivis jusqu'à notre campement principal. Ils nous ont suivis parce qu'ils avaient perdu leur mère. Alors, nous les avons tués.

À mesure que les premiers signes du printemps se manifestèrent, les autres groupes descendirent et s'établirent à la hauteur de la cinquième chute.

Un jour, j'aperçus une piste de renard très fraîche. Même s'il a venté ce jour-là, la neige n'a pas effacé ses traces sur la plaine. Alors, je me suis mis à sa poursuite et très vite je l'ai vu. C'était un renard noir. Dès que je l'eus repéré, je me déplaçai de côté. Ainsi, le renard ne m'a pas aperçu même s'il regarda quelquefois derrière lui. Il monta sur une butte et examina d'où il venait. Alors, je marchai jusqu'à sa hauteur et le dépassai. Je savais qu'il demeurerait longtemps à cet endroit. Il finit pas s'assoupir. À ce moment-là, je le contournai et le sifflai pour qu'il vînt vers moi, mais il n'a pu m'entendre parce qu'il ventait trop. Alors, j'attendis qu'il fit sombre et que le vent tombât. Au

moment propice, je sifflai de nouveau. Il m'entendit et se dirigea vers moi en sautant du rocher sur lequel il était installé. Il s'approcha, bifurqua un peu puis revint vers moi. Je l'ai tué de très près.

Auparavant, Simon Bernard Menikapu prit en chasse ce renard au cours de la journée. Mais, il abandonna sa poursuite. Le lendemain, lorsqu'il reprit sa chasse, il découvrit l'endroit où j'ai tué le renard et il rebroussa chemin. Rendu à sa tente, il dit à Puness :

« Mon renard a été tué. »

Le jour suivant, Puness et Simon vinrent me rendre visite.

Puis, nous sommes descendus à Natashquan parce que tout le monde était revenu. J'allai vendre mon renard au marchand Katipashinaitsheshipan. Là, j'ai pu voir la peau d'un autre renard qui fut tué par William Malec aux environs de Kaniakutet. Les pelages se ressemblaient étrangement. C'étaient un mâle et une femelle.

Au printemps, les hommes partirent pour la chasse au castor. Moi, je restai pour chasser le canard. Un bon matin, pendant que j'étais à l'affût sur la plage, Philippe vint me rejoindre et me dit :

« Allons chasser le castor et le rat musqué au lac des Baies. Il doit en rester parce que la dernière fois que j'y suis allé je n'en ai pris qu'un seul. Il doit y avoir un autre gros et quelques petits. »

« O.K. je pars avec toi », lui ai-je répondu.

Je retournai à ma tente faire mes bagages et, le lendemain, j'allai à Natashquan acheter des cartouches. Le surlendemain, nous sommes partis et nous avons longé le rivage en canot pour rejoindre la rivière Nabisipi. Puis, nous l'avons remontée jusqu'à la rivière Tshitshekau. Là, nous avons portagé. Mes épaules m'ont fait mal à la fin de ce portage. Après, nous avons continué en amont puis, un autre portage pour rejoindre le lac Katupen Muakuenanit. Vis-à-vis le milieu du lac, nous avons encore portagé près de la façade d'un plateau. Après ce portage, nous sommes arrivés à un petit lac que nous avons seulement traversé. Ensuite, un autre portage pour arriver à Kaishikanikatet.

Puis, nous avons passé à Shipashinetshuanit. Au bout de ce lac, nous n'avions toujours pas vu de traces de castor.

Enfin, nous avons atteint le lac des Baies. À sa décharge, coule un ruisseau. Philippe me dit :

« Reste là et fais du thé. Moi, je vais remonter le ruisseau. »

Il partit et je fis du thé. Je mangeai et bus. Quand j'eus terminé mon goûter, Philippe revint et me dit :

« Je n'ai pas trouvé de castor. Le ruisseau est trop long. Par contre, il y a un autre lac au bout avec une vieille hutte.

– Il doit y avoir du castor, lui rétorquai-je. Il doit être plus loin. Allons voir.

– Le portage est pas mal long et ne te mets pas en colère en portant le canot.

– Ne t'en fais pas, je ne me fâcherai pas. »

Nous avons marché sur le bord du ruisseau où la neige n'avait pas encore fondu. Puis, nous sommes arrivés au lac au début de l'après-midi. Nous avions du temps devant nous. Alors, Philippe me dit :

« Va voir à la charge du lac, il y a un ruisseau et remonte-le. Je vais de l'autre côté. »

Je suis donc allé en amont et au fur et à mesure que j'avancais, j'entendis le son de l'eau coulant d'un barrage. Au lac, j'ai vu des traces fraîches d'un castor qui avait passé par là, probablement la nuit précédente. Je retournai sur mes pas avertir Philippe qui, déjà, m'attendait. Il me demanda :

« As-tu trouvé une cabane ? Moi, rien.

– Oui, j'en ai trouvé une », lui ai-je répondu.

Alors, nous avons portagé notre canot jusqu'au lac où il y avait des castors. Nous avons décidé d'attendre leur sortie mais, à notre arrivée, ils étaient déjà à l'extérieur de leur cabane, sur l'autre rive. Nous les avons vus qui mangeaient. Ils étaient deux : une femelle avec son petit. Tranquillement, nous nous sommes dirigés vers eux et nous les avons tous eus. Ensuite, nous avons cherché d'autres castors en allant à la hutte. Là, nous avons entendu plonger. Je

débarquai sur une pointe pour guetter le castor. Il passa un peu au large. Alors, je l'appelai et il vint vers moi. Je l'ai tué de cette façon. Nous les avons tous eus : un vieux, un petit d'un an et un petit de l'année. Il faisait noir lorsque nous sommes retournés à notre tente.

Le lendemain, nous avons cherché du castor mais nous n'avons rien repéré, aucune trace. Nous avons passé au moins deux semaines à cet endroit. Puis nous nous sommes dit que nous ferions mieux de descendre à Natashquan parce qu'il n'y avait plus de castor. À notre retour, nous avons constaté que les autres chasseurs étaient déjà arrivés et qu'ils n'avaient presque pas tué.

Puis, ce fut l'été et le temps de construire un canot.

À l'automne 1933, nous avons été deux familles à aller au lac Parent en passant par le lac Cormier. Cet endroit a toujours été mon territoire de chasse même si certains prétendent le contraire. Lorsque nous avons atteint le lac Parent, nous avons rencontré Étienne Barnabé. À cette époque, il était très vieux et avait de la difficulté à marcher. Alors, nous avons voyagé avec lui. Au lac Parent, nous avons tendu des filets et nous avons pris des touladis et des saumons. Un peu plus tard, Étienne Barnabé commença à être malade et, pour cette raison, nous sommes descendus tranquillement à la côte pour le confier à sa parenté.

Après cela, nous nous sommes installés à Kakuanashipiat, près de la cinquième chute, là où, quelques années auparavant, la mère de Jérôme Grégoire, Marie-Josette Mark, est morte. Nous étions avec Charles Tetaut et Philippe Uapistan. Puis, nous nous sommes remis à chasser. Nous sommes allés au lac Kauashiamishkat pour trouver du caribou. Nous en avons tué quinze pour ensuite retourner près de Natashquan, à Kaniakutet. À ce moment-là, tout le monde était déjà parti pour le reste de l'hiver et, devant cette situation, Benoît Kaltush de La Romaine et moi avons ramassé des provisions et nous sommes partis rejoindre les autres à Kapakuashakamat. Dans ce temps-là, Benoît et moi n'étions pas mariés.

Lorsque nous sommes arrivés au lac Kapakuashakamat, il n'y avait personne au campement, ils étaient tous

partis à la chasse. Déjà, ils avaient abattu deux caribous : un mâle et une femelle. Rapidement, nous avons monté notre tente pour ensuite nous mettre à la recherche des chasseurs. Nous n'avons même pas pris le temps de faire du bois de chauffage tellement que nous étions pressés. En suivant leur chemin, nous avons rencontré François Lafontaine et Simon Bernard Menikapu qui faisaient un feu. Ils venaient de tuer quatre caribous. En fin de journée, nous sommes revenus au campement et nous avons coupé du bois de chauffage.

Le lendemain, nous avons décidé d'aller chasser au lac Le Doré. En arrivant aux abords du lac, nous avons trouvé des pistes de caribou et des grattages pour trouver du lichen. Puis, nous les avons vus au loin lever leur tête lorsqu'ils finissaient de manger. Ils étaient presque une cinquantaine.

Nous avons demandé à Sylvestre d'aller à leur rencontre en les contournant pour ensuite les tirer. Il a à peine approché la harde qu'elle se sauva. Alors, nous avons décidé de leur couper la route. Derrière une colline, il y a un passage et nous savions qu'ils emprunteraient cette voie. Charles Bellefleur et moi sommes donc allés par là pour les rencontrer.

Charles avait déjà une avance quand je décidai de le rejoindre. Je l'ai rattrapé au pied de la butte. Rendus en haut, il me dit de demeurer sur place pendant qu'il inspecterait les lieux. Nous avons convenu qu'il me ferait signe lorsqu'il les verrait. Lorsqu'il le fit, il était pas mal loin. Je courus le rejoindre. Au moment où j'arrivai près de Charles, au bas de l'autre versant de la colline, les caribous arrivaient. Ils étaient environ vingt. Quand Charles voulut tirer, ils constata que son arme était bouchée. De mon côté, j'ai tiré huit coups touchant chaque fois une bête.

L'autre groupe qui a poursuivi le reste du troupeau a aussi réussi à tuer. François Lafontaine, Simon Bernard Menikapu et Benoît Kaltush en ont abattu chacun dix tandis que Sylvestre en a eu sept. Alors, nous nous sommes mis à arranger le gibier. Paul Bellefleur et son fils sont venus nous rejoindre parce qu'ils ont entendu nos coups de feu. Après avoir

fait le nécessaire, nous avons regagné notre campement et il commença à faire sombre.

Le lendemain, Benoît et moi sommes partis en direction de la rivière Musquaro en laissant aux autres nos caribous. Étant sans famille, nous n'avions pas besoin de tant de nourriture tandis que les autres avaient plusieurs personnes à nourrir. Toutefois, avant notre départ, ils nous dirent qu'ils sécheraient de la viande et qu'ils nous en donneraient lorsque nous nous reverrions.

Au cours de l'hiver-printemps, Benoît et moi avons capturé douze martres. Peu de temps avant Pâques, nous sommes descendus vers la mer. En voyageant, nous avons constaté le passage d'un groupe et nous nous sommes mis à sa recherche. C'était celui de Dominique Martin, Joseph Tshisheniu Uatukueu et Kanima Mark. Nous avons décidé de descendre tous ensemble pendant quelques jours. Puis, ils nous ont quitté pour La Romaine tandis que nous avons continué sur le lac Musquaro pour ensuite emprunter la rivière Uatshiak. Nous avons dormi au lac Uetapiskauat. Là, mon compagnon me demanda de le relayer parce qu'il ne connaissait pas le chemin pour se rendre à Natashquan.

Nous avons marché devant nos chiens qui tiraient nos traînes. Nous avions chacun trois chiens. A un moment donné, il a fallu traverser un boisé et nous avons eu beaucoup de difficulté à avancer à cause de la grande quantité de neige amassée dans la forêt. Puis, nous sommes arrivés au lac Paimpont où je fis un feu en attendant mon copain. Nous avons d'ailleurs passé la nuit à cet endroit.

Le lendemain nous avons décelé des traces des gens de Natashquan. Alors, nous avons suivi leur chemin et, vers midi, j'ai vu une tente qui m'a paru inhabitée mais dans laquelle se reposaient le vieux Damien Mestukushu et sa famille. En me voyant, Damien me demanda où j'avais laissé mon petit vieux. Je lui ai expliqué qu'il arrivait et j'ajoutai :

« Cela ferait longtemps que nous serions à la mer s'il ne prenait pas tant son temps.

– Ne te moque pas de lui parce qu'un jour toi aussi tu seras vieux et tu feras comme lui », me rétorqua Damien.

À la fin de la journée, Benoît atteignit la tente. Nous avons dormi avec eux. Charles Tetaut et sa famille étaient aussi présents.

Au petit jour, nous avons fait nos bagages et nous sommes partis. Charles Tetaut me demanda de tirer sa traîne et, ainsi, nous sommes arrivés à Natashquan.

Au printemps, je suis allé à Baie-Johan-Beetz chasser le castor avec Charles Tetaut. Cette fois-là, plusieurs personnes se sont dirigées dans ces environs et il y a eu en moyenne un castor par chasseur. Nous nous y sommes rendus en canot tandis qu'au retour nous avons monté à bord d'une chaloupe à moteur appartenant à l'un des nôtres.

Puis, ce fut l'été. Nous avons confectionné nos canots pour ensuite nous préparer à remonter vers le milieu de l'été. Nous étions toujours les derniers à quitter Matshiteu.

En 1934, en arrivant à la hauteur de Kaniapishkat, là où il y a un rocher avec un trou, nous avons vu Joseph Ishpatau assis, tranquille. C'est d'ailleurs à cet endroit que Pierre Napess, le père de Sylvestre, s'est noyé quelques années auparavant en chavirant de son canot.

Joseph était encore malade et incapable de suivre les autres. Pour cette raison, il revenait à la côte, mais il pouvait à peine avironner et il a dû monter sa tente à Kaniapishkat. Alors, nous avons campé là pour un soir et nous l'avons soigné. Le lendemain, Joseph se sentit mieux et se joignit à notre groupe pour monter la rivière. Nous avons navigué sur la rivière Natashquan Ouest.

Joseph était accompagné de sa femme, Marie-Josette Mestukushu, et de ses deux filles Sophie et Henriette. Son fils, André-Charles, n'était pas encore né. Nous avons passé par le lac Cormier pour nous rendre à la décharge du lac Ménascouagama. Sur notre chemin, nous avons aperçu un caribou esseulé qui venait juste de traverser la rivière. L'eau était encore brouillée. Alors, j'ai dit à mon frère Thomas de le suivre et d'essayer de le rattraper tandis que, de mon côté, je remonterais la rivière jusqu'aux bancs de sable.

Un peu plus tard, nous avons entendu deux coups de feu. Thomas l'a tiré non loin d'où nous étions. Nous sommes

allés le retrouver afin d'éviscérer le caribou. Après cela, nous avons laissé la carcasse de l'animal sur place sachant que nous devions passer par là le lendemain. Comme prévu, nous l'avons récupéré le jour suivant et nous avons fait sécher la viande.

Plus tard, nous avons décidé d'aller chasser le caribou. Nous nous sommes dirigés vers le lac Kamushauanatsinat où auparavant j'avais déjà repéré des pistes. En arrivant, j'ai découvert des traces et les ai suivies. L'animal avait descendu une petite colline et avait obliqué vers le sud en suivant le vent. Alors, j'ai bifurqué davantage pour qu'il ne me flairât point. J'allai en ligne droite quand soudain j'entendis un petit bruit. Je me dirigeai donc en diagonale vers le lieu d'où provenait le bruit. De cette façon, je le devançai et l'attendis à la sortie d'un boisé. Lorsque le caribou se pointa, je le tirai à deux reprises. Puis, j'essayai de voir s'il y avait des femelles qui le suivaient mais, elles étaient parties. Selon moi, ce caribou qui était bien gras avait été repoussé de la harde à la suite d'une querelle.

Ensuite, j'ai suivi d'autres pistes mais les bêtes étaient déjà rendues trop loin. Alors, je revins sur mes pas et je rencontrai Joseph Ishpatau avec deux autres chasseurs. Ils avaient suivi mes traces et avaient découvert mes cartouches vides. Joseph avait aussi retrouvé le caribou que j'avais touché. Quand je les ai rencontrés, ils étaient en train de le vider. Par la suite, nous sommes retournés au campement. Auparavant, les autres avaient déjà tué une femelle et deux veaux. Le jour suivant, nous sommes allés chercher le gibier abattu la veille. Puis nous avons cessé pour un moment de chasser le caribou puisque nous avons assez de viande.

Peu de temps après, nous avons trappé dans les environs du lac La Galissonnière. Dès le début, j'ai découvert une trace de caribou mâle. Il avait beaucoup gratté, piétiné. En suivant ses pistes, je fis continuellement la navette en essayant de le repérer sur les différents versants. Alors, je pensai que je l'avais dépassé. Je me questionnais toujours sur sa position quand, en haut d'une butte, je l'entendis braire. Je l'avais dépassé de très près.

Il se dirigea vers moi et me sentit. Immédiatement, il s'enfuit vers le lac où Thomas et Joseph se trouvaient. En fait, il y en avait trois et ils essayèrent de traverser le lac à la nage. Thomas et Joseph les prirent en chasse en canot et réussirent à les tuer tous. Ils les ramenèrent au rivage. Si je les avais tués là-haut, nous aurions eu beaucoup de difficulté à les ramener tandis qu'à cet endroit nous n'avons fait qu'un seul portage. Encore une fois, nous avons eu assez de viande pour ne plus toucher au caribou. Nous avons plutôt tendu nos pièges à vison et à martre.

À la décharge du lac La Galissonnière, j'ai capturé une martre et un renard. J'ai accroché ce dernier à un arbre et il a été mangé. Alors, j'ai posé un piège. À chaque fois que je le visitai, il avait été désamorcé. À la fin, je capturai le malfaiteur : une martre. Je l'ai prise dans un piège à renard que j'avais posé au bord du lac. Un peu plus loin, en avant, il y avait d'autres pistes de martre, Alors, Joseph construisit une trappe en bois et réussit à la capturer. Il fut content de l'avoir prise.

Après cela, nous sommes retournés à la mer avec nos familles. Il y avait un peu de neige. Nous avons rejoint d'autres groupes près de la cinquième chute et nous avons organisé pour cette occasion une fête, un festin. Côme et Puness firent cuire chacun un jeune caribou tandis que Sylvestre Bellefleur en prépara la moitié d'un. De plus, le monde apporta la nourriture aux aînés pour qu'ils préparent le festin. Mon beau-père a aussi fourni un demi-caribou bien gras.

Puis, on décida de festoyer à la côte. Tout en se déplaçant, le vieux Sylvestre a mangé une partie de son caribou. Il nous déclara par la suite :

« Ce n'est pas moi qui l'a mangé, je l'ai perdu en cours de route. »

Mais tout le monde a soutenu le contraire. Bref, on fêta avec deux caribous et demi à Pemitatauakat.

Le lendemain, j'ai voulu rendre visite à Mathieu Menikapu, mais il n'était pas là. On m'informa qu'il était parti magasiner à Natashquan avec Kakaneshtipan. Alors, je retournai chez moi, m'habillai en vitesse et courus après

eux. Sylvestre Bellefleur vint avec moi. Nous avons marché très vite en tirant nos traînes. J'essayai de prendre de l'avance sur Sylvestre mais il conserva toujours la même distance. Soudain, j'aperçus Mathieu et son compagnon. Nous les avons rejoints à Kaniakutet.

Rendus à Natashquan, nous avons chacun acheté cinquante livres de farine et nous sommes repartis presque tout de suite. En route, nous avons mangé au bord d'un ruisseau pour ensuite continuer notre trajet. Nous sommes arrivés au campement avant le coucher du soleil. Bien que Sylvestre se fit vieux, il garda toujours la même cadence. Un peu plus tard, tout le monde descendit à Natashquan pour s'installer tout près du village, à Kakuanashtshekat. Puis, on alla de nouveau magasiner.

Quelque temps après, je remontai vers Kaiatauiat avec mon beau-père Pierre et Joseph Ishpatau. Après trois jours, Joseph me dit :

« Cherchons les ravages de caribous. »

Alors, nous sommes partis en direction de Kauashatinashnekat. Nous avons amené Jérôme, le fils de mon frère Thomas avec nous. Il avait grandi et pouvait maintenant nous accompagner pour chasser le caribou. Nous avons couché une fois avant d'atteindre le lac prévu. À notre arrivée, le soleil baissait et, par chance, nous avons aperçu tout de suite des caribous.

Je demandai à Joseph d'aller les rabattre mais il me répondit :

« Je ne sais pas si je serai capable. »

Malgré tout, il alla à leur rencontre tandis que je me plaçai à une passe. Les caribous se sont présentés en deux groupes de chaque côté de moi. Je tirai deux fois de chaque bord et je réussis à en blesser quatre. Le reste de la harde se dirigea vers le lac. Parmi ceux que j'ai blessés, il y avait un vieux caribou que les autres bêtes n'ont pas voulu abandonner préférant plutôt l'attendre. Alors, je me suis avancé pour les tirer de plus près quand, soudain, un coup de feu. Jérôme avait tiré sur le caribou blessé et, du même coup, fit fuir les huit autres. Sans cet incident, j'aurais eu le temps

de rentrer dans le bois et de m'approcher d'eux à environ cinquante pieds. Mais, il en fut autrement. Je les ai vus déguerpir difficilement dans la forêt.

Je m'apprêtai à rejoindre mes compagnons quand, tout à coup, une trentaine de caribous se sont présentés sur le lac. Alors, je me dirigeai vers eux et, vis-à-vis d'une pointe, j'aperçus Jérôme en train de tirer sur le troupeau. À cause de cela, je n'ai pu que tirer quatre balles et blesser ainsi une femelle. Celle-ci s'assit et lorsque je revins plus tard pour la tuer, elle était partie. Alors, je me suis mis à arranger les bêtes mortes pendant que les autres ont essayé de retrouver la femelle blessée. Il commença à faire noir et mes compagnons revinrent. Ils me dirent :

« Il fait trop noir, on ne peut pas la trouver. »

Alors, je partis avec mon sac et ma carabine. Je l'ai trouvée sur le haut d'un plateau. Je m'approchai. Elle me gronda. Je l'ai visée et l'ai tuée.

Durant une bonne partie de la soirée, nous avons arrangé les caribous. Quand nous sommes revenus à la tente, il était très tard. Le lendemain, nous sommes allés chercher les cinq caribous et nous avons repris le chemin du retour. Nous avons mis deux jours pour rejoindre le campement principal. En tout, nous avons tué trois femelles, un veau et un vieux mâle.

Entre-temps, Philippe Uapistan se dirigea vers le lac Aliecte où il repéra quatre jeunes caribous. Lorsque nous l'avons rejoint il en avait tué un. Alors, nous avons poursuivi les trois autres bêtes qui, selon leurs déplacements, mangeaient tout le temps.

Je savais qu'après avoir mangé, les caribous essaieraient de se reposer. Alors, j'ai dit à Philippe de cesser de les suivre et d'obliquer du côté gauche afin de tenir compte du vent. Nous avons donc bifurqué tout de suite en direction d'une petite colline. Ils étaient dans un petit éclairci entouré d'arbres. Si je n'avais pas averti Philippe, les caribous nous auraient sentis et nous auraient évités. Puis, nous avons demandé à Jean-Baptiste Ishpatau d'aller les rabattre.

La neige était un peu molle parce que le soleil la réchauffait. Jean-Baptiste s'approcha de très près des trois

bêtes ; il tira dans leur direction et en blessa une à la patte. Puis, Jean-Baptiste et Philippe ont poursuivi le caribou blessé tandis que je suis demeuré en arrière en les observant de loin. Je finis par les rejoindre. Ils me demandèrent de rattraper le jeune caribou et Philippe me prêta sa carabine.

Alors je partis à la recherche du caribou blessé. Ce dernier se dirigea vers un ruisseau, commença à le traverser et, rendu au milieu, tomba à l'eau. J'ai donc fait le tour afin de l'attendre sur la berge. Il se dégagea et dès qu'il atteignit le bord, je l'ai tué. Je voulus en suivre un autre mais la neige commençait à geler dissipant ainsi les traces.

Le jour suivant, Philippe me demanda de retrouver un caribou. Pour nous aider, il amena son chien. Ce dernier était beaucoup trop pressé. Nous l'avons suivi pendant plu-



sieurs heures sans rien déceler. Puis, en arrivant à une pointe, un caribou se sauva. Nous étions près de Mashkunipi. Immédiatement je courus en indiquant la direction au chien. Dès qu'il aperçut le caribou, il partit à fond de train.

Ce jeune caribou était blessé au genou parce qu'il s'était probablement meurtri en s'enfonçant dans la neige croûtée. Le chien le rattrapa et le fit tourner sur place. Je m'approchai tranquillement et l'ai descendu. Après l'avoir éviscéré, Philippe me demanda

« Qu'allons-nous faire ? Nous n'avons pas de traîne.

– Nous n'en avons pas besoin. Nous le tirerons tout simplement »,
lui ai-je répondu.

J'attachai une corde à la tête de l'animal et Philippe fit de même à une patte. Ainsi, nous l'avons traîné de Mashkunipi à Kaiatauai.

Durant tout ce temps, Jean-Baptiste s'occupa des caribous que nous avons tués auparavant au lac Alecte. Arrivés au campement, nous avons retourné le caribou que nous avons traîné pour constater qu'il ne lui restait presque plus de poils. Il faisait sombre lorsque nous avons atteint le campement. Durant cette journée, nous avons parcouru une assez bonne distance soit du lac Mashkunipi à notre tente. Heureusement, la neige était dure et facilita ainsi notre tâche.

Pour le reste de l'hiver, nous n'avons pas monté plus haut et nous avons piégé le renard. D'ailleurs j'en ai tué deux, Jean-Baptiste un et Philippe trois ou quatre en plus d'un lynx. Après cela, nous avons déménagé vers la mer. En cours de route, nous avons rencontré Simon Bernard Menikapu qui nous donna de la viande de caribou. Il était seul avec sa famille.

Nous nous sommes installés à Kaniakutet. Après quelques jours, mon frère Thomas arriva. Il ne s'était pas joint à notre groupe pour la chasse d'hiver-printemps. Il avait plutôt préféré trapper la martre avec Sylvestre Bellefleur. Il demeura trois jours avec nous et, avant de repartir, il nous informa de la présence de la martre aux environs du lac Julien. Après son départ, je suis parti avec Joseph et Barthé-

lémy Ishpatau à l'endroit que Thomas nous avait expliqué. Philippe ne s'est pas joint à notre équipe et j'ignore où il alla.

Nous avons donc frappé au lac Julien, mais nous n'avons presque rien capturé. Barthélémy a tué un vison en plein jour et en ramassa un autre en revenant à la tente. Ce vison fut pris dans un de mes pièges. Le vieux Charles Tetaut et Puness ont aussi piégé dans ces environs et n'ont rien pris. J'ai déjà chassé le lynx à cet endroit avec Barthélémy et nous sommes revenus bredouilles. Ce n'est pas un territoire pour le loup-cervier.

Après cette excursion de chasse, nous sommes descendus à la mer. Nous nous sommes installés à Kukuminashiu ashtshi et nous y sommes demeurés un bon bout de temps. De là, nous sommes allés à Matshiteu chasser le canard. Un peu plus tard, je fis mon canot et me préparai de nouveau à partir pour la chasse d'automne avec mon beau-père Pierre et Philippe Uapistan. Ce dernier me donna occasionnellement des peaux afin que je pusse magasiner. Nous sommes retournés au lac Menescouagama. Peu de temps après nous être installés au pied de la montagne Kapukuniat, près de l'embouchure du lac, nous avons décidé d'aller chasser le caribou. Mon frère Thomas prit une direction et moi, une autre. J'ai repéré des pistes fraîches de caribous. Ils venaient à peine de passer parce que l'eau du lac était encore brouillée. Puis, j'entendis des coups de feu, loin en amont. Mon frère venait de tirer sur les caribous et en tua deux. Lorsqu'il fit feu, j'étais en train de suivre les traces de trois caribous. Quand les bêtes ont entendu ces détonations, la femelle dirigea le petit troupeau vers la provenance du bruit. Dès qu'ils eurent flairé la présence humaine, ils se sont enfuis.

Le lendemain, nous sommes repartis à la recherche de ces trois caribous. Nous les avons suivis à la trace et, en peu de temps, nous les avons rattrapés. J'ai réussi à en tuer un. Puis, nous avons continué à poursuivre les deux autres. D'après leurs pistes, nous avons su qu'ils s'étaient chicanés. Ensuite, nous avons trouvé l'endroit où ils s'étaient reposés. Ils venaient à peine de quitter. Nous les avons rabattus ainsi toute la journée et le jour suivant. À la fin, ils ont gravi une

petite montagne et ont longé un petit ruisseau. Je dis alors à Thomas :

« Écoute, peut-être les entendrons-nous se chamailler. »

Nous n'avons rien entendu mais nous nous sommes aperçu que leurs traces se rencontraient. Cela signifiait qu'ils étaient proches. Les caribous étaient retournés dans la montagne. Alors, nous avons marché à flanc de montagne. Soudain, nous avons entendu des froissements de feuilles. Je chuchotai à Thomas :

« Entends-tu, ils se lèvent, ils ne sont pas loin. »

En étirant mon cou, je les ai vus debout devant nous. J'épaulai tranquillement et, lorsque vint le moment d'appuyer sur la gâchette, ils prirent la fuite. Je n'ai pu toucher que le plus petit parce qu'il fut lent à réagir tandis que le gros, que je ne voyais déjà plus, se sauva.

Nous nous sommes occupés des carcasses et, par la suite, nous avons changé d'emplacement. Nous avons portagé pour rejoindre le lac Uakuapustshueten. Le lendemain, j'ai tué quatre caribous : deux mâles, une femelle et un veau.

C'était encore l'automne. Deux caribous mâles se chamaillaient pour une femelle. Celle-ci se tenait un peu plus loin tandis que le veau demeurait près des mâles. Je me suis approché de la femelle et l'ai tirée. Elle se sauva pour rejoindre les autres et se réfugier dans la forêt. J'étais sûr de l'avoir blessée même si je n'avais tiré qu'une seule fois.

Alors, j'ai suivi leurs pistes et, tout à coup, je découvris la femelle morte avec les mâles debout autour d'elle. J'ai réussi à tirer deux fois et à en descendre deux. Le dernier survivant se sauva sans m'avoir flairé. Je décidai de le poursuivre. Il trotta en zigzag dans un boisé. De mon côté, je pris des raccourcis et le devançai. Ainsi, je débouchai à un petit éclairci où il y a un petit ruisseau et un lac. Alors, je m'embusquai près du cours d'eau sachant qu'il le suivrait. Je me préparai et quand j'entendis craquer des branches, j'épaulai. Dès qu'il fut à ma portée, je le descendis d'une seule balle.

Par la suite, mon frère Thomas, son fils Jérôme, un autre et moi avons ramené en trois voyages ces quatre caribous. Durant cette saison, nous avons tué une dizaine de caribous dont deux lors d'une tempête de neige. Cette fois-là, il neigeait tellement que nous distinguions difficilement les formes. A quelques pieds à peine devant nous, il y avait des caribous mais notre chien les mit en fuite. Les bêtes se sont dirigées avec le vent. Plus tard, elles vinrent nous rejoindre à notre feu. Là, nous les avons tirées et éviscérées pour les ramener au campement. Nous avons été complètement mouillés et nous avons eu beaucoup de difficulté à marcher tellement qu'il neigeait. À certains endroits, nous avons eu de la neige jusqu'à la ceinture. Nous avons mis plusieurs heures à nous rendre au campement. Après cela, nous avons cessé de chasser le caribou et nous avons seulement trappé des animaux à fourrure comme le vison, la loutre. Durant cette saison, j'ai dû prendre dix ou treize visons et quatre loutres. En somme, nous avons eu une bonne chasse d'automne. Après la levée des pièges, nous sommes revenus à la mer.

L'année où ma fille Anne est morte, soit en 1939, à Nakamessetshuan je me suis chicané avec mon beau-père, le mari de ma mère. Cette fois-là, j'étais parti chercher de la farine un peu plus bas tandis que les autres sont restés au campement. En démontant sa tente, mon beau-père frappa ma fille et la blessa à la figure. Quand je revins, je constatai la situation et je fus en colère. Alors, je questionnai ma mère :

« Comment a-t-il fait pour frapper ma fille ? Dis-le moi franchement. »

Elle ne répondit pas tout de suite. Elle hésita puis déclara que ce fut un accident. Je lui ai répondu que c'était impossible parce qu'elle n'aurait pas eu les deux yeux pochés. De nouveau, je lui ai demandé de me raconter l'incident. J'ai voulu savoir s'il l'avait battue ou quelque chose du genre. Mais, ma mère n'a pas voulu me répondre de peur que je battisse son mari. Elle se mit à pleurer.

Alors, je cessai de la questionner. Si je n'avais pas eu pitié d'elle, j'aurais frappé son mari. Par contre, je me tournai vers ce dernier et lui dit.

« Si je savais comment tu l'as frappée, je t'arrangerais le portrait.

– Tu n'as jamais tué ce que j'ai tué. Ne te compare pas à moi. Je te tuerai, répliqua-t-il.

– Tue-moi. Je n'ai personne pour me défendre. Penses-tu vraiment que tu me tuerais ? Comment peux-tu me tuer ? Je t'ai donné toute ma chasse. Depuis que je suis avec toi, tu n'as presque pas tué et pourtant tu manges bien. Si je te quitte, tu mangeras moins.

– Philippe est là, il peut chasser.

– Ça fait longtemps que je chasse avec lui et je le connais bien. Il tue moins que moi. Si tu n'es pas content, saute sur moi et on verra qui se fera battre.

– Tu mourras le premier.

– Oui, je mourrai le premier ? Tu dois savoir toi quand tu mourras. Si je suis un mauvais homme, je mourrai le premier tandis que si c'est toi, cela sera toi. »

Il ne me répondit pas et je l'ai quitté. Après cela, il ne m'a jamais reparlé.

Plus tard, Sylvestre Napess m'a dit que mon beau-père n'osait plus m'approcher et qu'il me faisait surveiller par quelqu'un. Il passait pour être un sorcier et capable de jeter des sorts. Cependant, de mon côté, après la mort de mon père, j'ai su que j'avais un protecteur. En effet, lors d'un rêve, je vis un homme venir vers moi et me dire :

« Tu me prendras pour un père. Je te surveillerai et si quelqu'un te veut du mal, je l'arrêterai. »

Au cours de l'hiver-printemps, je partis avec Bastien Uapistan pour Kaiatauiat. Là, je fis un rêve. Un homme me dit d'aller chercher mon fusil et de le nettoyer. Le lendemain, je pris mon fusil, l'ouvris et constatai qu'il était obstrué. Tout de suite, je songeai que c'était un coup de mon beau-père. Si j'avais tiré avec ce fusil, le canon aurait éclaté et j'aurais été tué. Alors, je me dis qu'il avait raté son coup.

À Kaiatauiat, nous avons trappé et j'ai pris trois lynx. Puis, nous sommes retournés à la mer. Le 9 mai 1939, ma fille Anne mourut. Avant son décès, on fit venir un prêtre qui lui a dit :

« Si le bon Dieu veut que tu meures, tu mourras ; sinon tu vivras. »

Le jour suivant, elle trépassa. Le prêtre dit qu'elle était bien morte, et que le bon Dieu l'accueillerait. Après cet événement, je fus seul. Je ne suis pas allé voir mon beau-père et je ne lui ai pas fabriqué de canot. D'ailleurs, au cours de l'été, je le vis mettre de la gomme d'épinette sur un vieux canot en vue d'avoir une embarcation pour remonter vers l'intérieur au cours de l'été.

Après mon second mariage à Musquaro, avec Marie-Josette Mestukushu, la soeur de Pierre Zacharie, en 1940, nous sommes retournés à Natashquan faire nos préparatifs pour la chasse d'automne. Je suis allé au lac Menascouagama avec Pierre Zacharie Mestukushu, François Lafontaine et mon frère Thomas. De leur côté, ma mère et son mari se sont dirigés au lac Roger et j'ai entendu dire que mon beau-père fut malade.

Notre groupe resta presque tout le temps au même campement principal. Je n'ai tué qu'un seul caribou durant l'automne. Cette fois-là, il y avait trois caribous ensemble et nous n'avons pas pu les abattre tous faute de temps pour les viser correctement. Au premier coup de feu, les caribous se sauvèrent et nous n'avons pu en tuer qu'un seul. D'ailleurs, je l'ai éviscéré avec l'aide de François Lafontaine. Le lendemain, je suis retourné seul pour chercher la viande et la ramener au campement.

Après cette chasse, nous avons décidé de rejoindre ma mère au lac Roger. Lorsque nous sommes arrivés à son campement, mon beau-père était en voie de guérison. Nous sommes demeurés trois jours avec eux ; le temps qu'ils se préparent pour descendre à la mer. C'était vraiment l'hiver quand nous avons atteint la côte.

Quelques jours après notre arrivée à Natashquan, nous, seulement les hommes, sommes repartis pour la rivière Kuaneitauakau. Là, il a plu durant deux jours et deux nuits. Il n'y a plus eu de neige et les rivières ont dégelé. Nous avons été obligés de demeurer deux semaines à la même place avant que nous puissions de nouveau nous déplacer. Nous avons épuisé toutes nos provisions et nous avons perdu nos

pièges installés sous la glace. D'ailleurs, nous avons été incapables de retrouver un seul piège. Ce fut un échec complet, une perte totale. Nous sommes donc revenus bredouilles.

Nous ne sommes pas restés longtemps à Matshiteu puisque nous nous sommes organisés pour repartir le plus rapidement possible. J'étais fâché de n'avoir rien pris. J'ai donc été voir François Lafontaine pour lui proposer d'aller à la baie Victor. Je lui ai dit :

« Nous irons plus loin que Baie-Johan-Beetz et nous chasserons à partir de la baie Victor. »

Pierre Zacharie Mestukushu, François Lafontaine et moi avons longé la côte et nous avons commencé à chasser le castor à partir de la baie Victor en remontant la rivière du Milieu. Nous étions quelques jours après Pâques et les rivières étaient encore gelées. Malgré cela, nous avons, tout de suite, tué quatre castors. Puis, nous avons dû attendre la débâcle pour nous diriger vers le lac Teueikan. Nous avons capturé quelques castors à cet endroit. Après cela, nous sommes allés aux lacs de la Cabane Brûlée qui est un excellent territoire à castors. Là, nous avons tué deux colonies de castors. Nous avons fait la même chose à Nishkapish. En tout, nous avons dû récolter une dizaine de castors. Puis, nous nous sommes séparés ; je descendis par la rivière à l'Ours tandis que les autres ont emprunté une autre route.

Quand j'arrivai à la mer, mes deux compagnons étaient déjà partis pour Natashquan. Cependant, j'ai pu faire un bout de chemin en chaloupe à moteur, jusqu'à la baie Pontbriand. Un peu plus tard, j'ai rejoint mes partenaires vis-à-vis la rivière Pashashibou. Un peu avant cette rivière, à Watshishou, j'ai vu des gens de Baie-Johan-Beetz tendre des filets à saumon. De plus, cette année-là, il y a eu des marsouins et, à cause de leur présence, nous avons longé le plus possible le rivage parce que nous en avons peur. Toutefois, au cours de notre voyage, il n'y a pas eu de vent et nous avons fait escale à Aguanish avant de rejoindre les nôtres à Matshiteu.

Durant l'été, comme toujours, j'ai fabriqué mon canot de toile.

Puis, j'ai monté vers l'intérieur des terres avec mon neveu Jérôme Grégoire et les familles de Pierre Zacharie Mestukushu et de Jean-Baptiste Ishpatau. Cette fois-là, nous avons emprunté la rivière du lac Le Doré et nous avons établi notre campement non loin des rapides. De là, je suis allé pêcher.

Je me suis demandé comment je prendrais du saumon parce que je n'avais rien pour pêcher. Tout près, il y avait une vieille cabane en bois rond qui appartenait à un trappeur de Natashquan. À l'intérieur, il y avait un filet qui servait de lit et qui n'avait ni flotteurs, ni pesées. Bien qu'il ait été très endommagé, je l'ai pris et l'ai tendu au pied de la chute Nakatshuan. À cette occasion, le vieux Charles Tetaut vint m'aider et installa quelques flotteurs et pesées à mon filet. Après cela, je suis retourné à ma tente avec Pierre Zacharie.

Le lendemain, nous sommes allés voir nos filets. En cours de route, je suis allé rendre visite à Charles Tetaut qui était en train de manger avec sa famille, tandis que Pierre Zacharie continua pour inspecter son filet. Charles me dit :

« Ne mange pas. Va vite voir notre filet avant qu'on nous prenne des saumons. »

Alors, je partis. J'avais capturé treize saumons et une touladi tandis que Pierre Zacharie n'avait rien. Alors, Charles me dit :

« Tu ne manqueras pas de nourriture cette année. Tu as déjà tué quelque chose. »

Il a eu raison parce clue cette année-là, j'ai tué une cinquantaine de caribous. A cause de mes treize saumons, j'ai eu de la chance. C'est comme cela : si on tue en partant on a toujours quelque chose par la suite.

Au printemps 1942, je partis avec Sylvestre Bellefleur, Jean-Baptiste Kaltush et mes neveux Jérôme et Thomasse Grégoire. Auparavant, mon frère Thomas et moi avons acheté une barge avec les fourrures rapportées lors de l'automne précédent. Elle nous a coûté quatre cents dollars. Nous avons donc laissé nos femmes à Kaniasht et nous avons voyagé en chaloupe à moteur vers Baie-Johan-

Beetz. Nous avons accosté à Piashtepeu et, de là, Jean-Baptiste se dirigea vers l'ouest tandis que nous sommes allés au lac Véronique. Nous étions pressés de nous rendre là parce qu'auparavant on nous a informés de l'emplacement de quelques cabanes de castors. Malheureusement, elles étaient abandonnées et il n'y avait aucune trace . Nous sommes donc allés vers l'ouest puisqu'il n'y avait rien à l'est.

Pour savoir où nous diriger, nous avons monté en haut d'une colline pour scruter les environs et repérer ainsi des lacs abritant des castors. Rien. Il se mit à pleuvoir. Alors, nous sommes retournés au campement. Chemin faisant, je demandai à Thomasse d'aller inspecter un sentier que je venais juste d'apercevoir sur le côté. Il partit et je le vis examiner le sol. Soudain, il me cria :

« Ils viennent de passer. Que font-ils ? »

Je suis allé le rejoindre et lui ai expliqué que les castors étaient en train de construire leur barrage. Même s'il pleuvait toujours, nous avons marché le long d'un ruisseau pour atteindre un lac. Là, sur l'autre rive, je vis une vieille cabane et je dis à Thomasse que les castors devaient y être. Puis, nous avons constaté que les castors avaient emmagasiné beaucoup de nourriture devant leur hutte. Alors, Thomasse s'y rendit et donna un coup de pied dessus. Aussitôt, sortit un castor et, lorsqu'il fit surface, Thomasse le tira et le tua. Par la suite, un autre castor se dirigea vers moi. Malheureusement, je n'avais pas mon fusil parce que je l'avais laissé dans mon canot. Alors, je pris un morceau de bois que j'enfonçai dans la terre avec ma hache. Le castor m'entendit et, du même coup, rebroussa chemin. Un peu plus tard, l'animal revint encore vers moi. À ce moment-là, je lui ai lancé ma hache. Il plongea et refit surface à la hauteur de la hutte. Là, Thomasse a pu le tuer et crier :

« On les a tous eus. Il n'y en a plus. »

Effectivement, il n'y avait pas de petits castors de l'année avec ce couple. Puis, nous avons regagné notre tente.

Le jour suivant, nous sommes descendus à la mer. Là, nous avons rencontré Pierre Zacharie Mestukushu et Benoît Kaltush qui n'avaient encore rien pris. Ils nous ont demandé

d'aller les reconduire en chaloupe à moteur à Baie-Johan-Beetz. Alors nous y sommes allés puis, nous sommes revenus à Matshiteu.

Durant l'été, j'ai fabriqué un canot pour Dominique Nolin. Le 11 juillet 1942 ma mère perdit son mari, qui avait environ 70 ans. Plus tard, le 28 juillet, à Natashquan, je me suis marié, une troisième fois, avec une autre Marie-Josette Mestukushu, veuve de Joseph Ishpatau. Ce jour-là, j'avais seulement l'intention d'assister aux mariages de Pierre Courtois avec Sophie Ishpatau et de Bastien Malec avec Julienne Mishtenapeu. Mais, lorsque je suis revenu, j'étais marié.

L'église de Natashquan en 1943. À cet endroit eut lieu en 1942 le troisième mariage de Michel Grégoire avec Marie-Josette Mestukushu. Photographie prise par V.V. Vladykow du ministère des Mines du Québec.



En 1943, je partis avec les familles de Jean-Baptiste Ishpatau, de Sylvestre Bellefleur et de mon frère Thomas. À cette époque, mes enfants André et Henriette Ishpatau devenaient des jeunes gens. Nous avons monté la rivière Natashquan puis, la rivière du lac Le Doré. Un peu plus haut, le groupe se divisa. Jean-Baptiste et Thomas allèrent vers Ushkatsheku, un lac de tête de la rivière Musquaro, tandis que nous sommes demeurés le long de la rivière du lac Le Doré. Nous avons surtout exploré les petits lacs avoisinant notre campement principal.

Un jour, alors que le vent du nord était assez intense, Sylvestre et moi avons porté pour aboutir à un petit lac. Là, nous avons repéré des pistes de caribou datant de la veille. Puis, nous nous sommes arrêtés un bout de temps et nous avons fait un feu et pris une bouchée. Tout en mangeant, je dis à Sylvestre :

« Je pense qu'il passera. »

Pendant que nous ramassions nos affaires, j'aperçus soudain des caribous au fond du lac. Ils avançaient dans l'eau et se dirigeaient vers nous.

« Que t'ai-je dit ? » chuchotai-je à Sylvestre.

Alors, je lui ai indiqué une place pour se camoufler sur le bord du lac. De mon côté, je rentraï dans le bois. Nous les

attendions. De temps en temps, je regardai en direction de Sylvestre et, à un moment donné, je le vis épauler et tirer. Il blessa une bête à une patte avant. Par la suite, elle se dirigea vers le rivage en vue de se réfugier dans la forêt. Mais, avant qu'elle pût réussir, Sylvestre l'abattit. J'allai le rejoindre et nous avons arrangé l'animal. Puis, nous avons poursuivi notre chasse.

Sur un plateau, nous avons aperçu des traces de quatre caribous. Nous les avons suivies et, un peu plus tard, nous avons obliqué vers la droite et nous sommes sortis du boisé pour ensuite aboutir à un ruisseau. Les caribous n'y étaient pas. Ils devaient donc se cantonner sur l'autre versant. Nous avons continué à marcher et, un peu plus loin, nous les avons vus sur un petit plateau. Sylvestre voulut les tirer immédiatement. Mais, je lui ai dit d'attendre parce que je les appellerais. Alors, je leur ai crié et ils se sont levés, Sylvestre visa une femelle et la manqua. Je me demandai comment il a pu rater une si belle occasion. Dès qu'il eût tiré, j'épaulai et la tuai. Une chance que la femelle n'était pas rendue loin. Par la suite, un mâle passa devant nous et je l'abattis. Entre-temps, Sylvestre tira et manqua encore sa cible. Tout à coup, il n'a plus eu de munitions. Alors, je lui en ai donné. Une femelle se sauva à la nage. Sylvestre tira de nouveau et ne réussit toujours pas à frapper. Je lui ai demandé de me passer sa carabine parce que nous étions en train de perdre ce caribou. Déjà, la femelle se trouvait assez loin lorsque je me mis à tirer. Au premier coup, je l'ai manquée de peu ; j'ai donc relevé la mire de la carabine et ainsi j'ai pu la blesser avec mon deuxième tir. À la troisième balle, je l'ai tuée. Elle était en train de sortir de l'eau, sur une pointe de sable. De son côté, Sylvestre a réussi à tuer le veau.

Ce jour-là, les autres chasseurs de notre groupe n'ont rien tué tandis que nous en avons eu cinq. Le lendemain, nous sommes allés les chercher. Nous avons mis trois à quatre jours pour sécher la viande. Puis, nous avons continué pour le lac Le Doré où nous avons établi notre campement vis-à-vis le milieu du lac. Après quelques jours, nous sommes partis avec deux canots, dans le but d'acheter des provisions à Natashquan.

Nous avons couché deux fois avant d'atteindre Shinipiapissimu, près de la cinquième chute. Le lendemain, nous avons marché et nous avons atteint Natashquan durant la soirée. Le jour suivant, nous sommes repartis pour le lac Le Doré. En cours de route, Jérôme Grégoire et Sylvestre Bellefleur ont crevé leur canot. Nous avons dû nous arrêter le temps que je répare leur embarcation. Je fus obligé de retirer la toile et quelques bordées pour installer correctement une pièce de toile. Ensuite, j'ai posé de la gomme d'épinette afin d'imperméabiliser le tout.

La nuit fut très froide et, au matin, à la hauteur de Pashtashinatin, il y a eu des glaces flottantes. Il a fait très froid. Nous avons tout de même repris notre route et, à Ushitshinau ashtshi, nous avons été obligés d'aller à terre parce qu'il y avait eu trop de glace. En fin de journée, nous avons bivouaqué à Pashkauau hipis et, le lendemain, nous avons rejoint les nôtres au campement principal d'automne.

Il n'y a presque pas eu d'animaux à fourrure cette saison-là. Nous avons tout de même découvert une hutte de castors où nous avons pris tous les castors. Lorsque nous sommes allés trapper, plus au nord, laissant nos familles au campement, j'ai capturé une loutre et un lynx.

Après la levée de nos pièges, en regagnant le lac Le Doré, à la brunante, j'entendis des coups de feu. Je me suis dit que cela devait être Sylvestre et Jérôme. Je courus les rejoindre et lorsque je les ai rencontrés, ils étaient en train de partir. Ils avaient abattu deux caribous. Le jour suivant, nous sommes allés chercher les carcasses.

Ensuite, nous avons plié bagage et nous nous sommes dirigés vers la rivière Natashquan. À la jonction des deux rivières, nous avons rencontré des gens : les groupes de William Lalo et de Mathieu Menikapu. Ils retournaient à la mer et ils avaient très faim. Nous leur avons donné à manger. Parmi eux, Jean-Baptiste Kaltush était tellement affamé qu'il a eu grand-peine à se déplacer. Kushkanapipan a été celui qui fut le plus misérable. Je donnai du pemmican à Bastiennis Uapistan et quelqu'un d'autre lui donna de la farine. Sans nous, ces personnes seraient peut-être mortes. À la fin, ils s'en sont sortis.

À l'automne 1944, je partis avec mon frère Thomas et Sylvestre pour Kapenakashkeu Metissi. En cours de route, Thomas nous quitta pour aller au lac aux Deux-Loutres. Il alla récupérer ses pièges entreposés là lors d'une autre saison. De notre côté, nous avons longé la rivière du côté ouest et nous avons installé le campement à la décharge du lac Kapenakashkeu Metissi. Lors de notre montée, nous avons tué neuf castors en trois occasions. La première fois : six ; la deuxième : deux ; puis, un esseulé.

Le jour suivant notre arrivée, je partis seul en canot chasser le rat musqué, mais, je n'ai rien trouvé. Aucune trace. Cependant, je continuai ma course parce que j'étais sûr de tuer. Je me suis donc dirigé plus loin et, tout à coup, j'ai croisé des empreintes de castors aux abords d'un misseau. J'ai donc remonté à pied ce cours d'eau pour, enfin, aboutir à un lac. Là, il y avait effectivement des indices de la présence de castors. Par contre, je n'ai pas tout de suite réussi à localiser exactement la hutte parce qu'un chapelet de petits lacs se greffe au plan d'eau. Alors, je me suis mis à chercher dans tous ces lacs.

Pour revenir à mon canot, j'ai marché en ligne droite évitant ainsi de refaire tous les contours que je venais de visiter. Lorsque j'arrivai à mon embarcation, je me suis aperçu que la cabane était juste en face d'où j'ai accosté. En effet, ce petit lac est camouflé par une rangée d'arbres. Je fus étonné de ne pas l'avoir repéré auparavant. Les arbres cachent vraiment bien ce lac !

La hutte était grosse et longue mais je décidai de ne pas y toucher immédiatement préférant plutôt retourner au campement. Trois jours plus tard, nous n'avions presque plus de nourriture. Alors, je dis à mon ami :

« Viens, allons attendre où j'ai trouvé des castors. »

Nous nous sommes mis en route avec Jérôme et Charles. Après quelques portages, nous avons atteint le lac en question.

À la brunante, les castors sortirent de leur refuge. L'un d'eux alla vers le nord tandis qu'un autre se dirigea au barrage. Nous avons pu tirer seulement sur celui qui alla au bar-

rage. Tandis que l'autre, malheureusement, nous flaira. Alors je dis à mes compagnons :

« Le castor ne nagera pas en surface, il plongera continuellement. Puis, il réintégrera sa demeure sans faire surface. Après un certain temps, il voudra de nouveau sentir notre présence. Alors, il sortira tout en faisant surface. C'est à ce moment-là qu'il faut le tirer. »

Nous nous sommes donc postés sur une cabane, juste à côté de la grosse et nous l'avons entendu respirer.

Peu de temps après, il sortit et nagea en surface. Il navigua tranquillement. Il passa au large de nous ; alors, je l'ai appelé. Il changea sa course et vint vers nous. Puis, il bifurqua. À ce moment précis, je l'ai tiré. Ensuite, j'ai crié :

« C'est assez ! Nous mangerons du castor ce soir. »

Ce jour-là, nous sommes revenus au campement avec deux gros castors adultes.

Le lendemain, je me dirigeai à l'ouest pour repérer d'autres places à castors. J'accostai à tous les ruisseaux en vue d'explorer les environs. Quelquefois, j'arrivai à un petit lac qu'un castor avait déjà déserté malgré le fait qu'il eût construit un barrage. Alors, je retournai à mon canot et je continuai mes recherches. Tout en naviguant, je portai attention au son qu'émet un ruisseau qui coule. Soudain, j'en entendis un et je m'y suis dirigé.

Je mis pied à terre et remontai le ruisseau. Là, il y avait un sentier de castor qui conduisait à un lac gelé. Un castor s'y trouvait. Il était seul. Je commençai à marcher autour du lac et, en arrivant à un petit ruisseau, j'ai entendu un bruit semblable à de la glace qui se brise. C'était un castor. Il marchait sur la glace qui cédait sous son poids. Il ramenait une grosse branche. Il mit beaucoup de temps à la transporter. Il marchait, coulait, puis remontait de nouveau sur la glace tout en tirant sa branche.

Entre-temps, j'essayai de repérer sa cabane parmi les nombreuses baies et anses du lac. Elle était tout près d'où j'étais et devant c'était libre de glace. Après avoir localisé la hutte, j'observai le castor. Il installa la branche sur son barrage ; puis, il sortit de l'eau et, à l'aide de ses pattes

avant, ramassa de la neige mouillée. Ensuite, il se dirigea vers le lac en marchant seulement sur ses pattes arrière. Il alla déposer le matériau sur son barrage. Avec sa queue, il arrosa le tout et, en tapant, compacta cette espèce de ciment.

La deuxième fois qu'il partit chercher de la neige, j'allai vers lui. Je le voyais travailler : il transportait de la neige avec ses pattes avant. Je l'ai visé et l'ai atteint mortellement. Je ne l'ai pas récupéré tout de suite. Je me dirigeai plutôt au nord du lac où j'ai longé un autre ruisseau. Là, j'ai encore décelé des traces de castors. En amont, il y a un lac sur lequel des castors avaient érigé un barrage. En haut, il y a un autre lac et, c'est là qu'ils habitaient. Je laissai faire pour le moment me contentant de retourner sur mes pas.

Au retour, je mis sur mon dos le castor que j'avais tué auparavant tout en prenant bien soin d'en extraire les intestins. Je marchai directement vers mon canot. Chemin faisant, j'ai tué trois femelles porcs-épics que j'ai dû porter en plus du castor. Arrivé au campement, j'avais mal au dos.

Le jour suivant, je n'ai pas pu bouger tellement que mon dos me faisait mal. Le lendemain, je construisis une tente à suer. Après ce traitement, je me sentis beaucoup mieux. Il fit soleil cette journée-là et Thomas arriva au campement. Il me demanda d'aller chercher un ours qu'il avait abattu.

Au début de l'après-midi, Sylvestre et moi sommes partis pour récupérer la viande déjà préparée en deux paquets et enveloppée dans une toile. Nous l'avons embarquée dans mon canot qui a failli couler sous le poids de la charge. Puis, nous avons transporté le tout au campement.

Pendant ce temps, Thomas rencontra des visiteurs : Philippe Uapistan, Jean-Baptiste Kaltush et François Ishpatau. Il ne leur donna pas de viande d'ours parce qu'ils ne manquaient pas de nourriture.

Le lendemain, nous avons posé nos pièges. Thomas et Charles se sont dirigés en amont tandis que les autres et moi sommes allés vers l'ouest. Là, le terrain est très accidenté. Durant la journée, nous avons tué deux jeunes castors puis,

au cours de la soirée, nous avons monté notre tente sur un plateau boisé. Durant la nuit, je fis un rêve.

Dans mon songe, un homme vint à ma rencontre et me dit :

« Il y a déjà eu plusieurs baleines qui ont passé là où tu campes. Cette année il en passera encore. »

Le lendemain matin, nous sommes partis. Tout d'abord, nous avons installé notre campement secondaire au bord d'un lac, pour ensuite poser nos pièges à un autre lac. Mes compagnons découvrirent une cabane de castors. Dans ce lac, les castors avaient construit un immense barrage et avaient tout inondé. Le niveau de l'eau atteignait un troisième lac où ils avaient établi leur demeure. Lorsque mes compagnons revinrent au campement, ils me demandèrent d'aller les capturer.

Pour y arriver, il fallait poser des pièges sous la glace qui était épaisse mais avant tout, il fallait repérer les sorties de la cabane. Je partis avec mon chien et un garçon nommé Francis Mestukushu. Nous avons commencé par la cabane principale. Pendant que je m'affairais à bloquer les sorties, j'aperçus un castor se sauvant en direction d'un lac avoisinant. Par contre, dans la hutte, se trouvaient encore un castor adulte et un jeune que j'ai d'ailleurs tués. Puis, à tout hasard, je tendis un piège avant de partir à la poursuite de celui qui s'était enfui à l'autre lac. Je fis le tour du lac et je découvris une vieille cabane. Je l'ai défoncée ; mais, il n'y avait rien. Je continuai mes recherches en me dirigeant vers une baie où il y avait une petite hutte. Encore là, rien. Je retournai à la cabane principale et, à ma grande surprise, je l'avais pris. Le castor était revenu pendant que je l'avais cherché sur l'autre lac. J'ai ramassé mes prises ; puis, nous sommes retournés au campement.

Le lendemain, Thomas vint nous rejoindre. Il nous informa de la présence d'un groupe de Mingan dans les environs. Je lui ai demandé d'aller à leur rencontre, mais il refusa. Par contre, ces gens avaient vu les traces de Thomas et de Charles et les ont suivies. La journée où ils sont arrivés à notre tente, nous étions partis. Cependant, sur notre retour, en approchant de notre site, nous avons entendu

trois coups de feu et nous les avons vus : Adélard Uashaunu, ses deux fils Mathias et Georges, et Mishtinape.

Nous nous sommes raconté les dernières nouvelles et toutes sortes d'histoires. Puis, nous avons regagné notre tente en les invitant. L'un d'eux me demanda s'il pouvait m'accompagner pour rejoindre son beau-frère. J'acceptai mais en lui disant que je devais auparavant visiter et lever mes pièges. J'avais d'ailleurs capturé un castor. Quand je revins de ma ligne de trappage au campement secondaire, Thomas était déjà parti. Alors, nous avons quitté en direction de notre campement principal. Là, ma mère m'a dit que Thomas venait de tuer huit caribous. Alors nous sommes allés le rejoindre et nous avons rapporté la viande au campement principal.

Plus tard, nous nous sommes dirigés vers l'ouest, jusqu'à une grosse montagne très boisée qui est un excellent endroit pour prendre de la martre. Nous avons donc trappé à cet endroit et, après avoir capturé quelques martres, nous avons regagné le campement principal. Autour de notre site, il y avait plusieurs porcs-épics et un certain dimanche, j'en ai ramassé trois. Après cela, nous avons commencé notre descente à la côte.

Nous avons passé une partie de l'hiver à Kaniakutet, de l'autre côté de la pointe de bois, là où était installé Pierre Zacharie Mestukushu. À ce moment de l'année, la femme de Thomasse, le fils de mon frère Thomas et de sa deuxième femme, donna naissance à un petit garçon qui mourut deux jours plus tard.

Non loin de Kaniakutet, il y a un rocher façonné par l'érosion et qui à la forme d'un Atshen assis. On nomme d'ailleurs cet endroit Atshen Ashini. Dans notre temps, contrairement à aujourd'hui, on n'y laissait ni tabac, ni allumettes. Par contre, à l'intérieur des terres, en face de Ushashimek Nipi Amatshuatan, il y a un rocher nommé Tshisheniu Ashini. À chaque fois qu'on passait là, on offrait du tabac, des allumettes et parfois de la boisson. Je l'ai vu ce rocher : il est au milieu du chemin. Quand on donnait quelque chose, il arrivait qu'on fût chanceux à la chasse.

À Kauatshiamishkat, il y a un autre rocher de ce genre. C'est un vieux qui a demandé, jadis, d'être enterré au pied de ce rocher. Il s'appelait Simon. La veille de sa mort, il a dit :

« Il faut que tout le monde me voit. »

Alors, il fut inhumé près du rocher. Parla suite, lorsqu'on passait par là, on laissait du tabac, des allumettes, de la boisson, des cartouches et, en retour, il nous donnait sa chasse passée. Autrefois, c'était bien vrai que quelqu'un pouvait être chanceux à la chasse lorsqu'il laissait du tabac au pied de ce rocher. Mais, à mon époque, Simon ne pouvait plus répondre à nos souhaits parce que sa chasse était épuisée. J'y suis allé une fois avec d'autres et j'y ai laissé des choses. Malheureusement, cela n'a eu aucun effet.

Vers la fin de l'hiver, je suis allé avec mon frère Thomas sur la rivière Aguanus, à la hauteur de Kaneuashtetit. Nous n'avons pas vu d'animaux à fourrure. Cependant, nous avons aperçu au loin trois caribous que nous n'avons pas tirés. La neige était dure et nous avons plutôt suivi leurs pistes. Celles-ci nous menèrent devant un gros rocher carré. J'allai du côté droit. Ils étaient là, mais, je ne les vis pas. Quand je m'approchai, ils se sauvèrent dans la direction d'où nous arrivions. Si Thomas avait été plus distant de moi, j'aurais pu tirer ; mais, il était à mes côtés.

Nous avons poursuivi notre route jusqu'à un lac où se trouvait une cabane de castors. Je dis à Thomas :

« Il doit y avoir une autre petite hutte non loin de celle-ci. »

Mais, cette année-là, les castors n'étaient pas là. Le printemps se manifesta et nous sommes revenus à la mer.

Durant le printemps, nous avons demeuré longtemps à l'Île-à-Michon. Nous avons fabriqué des raquettes et tanné des peaux de caribou. Nous avons échangé ces produits avec des villageois qui, en retour, nous ont donné des patates, de la morue, du pain, du porc... Cette fois-là, j'ai mangé à ma faim et je n'ai pas acheté de provisions. J'ai aussi fait de l'argent en fabriquant et vendant des raquettes. Je prévoyais utiliser cet argent pour acheter des choses utiles pour la prochaine remontée. J'ai fait de l'argent sans même avoir des peaux de castors !

Puis, nous sommes retournés en canot à Natashquan, en longeant la côte, et nous avons passé l'été en répétant nos gestes habituels.

Pour la chasse de l'automne de 1945, je suis allé au lac Le Doré avec Jérôme Grégoire et Jean-Baptiste Ishpatau. À Kaneuashtetit, j'ai eu très mal au ventre et je ne voyais pas distinctement. J'avais de la difficulté à reconnaître les gens. Alors, je suis demeuré sur place. Pour me guérir, on m'injecta de l'huile de loup-marin par l'anus. Mes selles furent blanches. Au deuxième traitement, le résultat fut identique. Par contre, à la troisième occasion, je n'ai rejeté que l'huile. J'étais guéri. Maintenant, je voyais correctement. Tranquillement, nous avons repris notre remontée et nous nous sommes installés à la décharge du lac Le Doré.

Au cours de l'après-midi, j'allai chasser la perdrix avec ma femme. Par hasard, nous avons repéré une trace de caribou mâle. Cependant, je n'ai pu retenir à temps mon chien de telle sorte qu'il fit fuir l'animal. Je n'aurais eu qu'à suivre la piste pour arriver au caribou. Par la suite, nous sommes retournés à la tente. Les autres étaient déjà revenus. Je demandai à Jérôme et à André d'aller chasser du porcépic. Ils y sont allés et en ont rapporté un. Ma femme le fit bouillir avec des pâtes et, après le repas, je me sentis mieux.

Plus tard, nous nous sommes dirigés à la charge du lac Kauashiakamat. En examinant les lieux, j'aperçus une branche qui flottait. Elle avait été coupée par un castor. Je continuai à avancer et, tout à coup, j'entendis un ruisseau couler. Je le remontai. Au bout, il y a un lac sur lequel se trouvait une hutte habitée. Alors, je retournai chercher ma carabine 22. Les autres qui m'attendaient se demandèrent bien ce qui se passait. Je leur ai dit que je venais de repérer une cabane et que je partais les chasser.

André vint avec moi. Nous venions juste de nous asseoir pour attendre le castor, qu'immédiatement il en sortit un. André me demanda de le tuer mais je lui ai fait signe d'attendre parce qu'il pouvait y en avoir d'autres. Nous avons attendu pour rien. Finalement, j'allai au bord du lac et vis le castor en train de travailler, seul. Je chuchotai à André :

« Quand il aura terminé son ouvrage, il viendra par ici. »

C'est ce qui se passa. Lorsque le castor nagea près de nous, je l'ai tiré. C'était une grosse femelle esseulée. Nous l'avons ramenée au campement et je l'ai donnée à ma mère.

Le jour suivant, le temps a été couvert et la pluie était sur le point de tomber. Je demandai à André de venir pêcher avec moi à la décharge du lac. Pendant qu'André prenait des poissons, j'observai les environs. Soudain, je remarquai une forme bouger. C'était un caribou. Alors, nous avons décidé de traverser pour rejoindre le cervidé. Rendus au milieu du lac, le caribou marcha sur la berge, devant nous. Je n'avais qu'un fusil et je n'ai pas essayé de le tirer parce qu'il était trop loin. Il nous regarda et se sauva. Nous avons accosté le plus vite possible pour que je pusse le prendre en chasse. En débarquant, je dis à André de ne pas bouger et de m'attendre.

J'ai suivi les pistes. Le caribou s'était arrêté et je n'ai pas pu le voir parce qu'à cet endroit le boisé est trop dense. De nouveau, il s'est enfui. Alors, je revins sur mes pas et constatai qu'il y en avait un deuxième. C'était un iapeshish, un jeune caribou de plus d'un an, et je l'ai descendu avec de la chevrotine. Nous l'avons ramené en entier au campement.

Le lendemain, je retournai à la chasse au caribou. Nous avons porté pour atteindre un lac plus au nord. Ce jour-là, j'ai abattu trois caribous : un mâle, une femelle et un veau. Un peu plus tard, j'en ai tué sept. Après cela, je n'ai plus touché au caribou et nous avons bien mangé. Ce fut la dernière fois que Jean-Baptiste vint à la chasse parce qu'au cours de la saison il a été continuellement malade et n'a rien tué.

À l'automne 1946, nous avons remonté pour Kapenakashkeu Mitissi. Pierre Tapi nous accompagna. Il était veuf tandis que, de mon côté, j'étais marié avec sa mère, Marie-Josette Mestukushu. A Nutemeshan, nous avons découvert la cabane d'un castor et nous l'avons tué. Déjà, à michemin de notre voyage pour Kapenakashkeu Mitissi, nous avons pris neuf castors : deux jeunes d'un an, un solitaire, quatre petits de l'année et deux vieux adultes. Dans cette circonstance, Jérôme Grégoire, Pierre Tapi et Sylvestre Belle-

fleur décidèrent de retourner à Natashquan pour vendre nos peaux.

Nous étions installés à la décharge du lac Kauakuepakashit lorsqu'ils sont revenus en avion. Ils ont passé audessus de nous pour ensuite amerrir au lac Kamishekukat. Ils ont apporté de la farine, du thé et du tabac. Puis, nous avons demeuré tous ensemble pour la saison de trappage.

Pour commencer, nous avons chassé le caribou. Pierre tua deux caribous tandis que Sylvestre Bellefleur en a abattu quatre. Après cela, nous avons eu en masse de nourriture de telle sorte que nous avons pu trapper sans souci.

Je me dirigeai au nord et longuai la rivière Natashquan Ouest dans le but de trouver des animaux payants. Sur mon trajet, je découvris une cabane de castors. Je m'y rendis et frappai dessus avec un bâton. Aussitôt, un castor en sortit. J'ai cru au début que c'était une vieille demeure mais elle avait été construite au cours de l'année. Puis, je continuai ma route, plus au nord, et j'atteignis un lac où se trouvait une grosse cabane. J'avais donc trouvé deux huttes.

Plus tard, je revins sur ces lieux avec mon frère Thomas. Nous avons bloqué les sorties et installé des pièges. Ainsi, nous les avons tués tous les sept. A cette occasion, je pris un très vieux castor et Thomas en captura un à qui il manquait une patte, un patamishku.

Ensuite, nous avons découvert une autre cabane située un peu plus à l'est. Cette fois-là, j'ai dû employer ma tranche à glace. Après un petit goûter auprès d'un feu, j'installai un manche à ma tranche et je commençai à couper la glace. Ainsi, j'ai su l'épaisseur de la glace et la profondeur du lac à cet endroit. Il y avait au moins dix pieds d'eau. Ce lac est peu profond sur les bords et creux seulement au centre. Alors, j'installai au milieu du lac un piège avec un appât. J'enfonçai des poteaux pour former un V à la pointe duquel je mis des branches de bouleau et, juste à côté, un piège. Durant la soirée, j'ai pris un castor pas mal gros mais à qui il manquait une patte. Deux jours plus tard, Thomas alla vérifier le piège. Un autre castor s'y était pris, cependant plus petit que le précédent.

Le printemps arrivait et nous n'avions pas encore commencé notre descente. Après avoir trappé tous les autres

castors de ce lac, nous nous sommes préparés à retourner à la mer. Au début, nous avons suivi la rivière Aguanus, André Ishpatau marcha en avant avec Thomas et à un moment donné, je le vis debout sur une hutte ignorant qu'elle était habitée. Nous avons laissé faire parce que nous préférons continuer notre descente. Toujours au cours de ce voyage, à la fin du mois de mars, à Kauakuepakashit,

Thomas Grégoire avec sa troisième femme Anne Napenu et leur petit-fils Pierre-Paul Mestukushu photographiés par William F. Stiles en 1957.



naquit Athanase Mestukushu. Puis, à Kaiatauiat, nous avons rencontré Charles Tetaut et Sylvestre Bellefleur. Lorsque nous sommes arrivés à Natashquan, c'était presque Pâques et nous avons monté notre campement au Havredes-Canadiens.

Au cours de ce printemps, chacun de notre côté, Charles et moi avons organisé un repas, sans savoir que l'autre aussi recevait. Presque tout le monde vint manger chez moi. Je leur ai offert, en plus de mon rôti de caribou, du pemmican. De son côté Charles eut peu de convives. Plus tard, il m'a dit :

« T'aurais dû m'en donner la moitié. »

Avoir su qu'il organisait un festin, j'aurais apporté tout cela sous sa tente et nous aurions fêté tous ensemble.

Par la suite, nous avons descendu à Matshiteu et, à ce moment-là, il y a eu une épidémie. Je fus affligé moi aussi par cette maladie. J'ai vomi du sang. Seul, Jean-Baptiste en fut exempté et il travailla pour ceux qui étaient malades. Heureusement, j'ai guéri rapidement et j'ai pu aller chasser le caribou. Cette année-là, il y en a eu beaucoup, juste en arrière sur les plaines, non loin de Natashquan.

Un beau matin, vers la fin du printemps, j'allai couper du bois avec Jean-Baptiste Ishpatau. Nous avons marché sur la plaine et nous avons traversé une pointe de bois, puis, une autre. Là, nous avons bûché. A un moment donné, Jean-Baptiste voulut aller à la toilette et, pour ce faire, il me demanda de surveiller les environs afin de l'avertir de toute arrivée. Je lui ai dit que c'était correct et que je lui signalerais toute personne se présentant dans les parages.

Quelques instants plus tard, je vis trois femmes s'amenant vers nous : Hélène Lalo, Marie-Louise Lalo et Anne Tetaut. Alors, je n'ai rien dit et je me suis assis sur le traîneau. Au moment même où les femmes ont contourné le boisé Jean-Baptiste se leva. Hélène s'écria :

« Sale bête ! »

Alors, j'ai éclaté de rire tandis que les femmes partirent à courir. Par après, Jean-Baptiste me dit que j'aurais dû l'avertir et je lui ai répondu candidement que je ne les avais

pas vues venir. Nous entendions encore le rire des femmes au loin. Puis nous avons ramassé notre bois et avons regagné le campement.

Après le mariage d'Henriette Ishpatau avec André Uapistan, le 15 juin 1947, j'ai monté avec Pierre Tapi au lac Le Doré. Henriette, par contre, continua sur la rivière Natashquan avec un autre groupe de chasse. De notre côté, nous avons bien mangé parce que nous avons tué quatre caribous et un ours.

Après la chasse d'automne, nous sommes descendus en passant par Kanishuatetit. A la hauteur du ruisseau Mamitushishit, le groupe auquel Henriette s'était jointe nous a rattrapés. Il y avait, entre autres, André Uapistan, Bastien Uapistan, Pierre Zacharie Mestukushu et mon frère Thomas. Ils avaient très faim. Nous leur avons donné nos provisions qu'ils mangèrent presque complètement. Vers la fin de la descente, nous aussi nous avons commencé à avoir faim.

Installés à Kupetanit, là où le ruisseau du lac Aliecte se jette dans la rivière Natashquan, Pierre Tapi, Mathieu Menikapu, Kamatshimakushit et les jeunes Uapistan sont allés magasiner. Pendant ce temps, près du campement, je posai des collets à lièvre et tuai deux porcs-épics. Charles Bellefleur resta avec nous cet hiver-là parce que sa femme était sur le point d'accoucher et qu'elle avait confiance en ma mère comme sage-femme. Lorsque les autres sont revenus de Natashquan, nous sommes descendus à la mer pour passer le printemps.

Puis, Sylvestre Bellefleur, Kamatshimakushit, Pierre Tapi, Mathieu Menikapu et moi sommes partis pour la rivière Aguanus. Plus nous avons avancé, plus il a été difficile de nous déplacer tellement que le chemin était impraticable. Nous avons fini par découvrir une cabane de castors. Alors, nous avons laissé nos canots sur le bord de la rivière tout en prenant soin de les mettre à l'abri. En effet, nous ne voulions pas qu'ils soient emportés par le courant lorsque la glace céderait. Puis, nous avons chassé aux alentours pendant deux jours. À notre retour, il n'y avait plus de glace et nous avons pu continuer à monter en canot.

Jérôme et Kamatshimakushit tuèrent un castor qu'ils me donnèrent. Par la suite, nous avons visité les huttes signalées

lors de l'année précédente. Ainsi, nous sommes allés jusqu'à Kapenakashkeu Metissi et nous avons tué plusieurs castors.

Après avoir dormi une fois à Kapenakashkeu Metissi, nous sommes revenus vers la mer. Au retour, nous avons sauté des rapides assez effrayants ; mais, auparavant, j'ai dit à mes compagnons de ne pas avoir peur parce qu'il n'y a pas de rochers dans ces eaux et que ce ne sont que des grosses vagues. Je m'y lançai le premier et nous avons tous réussi à passer, sains et saufs. Ensuite, nous avons regagné Natashquan pour passer l'été à Matshiteu.

Durant la saison estivale, je suis allé au lac d'Auteuil avec Mathieu Menikapu et André Ishpatau. Là, j'ai découvert une mine. Ce jour-là, il faisait très chaud et, à un moment donné, nous nous sommes arrêtés pour nous reposer et boire un peu. Je me suis assis sur un rocher et j'ai glissé ma main dans un interstice pour prendre une roche. Ce n'était pas de l'argent mais plutôt une sorte de métal qui vaut cher. C'est là que j'ai découvert ma mine.

Plus tard, j'ai envoyé cette roche dans le sud et j'ai reçu des instruments et des poteaux pour indiquer l'endroit. J'y suis retourné une autre fois avec Pierre Tapi, et par la même occasion nous sommes allés dans la région du lac Kégaska pour scruter toutes les rivières et ruisseaux. Nous n'avons rien repéré ; alors, j'ai laissé tomber. Si j'avais trouvé une mine, aujourd'hui, je serais millionnaire.

Une autre fois, j'ai accompagné un prospecteur qui était venu avec une lettre où figuraient le nom de Bastien Uapistan et le mien. Nous l'avons accompagné et nous avons exploré les environs du lac Musquaro. Ce prospecteur avait sept embarcations avec lui : trois canots de bois et quatre canots de toile. Parmi ceux-ci, il y en avait un pour lequel nous devions être deux personnes pour le partager.

Quand nous sommes revenus à Natashquan, par l'intérieur, il commençait à faire froid. Les rivières charriaient de la glace. Plus nous descendions, plus il pleuvait. Arrivés à la mer, le prospecteur partit en avion et ne revint plus. Auparavant, il me donna le reste de ses provisions : du pain, du lait, des conserves et de la viande. Elles étaient contenues dans

deux grosses boîtes que j'ai entreposées à la première chute. Lorsque la rivière fut bonne pour marcher, je suis allé les chercher, J'ai aussi eu un poêle que je n'ai cependant pas retrouvé parce que André l'a caché à un autre endroit. D'ailleurs lui-même ne l'a pas retrouvé. Peut-être qu'un ours l'a pris ? Dans le bout de Shinipiapissimu, nous avons également laissé deux tentes rondes en nylon que je n'ai pas pu récupérer parce que quelqu'un les a prises.

Vers la fin de l'été, il y avait encore des gens qui n'étaient pas encore partis pour l'automne. Cette fois-là, je partis avec Thomasse après avoir demandé mon crédit au marchand. Nous avons été le dernier groupe à remonter la rivière. Lors de ce voyage, nous n'avons fait les portages qu'une seule fois.

La première nuit, nous avons dormi à Nutemeshan, aux abords de la quatrième chute. Nous nous apprêtions à monter notre tente quand Hélène Lalo nous proposa d'utiliser la sienne. Elle alla coucher dans une autre tente. Le lendemain, nous avons atteint Kauitshekat où déjà plusieurs groupes étaient installés. Par conséquent, nous avons dû monter notre tente un peu plus loin.

Cette fois-là, Joseph Bellefleur fut transporté à Natashquan parce qu'il a eu mal au cou. Le même jour, durant la nuit, quelqu'un tira par deux fois des bouts de bois sur ma tente. Alors, je n'ai pas bougé et je me demandai qui a bien pu faire cela. Je ne l'ai jamais su. Le lendemain matin, j'ai cherché des indices et j'ai retrouvé les bouts de branches qui avaient été lancés. Puis, nous avons passé la journée sur place parce que c'était dimanche.

Le lendemain, nous avons repris notre route et nous avons rencontré Mathieu Menikapu à Kapapukupanit. Il se joignit à notre groupe. Plus loin, j'ai croisé Pierre Tapi qui retournait à la mer. Je profitai de l'occasion pour envoyer un porc-épic à ma mère qui était restée à Natashquan. Je me suis donc dépêché d'éviscérer l'animal que j'avais tué quelque temps auparavant tout en me disant que cela ferait plaisir à ma mère et que, de toute façon, je tuerais bien d'autre chose pour moi-même.

Nous avons continué à monter jusqu'au lac aux Deux-Loutres. Il faisait froid lorsque nous y sommes arrivés. A l'extrémité ouest du lac, un groupe de Mingan s'était installé à Kamatshkueushis Ushakameshim. C'étaient les mêmes personnes que l'autre fois : la famille d'Adélard Ushaunu à qui nous avons emprunté du thé.

Nous sommes allés au nord durant deux jours en vue de tendre nos pièges ; mais auparavant, nous avons tué quatre caribous que nous avons mangés lors de notre séjour. Puis nous avons capturé des castors. Après la levée de nos pièges, nous avons entrepris notre descente vers la mer et, sur le chemin du retour, nous avons rencontré Pierre Courtois et Philippe Uapistan qui avaient chassé un peu plus bas. Ils avaient tué deux ours.

Un jour, en descendant, le vent fut franc nord et d'une grande vélocité. À cette occasion, quelques-uns hissèrent une voile sur leur traîneau. Thomasse voulut faire pareil et pour y arriver, il utilisa sa tente comme voile et emprunta mon traîneau. Ainsi, il partit et, en peu de temps, il dépassa tout le monde.

Nous avons rencontré Joseph Bellefleur qui remontait. Il était resté à la mer pendant l'automne pour soigner son cou. Tous allèrent lui rendre visite, sauf moi qui préférerais continuer à marcher. À la hauteur de Kupetanit, nous avons pris la direction du lac Kaiatauiat. Au milieu de l'après-midi, nous avons arrêté pour monter notre tente et aménager notre site. Je m'occupai du bois de chauffage que je fendis et rentrais dans la tente. Thomasse fit du thé. Après le souper, nous nous sommes couchés afin de partir tôt le lendemain matin.

Le jour suivant, nous sommes arrivés à Kukuminashiu ashtshi au cours de l'après-midi. Tranquillement, j'allai à la tente de ma mère qui se questionnait sur ce qu'elle cuisinerait pour dîner. Elle disait qu'elle préparerait un bouilli. Lorsqu'elle sortit pour nettoyer son chaudron, elle reconnut Thomasse et s'écria :

« Mon petit-fils est déjà arrivé ! »

Nous lui avons donné de la nourriture que nous avions rapportée : du castor, de la graisse d'ours, du porc-épic... et

nous sommes restés chez elle un bout de temps avant de repartir vers Aguanish à la chasse au lièvre.

Quand le printemps se fit sentir, nous nous sommes rendus à Manaushit pour chasser le lièvre et le porc-épic. Là j'ai tué deux porcs-épics tandis que Pierre Courtois tira des petits tétras. Puis, nous sommes revenus à Natashquan tout en laissant là-bas ma tente neuve. Je retournai plus tard la chercher avec Thomasse en remontant la rivière. Je m'en souviens ; il faisait nuit lorsque nous avons atteint l'emplacement. J'ai aperçu ma tente qui était encore debout avec un peu de neige autour.

Par la suite, nous avons poursuivi notre remontée et nous nous sommes installés au pied d'une chute où nous avons pêché à la ligne. Nous avons pris plusieurs truites autant que nous en avons désiré. D'ailleurs, nous avons rempli une marmite située près de la chute. Nous avons aussi pêché des poissons qui ressemblent à des petites morues. Je me suis demandé comment ils pouvaient bien se trouver là. Il y avait aussi des ouananiches.

Pendant les deux jours suivants nous avons chassé le rat musqué. J'en ai tué environ vingt. Ensuite, nous avons portagé vers l'ouest. Nous avons rejoint le ruisseau Kaiatauiat que nous avons suivi pour ensuite marcher sur une plaine et aboutir à Kakamashkuatit. Durant la soirée, nous sommes allés à la recherche de rats musqués. Nous en avons tué trois ou quatre. Puis, nous avons décidé de nous rendre à Kautshekat et, par après, aux environs de Umuassit. Là, en face, dans une baie avec beaucoup de foin nous avons trouvé plusieurs empreintes de rats musqués. Alors, nous avons tendu des pièges que nous avons inspectés le lendemain. Nous n'avons pris que deux rats musqués ; puis, nous sommes retournés à la tente en longeant l'autre rive.

Le jour suivant, nous avons remonté le ruisseau Kauatshikamau. Plus nous avançons, plus le chemin était obstrué par des abattis. Malgré tout, nous sommes arrivés à la source et nous avons couché là-haut. Le lendemain, nous sommes revenus à l'embouchure du ruisseau. Après avoir monté la tente, nous sommes allés voir nos pièges placés en amont de la rivière. Nous avons capturé seulement quatre rats

musqués. Suite à ces résultats, nous avons levé nos pièges en nous disant que demain nous retournerions à la mer.

La veille de notre passage à Shinipiapissimu, Charles Tetaut et Sylvestre Bellefleur ont coupé des arbres dans le but de se faire un portage. Ils y étaient passés la veille. Je me demandai à quel moment ils nous ont dépassés. Ils ont dû longer l'autre rive à notre insu. Alors, nous avons essayé de les rattraper et, un peu plus loin, nous avons aperçu leur tente au bord de la rivière, là où il y a de l'herbe. Ils nous ont invités et nous sommes allés leur rendre visite. Nous avons passé la nuit à cet endroit et, le lendemain, nous avons descendu avec eux jusqu'à Matshiteu.

Au cours de l'été, je suis allé me confesser puis je suis allé travailler au club de pêche à saumon. Là, je ramassai du bois mouillé afin de boucaner le saumon. En même temps, je fis des planches en vue de fabriquer mon canot. Après cela, je retournai à la pointe et je construisis mon canot.

À l'automne 1949, Pierre Tapi, Jérôme Grégoire, Thomasse Grégoire, François Lafontaine et moi, avons remonté la rivière et, à la hauteur de la Natashquan Ouest, nous avons rencontré deux hommes qui revenaient de l'intérieur. Ils étaient là depuis deux mois environ à examiner des rochers. Puis, nous avons continué notre trajet. Un peu plus loin, j'ai tué un caribou au fusil. L'animal se trouvait au pied d'une chute et, lorsque je l'ai atteint au flanc, il tomba à l'eau et fut emporté par la rivière. Nous l'avons remorqué avec le canot jusqu'à notre campement.

Puis, après avoir récupéré des pièges au lac Parent, nous sommes allés nous installer pour l'automne à la décharge du lac Arthur. Pour s'y rendre, nous avons dû porter afin de naviguer sur la rivière Aguanus. Bien organisés au lac Arthur, je partis chasser le caribou avec Thomasse. En peu de temps, nous avons trouvé des pistes provenant de l'ouest. Alors, nous les avons suivies. Pendant que nous marchions en direction d'une pointe d'arbres, un caribou se leva et s'enfuit. Nous ne l'avons pas vu, nous l'avons seulement entendu. Alors, nous avons décidé de le poursuivre parce qu'il ne nous avait pas flairés et que nous avions le vent face à nous.

Le caribou fit de multiples détours ; alors, je partis en ligne droite en espérant l'intercepter. J'arrivai sur une plaine où il venait juste de passer ; puis, sur une autre où il arriva. Je le visai à la tête et je le ratai. Avoir eu ma carabine, je l'aurais tué mais je n'avais que mon fusil. Après cela, nous avons laissé tomber et nous sommes retournés au campement.

Plus tard, nous sommes allés à la recherche d'un territoire à castors. Je fis équipe avec François Lafontaine et Thomasse. Nous avons exploré un lac où il y avait plusieurs traces de castor et de nombreuses branches coupées. Déjà une mince couche de glace recouvrait une bonne partie du lac. Cependant, elle n'était pas solide et ne pouvait pas nous porter. Alors, nous avons monté une tente à la

Équipe du prospecteur J. Claveau photographiée en 1943 au nord de Havre-Saint-Pierre sur la rivière Romaine. De gauche à droite, Albert Lebrun, Adélard Vigneault, E. Béland, M. Tanguay, Odias Harvey, Georges Vigneault et P. Blondin. Cette photographie fut prise par J. Claveau.



décharge du lac et nous avons inspecté les lieux en marchant autour du lac.

J'ai suivi les pistes d'un castor qui me conduisirent à un ruisseau que je connaissais. Alors, je l'ai remonté mais, il n'y avait rien. Puis, je suivis un autre ruisseau qui me mena à un autre plan d'eau. Toujours rien. Pas de cabane et, pourtant, le barrage avait été construit durant l'été. Il commença à faire noir et j'ai dû regagner notre campement satellite. J'empruntai un autre chemin pour m'y rendre. Je descendis une petite colline avec une falaise et, au bas, un petit lac. Je l'inspectai rapidement. Pas de traces. Je continuai ma route en passant dans un boisé d'épinettes noires. Là, je portai attention aux pistes de porc-épic et à l'écorce des arbres. A un moment donné, je trouvai dans des aulnes une branche fraîchement taillée par un castor. J'ai donc suivi les empreintes qui m'ont conduit à un lac. Je me dis à l'intérieur de moi-même qu'il y avait bel et bien du castor dans les environs. Je finis par trouver la hutte et le barrage. Après cette découverte, je retournai à la tente avec la certitude qu'il était dans ce lac.

Durant la soirée, je racontai à François Lafontaine que j'avais repéré des castors et que les pistes de là-bas ne menaient nulle part. Lui aussi avait découvert une cabane située plus à l'est sur un lac encore libre de glace. Le lendemain, nous sommes partis tendre des pièges au lac où j'avais trouvé des castors. Là, nous avons remarqué que la cabane était très haute et que les castors avaient pratiqué un trou dans leur barrage et avaient réaménagé leur cabane en conséquence. Alors, nous avons bouché leur brèche avec de la terre et de la neige mouillée. Le niveau du lac s'éleva et la glace devint jaune. Les castors évacuèrent leur demeure en nageant sur la glace. Nous nous sommes rapprochés pour les tirer. L'un d'eux se sauva par terre mais notre chien le poursuivit et le rattrapa. Finalement, nous les avons tués tous les neuf : quatre petits de l'année, deux adultes et trois jeunes d'un an.

Nous avons dormi à cet endroit et, le lendemain matin, nous sommes revenus avec nos prises au campement secondaire. Puis, nous avons suivi François Lafontaine qui nous mena au lac qui n'était pas encore gelé. Là, nous

avons défait une partie du barrage pour faire sortir les castors. Nous avons mis peu de temps à les prendre. Ensuite, nous sommes allés vers l'est, là où il y a plusieurs petits lacs. Nous y avons capturé plusieurs castors. Pour l'un d'eux, j'ai bloqué les sorties, brisé la cabane et tendu un piège rattaché à un arbre que j'ai courbé. Lorsque je revins visiter mon installation, un castor pendait en haut de l'arbre qui avait repris sa stature.

Puis vint le moment du retour à la mer. Nous avons descendu les rivières Aguanus, Natashquan Ouest et, enfin, la Natashquan. Il fit très froid à Nakamessetshuan et à Umuassit. Puis, nous avons dormi tout près de Kupetanit et, le surlendemain, nous avons atteint le village de Natashquan. Au cours de notre voyage de retour, nous avons tué un caribou avec un large panache.

Après les travaux d'été, nous avons repris le chemin de la rivière pour nos chasses d'automne de 1950. Nous avons couché deux jours à Nutemeshan, à côté de la quatrième chute. Durant ces deux journées, nous sommes allés sur des lacs à l'ouest de la rivière chasser des oies. Par la suite, nous avons poursuivi notre remontée en empruntant la Natashquan Est. A Menikupashu, Pierre Tapi tua deux caribous et moi, un. Après avoir arrangé la viande, nous avons continué notre voyage. À Ushiaku, Pierre tua un autre caribou. A cette hauteur, les lacs étaient gelés. Un peu plus tard, nous avons commencé à manquer de provisions. Alors, quelques-uns dirent qu'ils iraient magasiner et qu'ils reviendraient en avion. Ainsi, Pierre Tapi, André Uapistan et Joseph Bellefleur descendirent. À cette occasion, je leur ai donné tout mon argent pour qu'ils pussent acheter des denrées. Plus tard, lorsqu'ils revinrent, ils n'ont pas réussi à amerrir au campement et, pour cette raison, ils ont dû se poser sur un autre lac. Nous sommes donc allés à leur rencontre et nous avons porté les paquets.

Puis, Mathieu Menikapu et moi avons frappé au lac Fonteneau. Cependant, durant cette saison, il n'y a presque pas eu d'animaux à fourrure. J'ai seulement pris une loutre dans un piège tendu dans un ruisseau. Au cours de notre séjour sur ce territoire, j'ai aussi repéré des traces de martre et j'ai posé des pièges en conséquence. Mais, quelques

jours après, il neigea abondamment. Il y a eu tellement de neige que j'ai perdu mes pièges. Je n'ai pas réussi à les retrouver parce qu'il y a eu trop de neige et aucune piste de martre n'était visible. J'avais peut-être tué mais il m'a été impossible de le savoir. Après cela, nous avons été obligés de chausser nos raquettes pour nous déplacer.

Puis vint le moment de descendre. Pierre Tapi laissa son canot sur les lieux. Sylvestre Bellefleur et Mathieu Menikapu passèrent par Penipatauakau tandis que nous avons emprunté le chemin de Etshishtakant.

Au cours du voyage, André Ishpatau tua un caribou à Netauakat. Cette viande fut très appréciée parce que nous manquions de nourriture. Puis, nous avons continué notre descente. Vis-à-vis le milieu du lac Kamatapenapishinanit, nous avons bivouaqué ; le lendemain, nous sommes partis pour le lac Le Doré. De là, Pierre chercha un territoire où il y aurait du caribou. Il en tua quatre. Quelques jours plus tard, nous avons repris la route. Puis, Pierre tua de nouveau quatre caribous. André Ishpatau et André Uapistan en abattirent aussi. Cependant, ils les ont tués pas mal loin puisqu'il nous a fallu coucher une fois pour les ramener.

Plus nous descendions, plus nous sentions le printemps s'installer. À Kanishuateti, nous avons rencontré Jean-Baptiste Kaltush, William Lalo, Pierre Mishtenapeu et Thomas Grégoire. Ils nous offrirent de quoi fumer et boire. Cela faisait près d'un mois que je n'avais pas fumé et bu du thé. William Lalo me donna un chique de tabac. Nous avons demeuré ensemble pendant deux jours ; puis, tous ensemble, nous nous sommes dirigés vers Natashquan.

À Pashtshinatin, nous avons rencontré Simon Bernard Menikapu qui remontait passer le printemps par en haut. Nous avons toujours descendu par la rivière puisqu'elle était bonne pour marcher et ainsi, nous nous sommes rendus à Natashquan.

Puis, vint la débâcle. Après cela, je partis avec Mathieu Menikapu pour chasser le rat musqué au lac Musquaro. Nous avons tué cinq loutres, un castor et quelques rats musqués. Pour revenir, nous avons navigué sur la mer en longeant la côte.

Puis, vint l'été et plusieurs hommes partirent travailler à Sept-Îles. C'était la première fois, en 1951, que des gens allaient gagner de l'argent à l'extérieur. Ils ont travaillé sur le tracé du chemin de fer devant relier Sept-Îles à Scheffer-ville. Ils ont coupé des arbres, débusqué. Ils n'ont fait cela qu'une seule année.

En 1951, j'ai fait équipe avec Pierre Tapi, Pierre Zacharie Mestukushu et mon frère Thomas. Cette fois-là, dans les environs de Apitatshuan, nous avons failli nous battre avec des trappeurs d'Aguanish.

J'étais en train de fabriquer des raquettes quand, soudain, j'entendis parler français et se chamailler. Thomas était seul contre deux gars d'Aguanish. Alors, j'allai le

Équipe de trappeurs de Longue-Pointe-de-Mingan située entre les lacs Brûlé et Norman en 1945. De gauche à droite : Léon Beaudry, René Beaudzy, Benoît Albert, André Vaillancourt. Ce document prouve jusqu'où trappaient les villageois avant l'implantation de la réserve à castor du Saguenay en 1952. Photo prise par J. Claveau.



rejoindre. À mon arrivée, ils cessèrent de se chicaner. Thomas me demanda :

« Veux-tu que j'en frappe un ? »

Je lui ai répondu que ce n'était pas nécessaire. Alors les gars d'Aguanish ont continué à remonter la rivière Aguanus. Un peu plus loin, ils rencontrèrent Pierre Tapi et Pierre Zacharie Mestukushu avec qui ils ont eu maille à partir. Plus tard, je demandai à mes compagnons pourquoi ces deux hommes étaient fâchés. Ils m'expliquèrent que ces trappeurs soutenaient que nous étions sur leur territoire.

Puis, nous avons monté vers Kapenakashkeu Metissi pour chasser et trapper autour du lac Roger. J'y ai capturé quelques visons et quelques loutres. Ensuite, nous sommes rentrés chez nous sans incident et nous avons rejoint nos familles à Kaniakutet. Là, Clément Bellefleur nous donna de la viande de caribou. Il venait d'en tuer neuf. Quelques jours plus tard, nous sommes allés magasiner. De retour au campement, les deux Pierre partirent à la chasse au caribou. Ils en abattirent quinze aux environs de Atumus Kanatshepeshit. Nous sommes donc allés chercher les bêtes et nous avons pu fabriquer des raquettes.

Au cours du printemps, je suis allé au lac Kégaska pour trapper le rat musqué. A cette occasion, les femmes ne nous ont pas accompagnés. Nous avons passé la majeure partie de notre temps au lac Charest où nous avons pris seulement une dizaine de rats musqués. A cette époque, chaque rat musqué nous rapportait deux dollars.

Vers la fin de l'été 1952, je partis avec Bastiennis Uapistan, Pierre Tapi et Paul Uapistan. Nous sommes allés à la tête de la rivière du Petit Mécatina, au lac Gaffaret où nous avons mis accidentellement le feu à la forêt. Nous avons en vain essayé de l'éteindre et nous avons dû nous réfugier sur un lac. Il a fait très chaud ce jour-là. Le lendemain, le feu s'éteignit. Plus tard, Des Neiges Bellefleur me raconta qu'elle vit cet incendie de très loin et qu'elle a eu peur qu'il se dirigeât vers son campement.

Après cet incident, nous avons continué de monter pour arriver à Ueuethisstuaishu. Nous avons trappé en ces

lieux pendant deux ou trois semaines et nous avons capturé neuf castors. Puis, nous sommes retournés vers la mer. À la tête du lac Gaffaret, nous avons remarqué la présence d'étrangers. Un peu plus loin, je vis des sacs de toile : les bagages d'un arpenteur. Toujours en continuant, nous avons aperçu sa tente. Il était là. Il vint à notre rencontre et nous dit qu'il voulait descendre avec nous mais qu'il ne pourrait pas être prêt avant le prochain jour. Pierre lui répondit que nous l'attendrions à la rivière Meshkunitsheu. L'arpenteur fut d'accord parce qu'il connaissait bien cet endroit et qu'il y était allé quelques fois auparavant.

Nous avons donc dormi aux abords de la rivière Meshkunitsheu et lorsque l'arpenteur s'est joint à notre groupe, nous sommes partis pour Eshatakamat. Puis, nous avons portagé vers l'ouest pour atteindre la rivière Natashquan Est. Notre visiteur nous demanda de monter sa tente pendant qu'il irait à la rencontre d'autres arpenteurs qui se trouvaient dans les environs. Tard, dans la nuit, ils arrivèrent.

Le lendemain, nous sommes partis. Nous avons suivi la rivière qui, à cette hauteur, fait un détour vers l'ouest. Nous avons dormi à Menikapashu ; le jour suivant, à Mashku Pakatan, puis, là où la rivière se jette dans la rivière Natashquan. Un peu plus tard, nous sommes arrivés à la pointe et nous avons magasiné.

Lorsqu'en automne 1953, Sylvestre Bellefleur, Mathieu Menikapu, Gabriel Uapistan, André Ishpatau et moi avons monté à Kauashkueukakamat, ce fut le dernier voyage de Sylvestre vers l'intérieur. Il n'a rien tué cette fois-là et, pour cette raison, il décida de ne plus chasser. Quand nous sommes revenus à la mer, André et Gabriel ont ouvert le chemin tandis que nous, les trois autres, avons marché en arrière.

En 1954, lorsque ma mère mourut, j'étais à la chasse à l'intérieur des terres, à Ueuetshisstuaishu et lorsque je revins, Thomas m'annonça cette triste nouvelle. Alors je lui dis :

« Que peut-on faire ? Je n'ai pas vu mourir mes parents ! »

À partir de ce moment-là, je me sentis bien seul. Henriette me rendit visite fréquemment et, un jour, elle m'invita à demeurer chez elle. J'acceptai. Alors, elle m'aida à

ramasser mes effets personnels et, depuis ce temps, je demeure chez elle.

À l'automne 1955, je montai à la chasse avec Mathieu Menikapu. À Shinipiapissumu, j'ai tué quatre bernaches. Nous les avions vues se poser sur l'eau, non loin d'une baie pleine d'herbages. Alors, tout en me camouflant, j'allai à leur rencontre. Mais avant de partir, Mathieu ne me donna que deux cartouches.

Trois oies passèrent devant moi. Je fis feu. Immédiatement je rechargeai et tirai de nouveau, touchant une oie qui s'envolait. Plus loin, six bernaches s'enfuirent sans pouvoir encore voler. Avoir eu d'autres cartouches, je les aurais toutes eues.

Puis, nous sommes allés au lac Bouin dans le but de passer l'automne mais Pierre Zacharie Mestukushu et Gabriel Uapistan s'y trouvaient déjà. Alors, nous avons continué plus loin.

Plus tard dans la saison, il neigea abondamment. Nous n'avions pas de raquettes et je demandai à Mathieu ce que nous ferions pour nous déplacer. Il me répondit que nous fabriquerions des raquettes de toile.

Nous avons mis deux jours pour nous rendre à la cinquième chute tellement que le chemin était mauvais. Le lendemain, nous nous sommes seulement rendus à Kaiatauiat où nous avons dormi. Le jour suivant, Kakamashkuatit ; puis, Pemitatauakat où nous avons campé au pied de la montagne. Le jour suivant, nous avons marché dans des conditions affreuses. Tout était mouillé et nous avons été trempés jusqu'aux os. En cours de route, mon chien aboya. Il avait flairé un porc-épic bien gras que nous avons tué. Finalement, nous sommes arrivés à la Petite rivière Natashwan au début de l'après-midi. Quelques jours plus tard, je fis du pemmican puisqu'au cours de ce voyage, chacun de nous rapporta un caribou.

Vers 1955, nos premières maisons furent construites. La première fois, ils ont fait la maison du chef Sylvestre Bellefleur puis, celles des conseillers : Joseph Bellefleur, Thomas Grégoire et Bastien Malec. La deuxième fois qu'ils ont construit des maisons, en 1956, ils ont érigé la mienne et celles

de Mathieu Menikapu et de William Lalo. Cette année-là, je n'ai pas monté à la chasse. Parmi ceux qui ont travaillé sur la construction, il y a eu Zacharie Bellefleur, Pierre Tetaut, Antoine et Abraham Malec. Le monde fut content d'avoir des maisons.

À cette époque, j'ai voulu avoir du travail à la mine Aconic. Cette compagnie s'était installée en arrière de Pointe-Parent pour exploiter les sables magnétiques. Alors, une bonne journée, je suis allé rencontrer le contremaître qui m'a dit qu'il m'engagerait pour deux jours et demi. Le jour suivant, je partis en voiture avec Philippe Uapistan pour travailler à la mine.

Là, je travaillai à scier du bois, à ramasser des déchets et à nettoyer le terrain. Le soir, j'allai porter de l'eau dans toutes les maisons de la compagnie. Après cela, j'ai pu

Sylvestre Bellefleur et sa femme Caroline Courtois photographiés par William F. Stiles en 1957.



regagner mon domicile. Le lendemain, je fis la même chose : ramasser des déchets, chercher de l'eau., . Pendant deux jours et demi j'ai travaillé et gagné vingt-six dollars. Puis, je n'ai plus eu de travail.

A la fin de l'été 1956, je ne pouvais plus marcher. Mon mollet droit a tellement enflé qu'on a dû en extraire du pus. Pour guérir, j'ai eu une piqûre et on m'appliqua un cataplasme de terre bouillie. Pendant un laps de temps, je n'ai pu me déplacer et j'ai été obligé de demeurer tout le temps assis, la journée longue. Un peu plus tard, je commençai à marcher.

Au printemps, je rentrai dans ma maison. Trois jours plus tard, je partis en taxi pour la rivière Pashashibou. Nous avons remonté une section de cette rivière en vue de trouver du castor. Après en avoir tué quelques-uns, nous sommes revenus à la réserve.

Le reste de l'année, je ne fis rien. Je demeurai dans ma maison. Des fois, j'allai couper du bois ou tendre des collets à lièvre mais, la plupart du temps, je ne faisais rien, je m'assoiais sur ma chaise.

Le printemps suivant, en 1958, j'allai avec Pierre Tapi chasser le rat musqué au lac Kégaska. A l'entrée du lac, nous avons trouvé une branche coupée par un castor. Alors, nous avons décidé de suivre la rivière Kégaska pour rattraper ce castor. Nous l'avons pris à un portage. Puis, lorsque nous sommes revenus au lac, il venta tellement que nous avons dû cesser de naviguer et nous déplacer par terre. Plus tard, Pierre partit seul pour un moment et tua une bernache. Au cours de ce voyage, nous avons tué un castor, une oie et environ huit rats musqués. Pour revenir, nous avons descendu à la mer pensant regagner la pointe en longeant la plage. Mais, arrivés à l'embouchure de la rivière, nous avons immédiatement constaté qu'il ventait trop pour naviguer sur la mer, Nous avons ainsi été obligés de débarquer, de porter vers l'intérieur pour aboutir à Eshkukutiki et, de là, regagner notre maison par la rivière Natashquan.

Nous avons passé tout l'été sur place et je n'ai fait que réparer mon vieux canot.

Une nuit j'ai rêvé que j'étais sur une colline et que je voyais couler le ruisseau Essipiu. D'en haut, je voyais tout le pays car j'étais au-dessus des montagnes. J'observais de tous les côtés.

Peu de temps après, je tombai malade. Je toussais fréquemment et j'avais de la difficulté à respirer. Durant ce temps, Henriette fit du bois de chauffage et certaines personnes comme Thomas lui en donna. Je fus gravement malade pendant deux ou trois mois et je n'ai guéri qu'au printemps lorsque les canards eiders ont passé. J'ai cru que je mourrais.

À cette occasion, mon frère Thomas m'a dit qu'il donnerait de l'argent au père pour qu'il prie pour moi. Je l'encourageai à donner suite à son idée. Peu de temps après, Thomas revint m'informer que le missionnaire prierait de son côté sachant que j'en ferais autant. Puis, le médecin me ren-

Pierre Tapi photographié en 1974 à Natashquan.



dit visite. IL me donna quatre grosses pilules noires que j'ai dû avaler à toutes les quatre heures. A la quatrième, je vomis. Sur le coup, je fus découragé mais, peu de temps après, je me sentis mieux.

Durant cette maladie, j'ai beaucoup maigri et j'ai perdu l'appétit. Mais, pour retrouver mes forces, je me suis forcé à manger. Alors, un jour, je demandai à Henriette de m'ouvrir une boîte de fèves en conserve. Je pris deux bouchées et cessai de manger pour un moment. Puis, je mangeai de nouveau. Finalement, j'ai tout avalé. Lors de ma maladie, on me donna du lièvre, de la perdrix, du homard, des liqueurs...

Au début de l'automne, je pris ma première marche en faisant le tour de la maison. Je ne l'avais pas encore complétée que je tombai par terre. Je me sentais très fatigué. Toute-fois, de jour en jour, je marchai de plus en plus et vis mon état s'améliorer.

Un peu plus tard, lorsque je me sentis plus en forme, j'ai traversé la rivière pour chasser le petit gibier. Sur l'autre rive, j'ai rencontré un gars de Pointe-Parent qui m'encouragea à continuer à marcher même si je me sentais las. Selon lui, je récupérerais plus vite en persévérant dans mes efforts. Cet homme avait un cheval et coupait du bois. Avant de me quitter, il m'a dit :

« Je te traverserai tantôt, quand j'aurai fini mon travail. »

Je mis beaucoup de temps & recouvrer ma santé. En fait, je fus gravement malade deux ou trois mois et, le reste de l'année, tout l'hiver, j'ai été en convalescence. Un jour, durant ma maladie, Henriette alla rendre visite à sa soeur Sophie qui venait de perdre un enfant. J'étais donc seul à la maison et, soudain, je me sentis à l'agonie. Alors, j'ai prié et invoqué tous les Saints de venir à mon secours. Après cela, je me sentis mieux. Si je n'avais pas prié, je serais mort. Maintenant, je comprends ceux qui sont à l'agonie. C'est très difficile.

La dernière fois que j'ai monté à la chasse ce fut un printemps au début des années 1960. Je suis allé avec Pierre Zacharie Mestukushu à Kanuakamath. Au cours de cette chasse, nous nous sommes égarés et, par deux fois, les gens nous ont cherchés. Nous sommes revenus ici seulement à la

fin du printemps. À cette occasion, nous avons tué dix-huit castors et trois loutres. Cependant, nous en avons perdu la moitié à cause de la chaleur.

Par la suite, je retournai seulement dans les environs de Natashquan sans trop m'aventurer.

Deuxième partie

ANALYSE DESCRIPTIVE

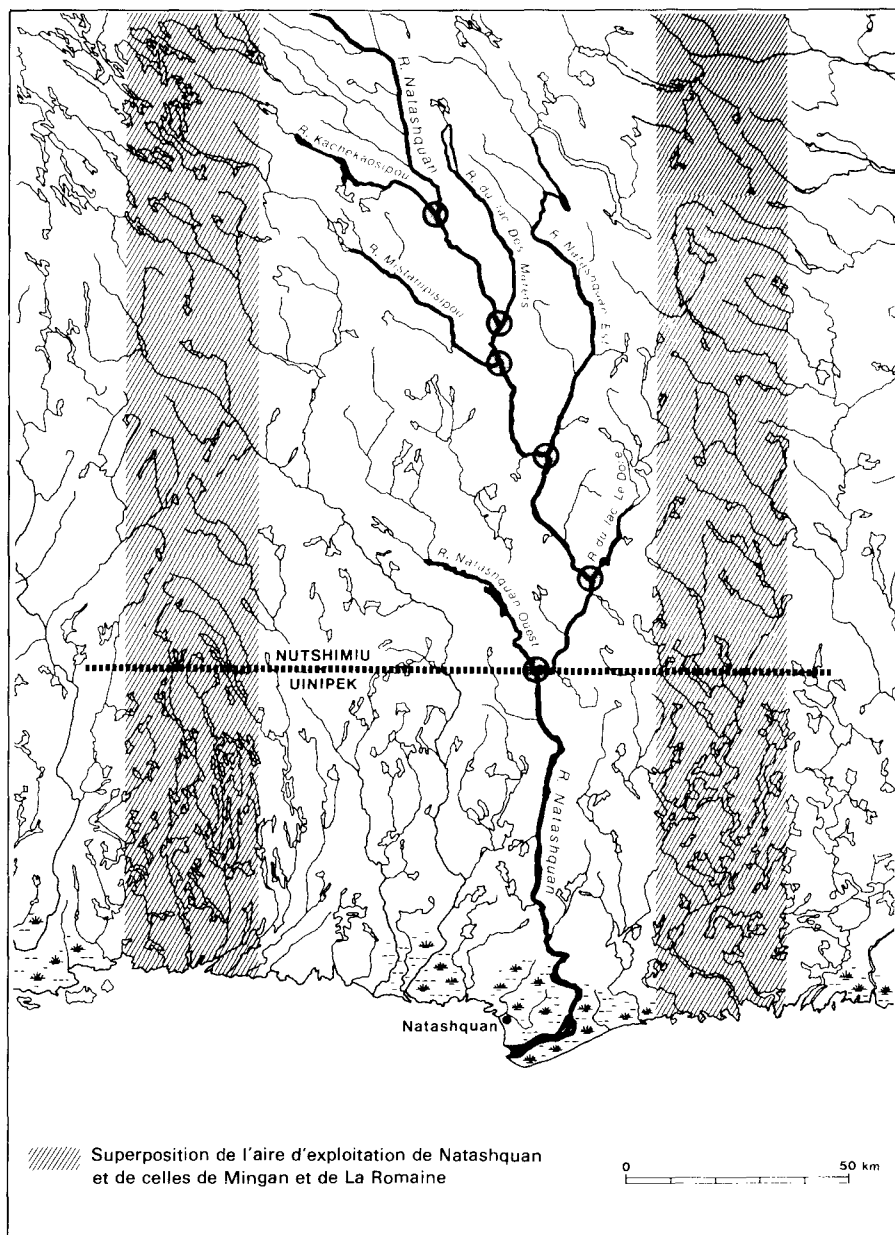
Michel Grégoire a fréquenté plusieurs bassins hydrographiques du Québec-Labrador qui sont sous la responsabilité de différentes communautés montagnaises. Toutefois, il passa la majeure partie de sa vie chez les Montagnais de Natashquan avec lesquels il a utilisé, appliqué et modifié un mode particulier d'occupation du territoire. A l'occasion et de concert avec d'autres individus, il a pu transgresser des consignes coutumières en vue de mieux s'adapter aux contraintes de l'heure et ainsi répondre plus efficacement à certaines nécessités. Par conséquent, il n'a pas fréquenté le Québec-Labrador comme son père l'avait fait ; et, par extension, ses descendants ne se déplacent pas aujourd'hui sur le territoire et n'exploitent pas les ressources de la même façon qu'il l'a fait lui-même. Nonobstant ces différences, l'occupation montagnaise de ce territoire demeure encore aujourd'hui présente et effective.

La compréhension scientifique de la fréquentation montagnaise du territoire, et plus particulièrement du Québec-Labrador méridional, exige une analyse qui procède d'un découpage et d'un classement particuliers des événements. Tout comme un grammairien énonçant des règles à partir de ses nombreuses observations sur diverses expressions d'une langue, l'anthropologue cherche à dégager des informations relatives aux déplacements des individus un modèle d'occupation mettant en évidence la

cohérence d'une culture. Cependant aucune étude n'est définitive et tout modèle ne rend compte que partiellement de la réalité. L'analogie avec la langue peut être encore reprise puisqu'elle illustre bien le fait que, tout en continuant à remplir sa fonction, une langue se modifie avec l'usage et selon des exigences spatio-temporelles.

La présente analyse porte exclusivement sur la portion de territoire dont les Montagnais de Natashquan se considèrent particulièrement responsables. Globalement, cette aire d'exploitation est comprise entre les cours d'eau suivants : au nord, la tête de la rivière du Petit Mécatina ; au sud, le golfe du Saint-Laurent ; à l'est, la rivière Musquaro ; et, à l'ouest, la rivière Corneille. Les Montagnais de Natashquan catégorisent leur région selon un axe est-ouest pour ensuite la répartir selon les principaux affluents de la rivière Natashquan. Ainsi, deux grands secteurs sont identifiables soit un premier, rattaché à la mer, nommé Uinipek et un autre, identifié à l'intérieur des terres, appelé Nutshimiu. Géographiquement, cette division est établie à la jonction des rivières Natashquan à environ 90 kilomètres de la mer. Par la suite, du sud au nord, ils identifient six embranchements fluviaux majeurs donnant accès à l'intérieur des terres : la Natashquan Ouest, la rivière du lac Le Doré, la Natashquan Est, la Mistanipisipou, la Kachekaosipou et la rivière du lac Des Marets (voir carte 1).

Les Montagnais de Natashquan conçoivent leur aire d'exploitation, voisine et complémentaire des territoires sous la gouverne des autres Montagnais de Mingan, de La Romaine et de North West River. Par exemple, les gens de Mingan ont Baie-Johan-Beetz comme limite orientale de leur territoire tandis que ceux de La Romaine considèrent la rivière Kégaska comme la limite occidentale de leur aire d'exploitation. Ainsi, la répartition territoriale montagnaise donne lieu à un chevauchement qui, aux yeux des Montagnais, plutôt que de conduire à des conflits de frontières, favorise des rencontres et des échanges entre les individus et les communautés.



Carte 1 Répartition contemporaine de l'aire d'exploitation des Montagnais de Natashquan

LE CYCLE ANNUEL DES MONTAGNAIS DE NATASHQUAN

Du cycle annuel, tel que décrit par le récit de Michel Grégoire et d'autres témoignages recueillis auprès de Montagnais de Natashquan, ressortent les éléments de l'occupation montagnaise contemporaine du territoire. Bien que la réalisation des activités varie selon les affinités et les particularités des individus, les différents déplacements des Montagnais de Natashquan ont plusieurs points communs. Ainsi, un modèle d'occupation peut être élaboré en vue d'expliquer l'utilisation et l'exploitation montagnaises du territoire. Afin de mieux saisir ce mode d'occupation dans son ensemble, l'accent sera mis sur la période durant laquelle les Montagnais de Natashquan ne sont pas complètement sédentarisés, soit avant la construction des premières maisons, vers 1954.

Au cours de l'année, sept grands moments, tous interreliés, sont identifiables. Leur réalisation dépend grandement de l'accomplissement d'activités précédentes. Ainsi, la chasse d'automne est principalement organisée et planifiée à partir des rencontres faites au cours de l'été. À ces occasions, circulent des informations concernant la localisation des ressources sur le territoire et les résultats des chasses antérieures. Pour sa part, la chasse hivernale au caribou est basée sur l'inventaire des troupeaux effectué au cours de la montée automnale. Bref, les déplacements des Montagnais ne peuvent être réduits à des actions isolées. Au contraire,

ils s'intègrent tous dans un système logique et cohérent où chaque geste prend sa signification lorsqu'il est mis en relation avec les autres.

La montée vers l'intérieur

La majorité des informateurs montagnais de Natashquan situent le début du cycle annuel vers la mi-août lorsqu'ils entreprennent leur remontée vers l'intérieur des terres. À cette étape, tous les groupes de chasse empruntent la rivière Natashquan comme voie de pénétration. A quelque 90 kilomètres au nord, a lieu la première séparation des groupes et ainsi de suite selon les principaux affluents de la rivière.

Habituellement, les familles apparentées entre elles et fréquentant des zones de chasse connexes voyagent ensemble vers leur lieu de chasse d'automne. Chaque famille voit au transport de ses bagages et de ses membres. Quelquefois, deux canots sont nécessaires compte tenu du nombre de membres de l'unité familiale. Tout au long du trajet, des portages sont effectués afin de contourner des obstacles ou d'atteindre un site inaccessible par voie d'eau. Les Montagnais transportent d'abord en canot les denrées, les outils et les objets nécessaires à leur séjour et reviennent ensuite chercher les membres de leur groupe. Les hommes propulsent leur canot avec divers instruments tels l'aviron, la voile et la perche.

À partir de la cinquième chute, nous faisons de la voile sur la rivière jusqu'à Umuassit. Là, nous débarquons nos bagages et portagions. Puis, nous continuons à suivre le cours de la rivière jusqu'aux petits rapides. De cet endroit, nous nous mettons debout dans le canot et, à l'aide d'une perche, nous remontons la rivière. Pendant ce temps, les femmes et les enfants marchaient le long de la rivière.

(A.-C. Ishpatau : cass. 1, face A)

Durant la montée, les familles campent sur des sites qu'elles entretiennent depuis longtemps. Elles peuvent s'y arrêter plusieurs jours si les portages sont difficiles ou encore si elles décident de faire des provisions en chassant, pêchant ou cueillant dans les environs. Le long de leur parcours, les Montagnais planifient leur descente en laissant à des endroits stratégiques des denrées et des objets utiles et

personnels : farine, poudre à pâte, thé, saindoux, tabac, pipe, allumettes... Selon les cas, ils utilisent un échafaud, un creux ou une branche d'arbre, ou encore creusent une fosse pour y laisser des effets utiles lors de leur retour.

Quand on monte vers l'intérieur, on réfléchit à l'endroit où l'on pense pouvoir revenir et on y laisse toujours de la nourriture. Et puis, quand on redescend à la côte et qu'on est à court de nourriture, on déterre les caches, si on en a laissées, et c'est ainsi que l'on peut manger quand on n'a pas de provisions. Quand nous avons de la nourriture en réserve, quand nous avons beaucoup de caribou dans les cas où nous avons beaucoup tué, quelques-uns d'entre nous laissaient leur farine dans les caches.

(Bacon et Vincent, 1979 : 186-187)

Généralement, ces caches sont localisées à la jonction des principaux affluents de la rivière Natashquan.

La formation des groupes de chasse d'automne est finalisée lorsque les groupes de montée se fusionnent ou se scindent aux embranchements de la rivière. La répartition des effectifs tient à plusieurs facteurs qui ont fait l'objet de discussions à l'occasion de rencontres soit durant l'été soit au cours de la montée. Certains événements, tels un décès ou la naissance prochaine d'un enfant, peuvent occasionner une recomposition du groupe de chasse. La tendance générale est de réunir quatre familles nucléaires pour former un groupe de chasse d'automne. Les liens de parenté et d'alliance, ou, occasionnellement, des relations de compagnonnage et d'amitié servent de base à la formation de ces groupes. Selon les Montagnais, le groupe idéal réunit un père avec sa famille et les familles de ses fils et filles.

Durant la montée, toutes les tâches sont réparties entre les membres du groupe. Les hommes s'emploient principalement au transport ainsi qu'à l'approvisionnement en nourriture. De leur côté, les femmes s'occupent des enfants, confectionnent des vêtements et des mocassins, cueillent des baies, font du bois de chauffage, cuisinent, aident au transport des bagages, montent les tentes et planifient le contenu des caches. Selon leur âge et leur sexe, les enfants sont graduellement associés à ces diverses tâches.

Puisqu'ils se déplacent constamment durant cette période, les Montagnais de Natashquan se nourrissent prin-

cipalement de petit gibier terrestre comme la gélinotte huppée, le porc-épic, le lièvre ; de poisson tel le brochet, le saumon et l'omble de fontaine ; et de sauvagine. La décision d'abattre un caribou ou un ours repose sur l'évaluation du temps disponible pour atteindre la zone de chasse d'automne avant le gel et de la charge supplémentaire qu'un tel gibier représentera.

La chasse au gros gibier exige plusieurs jours d'arrêt car il faut sécher la viande et traiter la peau. Elle peut compromettre le reste du voyage. En effet, si survient un gel hâtif, on devra faire de longs portages et déployer des efforts supplémentaires pour se rendre à l'endroit projeté. Règle générale, le caribou n'est véritablement chassé qu'à partir du premier embranchement de la rivière Natashquan. De cette façon, le secteur Uinipek demeure intact en ce qui concerne le prélèvement de caribous. Cependant, les Montagnais de Natashquan, lors de leur passage, prennent bien soin de relever les indices révélateurs de la présence de troupeaux de caribous et d'autres animaux comme le porc-épic et le castor. Ainsi, dès la fin de l'été, ils ont déjà une idée des lieux de chasse les plus propices qu'ils fréquenteront durant les temps froids.

Pour sa part, le poisson est capturé soit au filet, soit à la ligne avec un hameçon ou encore au nigog. Cette dernière technique donne lieu à une pêche aux flambeaux durant la nuit.

Il faut attacher deux canots ensemble pour ne pas chavirer. Puis tu prends des bâtons de la grandeur d'un enfant et de l'écorce de bouleau pour faire des flambeaux. Ensuite, on harponne durant la nuit. Ça prend quatre hommes : deux pour s'occuper des canots et deux autres qui pêchent.

(A-C. Ishpatau : dossier culture matérielle, p. 2)

Une partie du poisson récolté est fumé à l'intérieur d'une petite tente conique. Cette opération prend une journée complète. On fait provision de poisson ainsi traité pour l'automne et il se retrouvera souvent dans les caches.

Lorsque les Montagnais quittent un site, ils prennent soin de nettoyer l'emplacement selon leur éthique, car tout agissement contraire pourrait devenir, selon eux, une source de malchance et d'interruption de la communication avec les

maîtres des animaux. D'ailleurs, au cours de l'année plusieurs pratiques culturelles ont pour but de maintenir ou encore de renouer cette relation particulière avec les maîtres des animaux.

Plus spécifiquement lors de la montée, les premières captures d'ours, de caribou, de castor, entre autres, font l'objet d'un partage étendu. De cette manière, les Montagnais de Natashquan démontrent qu'ils ne gaspillent pas la ressource et que leur chasse est conduite selon les normes prévues entre eux et les maîtres des animaux. Lorsqu'ils entrent dans le secteur Nutshimiu, ils montent quelquefois une tente à suer. Celle-ci, en plus de ses effets médicinaux, permet aux chasseurs, à travers leurs chants, d'anticiper leur chasse prochaine et d'ajuster leur comportement en conséquence.

Le long de leur parcours, les Montagnais de Natashquan fréquentent des endroits où ils peuvent laisser du tabac ou des objets en guise de présents. Cette pratique ajoute aux chances de succès des chasses subséquentes. Enfin, le dimanche, ils ne voyagent pas et ne chassent que le petit gibier, soulignant ainsi le jour du Seigneur.

En somme, toutes les actions posées lors de la montée sont les prémisses du cycle annuel. En effet, la planification des caches est faite en fonction des moments difficiles pouvant survenir au cours de l'automne, et de l'approvisionnement durant la descente. De plus, le fait de ne chasser le caribou qu'à partir du secteur Nutshimiu assure en quelque sorte des zones de chasse pour l'hiver. Enfin, certaines coutumes visent à contrer les possibilités de famine pouvant sévir au cours de l'année. Tous ces détails permettent de comprendre mieux pourquoi les Montagnais rencontrés ont tous commencé leur récit par la montée automnale vers l'intérieur.

La chasse d'automne

Habituellement, un peu avant le gel des lacs et des cours d'eau, les groupes de chasse atteignent le site où ils installeront leur campement principal d'automne pour environ six semaines. Le choix de cet emplacement dépend des possi-

bilités d'approvisionnement en bois de chauffage, de la proximité d'un lac poissonneux, de l'accessibilité des endroits abritant du gros gibier et de la facilité de communication avec d'autres groupes de chasse. Ce dernier point revêt une importance particulière puisque les Montagnais de Natashquan considèrent qu'ils doivent être en mesure de contacter rapidement d'autres groupes soit pour obtenir du secours en cas d'accident, soit pour partager les résultats d'une chasse fructueuse et éviter de cette manière un éventuel gaspillage. Ainsi, jusqu'au début des années 1950, tous les campements principaux d'automne sont généralement situés dans le secteur Nutshimiu (voir carte 2) et à moins de deux jours de marche l'un de l'autre.

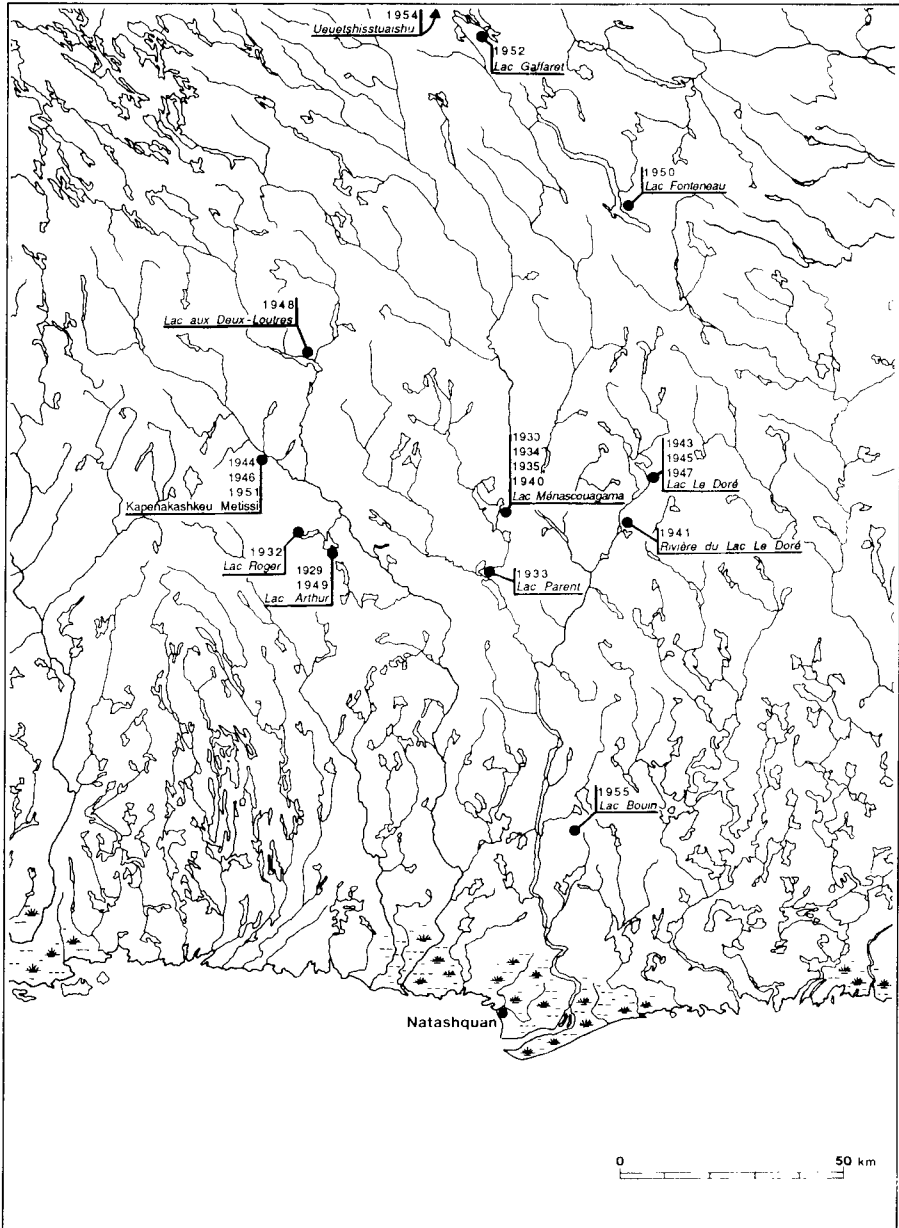
Les principaux travaux à effectuer lors de la chasse d'automne sont l'installation du camp de base, la quête du gibier de subsistance et la mise en place des lignes de trappage. La plupart des groupes de chasse utilisent une tente de toile carrée comme habitation ; cependant, certains préfèrent ériger un camp en bois rond ou encore un carré en rondins recouvert d'une toile.

Nous y avons construit une maison en bois semblable à celle du père de Shimun, elle était très grande, nous y étions quatre familles à y vivre. La maison n'avait qu'une porte seulement et il y avait deux poêles. On demeura là tout l'automne.

(Bacon et Vincent, 1979 : 272)

La coupe du bois de chauffage demeure une des premières tâches à accomplir lors de la mise en place du camp principal. Par la suite, on récupère, vérifie et remet en état de fonctionnement des outils comme des pièges, des traîneaux laissés sur place ou dans les environs les années précédentes. Par la suite, les hommes partent pour quelques jours afin de repérer à la fois des cabanes de castors et le gros gibier. A ce moment-là, ils forment des équipes qui se dirigent à des endroits différents pour couvrir la plus grande étendue possible et maximiser leurs chances.

Pour leurs tournées de reconnaissance, les hommes utilisent leur canot jusqu'au gel des lacs. Par après, tant que la neige n'est pas abondante, ils se déplacent à pied et occasionnellement en patins.



Carte 2 Principaux campements d'automne de Michel Grégoire, 1928-1960

Lorsqu'on avait fini sur un lac, on changeait de lac. On enlevait nos patins pour rejoindre un autre lac puis on les remettait rendus au lac. Ça prend une soirée pour fabriquer des patins.

(M. Grégoire : dossier sur la culture matérielle, p. 14)

Ces déplacements nécessitent aussi des lieux de campements satellites équipés de tentes de toile carrées ou d'abris temporaires.

Ils pouvaient être amenés à dormir deux fois à l'extérieur du campement à peine protégés par quelques conifères qu'ils plaçaient autour d'eux... puis ils plaçaient probablement du sapinage tout autour du foyer.

(Bacon et Vincent, 1979 : 4)

Pendant ce temps, au campement principal, les femmes assistées des aînés et des enfants s'affairent à la coupe du bois de chauffage, à la chasse au petit gibier, à la pêche au filet, à la confection des habits d'hiver, et aux tâches ménagères habituelles.

Durant les deux premières semaines de leur séjour d'automne, les groupes de chasse concentrent leurs énergies à produire la nourriture nécessaire à leur séjour et les appâts utiles au piégeage. À cette période de l'année, le gros gibier, principalement le caribou et récemment l'orignal, représente la clef de voûte de la chasse d'automne. En effet, en plus de fournir plusieurs kilos de viande et de graisse, il procure, entre autres, le matériel nécessaire à la fabrication des raquettes et des vêtements. Sans raquettes et sans provisions, une personne est confrontée à des conditions difficiles de survie. Ainsi, la présence ou l'absence du caribou influe directement sur la qualité du séjour et le temps disponible pour le trappage des animaux à fourrure.

Quand on chassait là-bas, le gibier que l'on avait en vue en priorité, c'était le caribou. Mais parfois on n'en tuait pas, c'est à ce moment là qu'on avait faim. On ne trouvait que du petit gibier.

(Bacon et Vincent, 1979 : 253)

Puis,

Au premier novembre, à la fête des Morts, on commençait à mettre nos pièges.

(A.-C. Ishpatau : cass. 1, face A)

Alors, les hommes repartent de nouveau en équipes et établissent leurs lignes de trappage en se faisant des chemins selon les indices repérés. Même s'ils ont pu auparavant

capturer quelques castors et rats musqués, leur effort de piégeage est concentré au mois de novembre. Au début, la chasse porte sur les animaux habitant dans les écotomes aquatiques tels le castor, la loutre, le vison ; puis, lorsque tous les cours d'eau sont gelés mais pas assez pour porter le poids d'un individu, les trappeurs se dirigent vers les endroits boisés où la martre, l'hermine, le lynx et le loup se nichent. De leur côté, les femmes et les jeunes adolescents établissent aussi aux environs du campement principal des lignes de trappage qu'ils peuvent par la suite visiter et entretenir en une seule journée.

Pour exploiter un terrain de trappage, les Montagnais de Natashquan utilisent deux méthodes. La première consiste à installer à partir de leurs camps, principal et satellites, des lignes de trappage et à faire des tournées régulières afin de nettoyer les pièges, de récupérer les prises et de procéder à de nouvelles installations. De cette façon, les équipes de trappage habituellement composées de deux hommes font la navette entre le camp principal et les campements secondaires. La seconde manière est caractérisée par la progression constante du chemin de trappage et l'absence de campements satellites fixes. Les campements sont déplacés au fur et à mesure que l'équipe avance dans sa recherche des animaux à fourrure. Ces deux méthodes sont occasionnellement combinées selon les prises obtenues et le gibier recherché.

Lorsque les hommes reviennent au campement principal après une absence d'environ cinq jours, ils échangent entre eux diverses observations et informations, sur l'emplacement de leurs pièges, par exemple. Puis, ils repartent, quelquefois en composant de nouvelles équipes, dans le but d'établir une autre ligne de trappage, de vérifier les pièges tendus ou encore de modifier leur parcours au besoin. Le fait de permuter les membres des équipes permet à tous et chacun d'acquérir une plus grande connaissance du territoire.

Cette forme de transmission du savoir demeure un élément fondamental dans la formation des responsables de groupe. En effet, pour acquérir les compétences permettant de diriger des gens, de répartir des effectifs, d'organiser des

chasses, on doit maîtriser plusieurs informations et développer certaines aptitudes. Ainsi, on doit être capable d'évaluer les ressources d'un espace donné et de circuler au moins sur toute l'aire d'exploitation de sa communauté. De plus, dans le but de procurer le confort et la sécurité aux membres qui l'accompagnent, le responsable doit être apte à discuter avec ses vis-à-vis afin d'établir un inventaire des ressources, de prévoir des lieux de rencontre et de choisir des sites de campements. En d'autres termes, un responsable sait où sont campés les autres groupes et connaît les chemins à suivre pour les rejoindre. Ainsi, la recomposition des équipes de trappage s'inscrit dans un ensemble de pratiques d'apprentissage du territoire.

La tournée des pièges peut être interrompue momentanément à cause des conditions climatiques. Ainsi, lorsque la neige est trop abondante, les hommes doivent s'employer à fabriquer des fûts de raquettes en bouleau, des traînes et des traîneaux en mélèze, tandis que les femmes lacent les raquettes avec des lanières de peau de caribou. Ces travaux peuvent nécessiter jusqu'à une semaine de travail selon le nombre de personnes du groupe de chasse.

Durant tout ce temps, l'organisation et l'accomplissement des tâches sont basés sur la participation volontaire des individus et certaines normes socio-culturelles permettent d'évaluer les capacités de chacun. Les Montagnais reconnaissent parmi eux des chefs de groupe qui décident des chasses collectives, des espèces à exploiter, des lieux où trapper et du partage de la viande et des revenus provenant des animaux à fourrure.

La composition des groupes de chasse varie d'une année à l'autre. Cependant, certains facteurs influent sur l'agencement des familles et des individus formant un groupe. Ainsi, la compatibilité des personnes qui devront passer la saison ensemble, la présence de gens connaissant la zone de fréquentation prévue, la nécessité d'avoir une sage-femme pour une mère étant sur le point d'accoucher ou encore la coutume de ne pas séjourner sur un terrain où un proche parent est récemment décédé sont autant d'éléments qui doivent être pris en considération par les responsables lors de leurs négociations. De façon générale, les

groupes sont composés de parents proches soit par consanguinité soit par alliance. Dans ce cadre, le système de parenté montagnais permet aux personnes, d'une part, d'étendre et de ramifier leurs possibilités combinatoires au sein de plus d'une communauté et, d'autre part, d'être tout à fait mobiles sur l'ensemble du territoire. Bien que la parenté soit la principale base de regroupement, certains groupes s'articulent sur la camaraderie ou encore intègrent une personne étrangère à la culture montagnaise.

Au cours de l'automne, les Montagnais disposent de divers moyens de se procurer du poisson ou de la viande. Ainsi, ils pêchent sous la glace soit avec des filets soit à la ligne. Quant aux lièvres, gallinacés, caribous, ours et orignaux, ils sont habituellement tués au moyen d'une arme à feu. Les lièvres et gallinacés sont aussi encolletés et, occasionnellement, l'ours et le lièvre peuvent être capturés au moyen de trappe en bois. Les animaux à fourrure sont le plus souvent pris à l'aide de pièges de métal et de trappes en bois de différentes grosseurs quoiqu'ils soient parfois suivis à la piste et abattus à l'aide d'une arme à feu.

Quand il s'agit d'animaux de taille imposante tels le castor, l'ours, l'orignal et le caribou, les chasseurs montagnais pratiquent un écorchage ouvert en faisant une incision le long de la ligne médiane du ventre à partir du menton jusqu'à la queue. Puis, ils dépouillent un côté à la fois. Par après, les peaux sont tendues et lacées généralement sur des fûts de bouleau. Les autres animaux à fourrure sont écorchés en sac. Leur peau est ensuite tendue, le poil vers l'intérieur, et retenue à l'aide de petits clous sur des moules de séchage en bois d'épinette noire sec et sans noeud. Ainsi traitées, les fourrures peuvent servir à l'habillement domestique, à une transaction commerciale ou encore à la confection de divers articles susceptibles d'être vendus localement.

Les restes de certains animaux, principalement du caribou, du castor et de l'ours font l'objet d'une attention particulière de la part des Montagnais s'ils veulent maintenir la communication avec les maîtres des animaux. Par exemple :

Il ne faut jamais jeter sur la terre le reste du castor, toujours à l'eau ; mais, jamais dans un lac où il y a des castors de crainte qu'ils sentent cela. Tu enterres les restes jusqu'au moment où tu les as tous pris ; puis, tu peux tout jeter à l'eau.

(P. Uapistan : cass 1, face B)

Deux moyens d'entrer en communication avec les maîtres des animaux et connus des aînés sont le chant accompagné de battements de tambour et la scapulomancie.

Les vieux emportaient leurs tambours et, là-bas, au campement, quand on voulait aller à la chasse, là-bas, en hiver, quand nous demandions de la nourriture au maître du caribou, de nouveau nous nous servions du tambour.

(Bacon et Vincent, 1979 : 184)

Lorsque la famine sévit parmi les groupes de chasse, on se sent obligé de recourir en dernier ressort à la tente tremblante afin de rétablir la communication avec les maîtres des animaux et de revenir à la vie normale. Enfin, la chasse peut être interrompue par le décès d'un des membres du groupe de chasse. En pareil cas, les Montagnais de Natashquan ramènent habituellement la dépouille mortelle à la mer et cessent pour quelque temps toute chasse près des lieux où l'événement s'est produit.

Quand un vieux mourrait, on le ramenait à Natashquan et on ne nommait pas immédiatement de successeur pour le territoire. Par contre, ses enfants ne retournaient pas sur ces lieux, ils allaient plutôt sur un autre terrain. Ce sont d'autres gens qui retourneront là, ceux qui n'ont pas de lien de parenté avec le défunt. L'Indien n'aime pas voir le territoire où est mort son père, son grand-père ou sa femme. Il préfère aller ailleurs.

(P. Courtois : communication personnelle)

Puis, vient le moment de préparer la transition entre le camp principal d'automne et celui de l'hiver.

La descente

À partir de la mi-décembre, les Montagnais de Natashquan envisagent deux possibilités. La première consiste à se diriger près des villages et à échanger une partie de leurs fourrures contre de la nourriture pour les grands froids. Selon la situation géographique du camp principal d'automne et leurs conditions de bien-être, les groupes de chasse se dirigent soit vers Natashquan soit vers North West River. Toute-

fois, cette dernière alternative était rarement choisie et a été abandonnée depuis 1950 environ. La deuxième possibilité est de continuer à séjourner à l'intérieur des terres tout en commençant la descente. En quel cas, la subsistance du groupe a été assurée par une chasse au caribou fructueuse. Quelle que soit la décision prise, une constante demeure : les pièges sont levés et la quête intensive d'animaux à fourrure est interrompue.

En quittant leur campement principal d'automne, les Montagnais de Natashquan peuvent accrocher leurs pièges à des branches d'arbres, entreposer sur des plateformes canot, tente, raquettes, outils, et ils laissent sur des échafauds des ossements d'animaux recouverts de sapin. Enfin, ils nettoient les lieux et commencent leur migration en raquettes tout en tirant sur une traîne aliments, fourrures, effets personnels et, quelquefois, de jeunes enfants ou des personnes âgées ou malades. S'ils ramènent un canot, ils utilisent un traîneau sur lequel ils hissent parfois une voile.

Moi, je glissais sur la neige avec une voile. Je mettais des skis dessous le canot et on glissait sur la neige.

(M. Grégoire : cass.2, face A)

Si les chutes de neige sont abondantes, on devra d'abord tracer son chemin en raquettes puis revenir sur ses pas pour repartir le lendemain avec traînes et traîneaux sur le parcours ainsi préparé. Au fil du trajet, les caches sont repérées et leur contenu récupéré. En outre, des groupes de chasse se rencontrent et font route ensemble. Ceux qui se dirigent vers North West River ont quelquefois l'occasion de voir des gens de La Romaine, de Mingan, de Sept-Îles, de Saint-Augustin et de North West River et de croiser sur leur chemin des villageois anglophones.

La division des tâches durant ces jours de voyage ressemble à celle de la montée. Les hommes s'occupent principalement du transport des bagages et de l'ouverture des chemins. Lorsque la présence d'animaux à fourrure est manifeste et que le temps le permet, ils peuvent décider de les poursuivre à la piste. Par contre, ils installent rarement des pièges car ils considèrent que cela exigerait trop de temps. S'ils dépistent quelque gros gibier, les hommes s'organisent pour le chasser, ou se contentent de marquer

l'endroit dans le but d'y revenir plus tard au cours de l'hiver. De leur côté, les femmes tirent aussi des traînes, aménagent les campements à chaque étape et effectuent leurs tâches habituelles.

Durant cette descente, les groupes se nourrissent surtout de petit gibier : porc-épic, lièvre, gallinacés. L'avantage est que ce petit gibier est rapidement apprêté, consommé presque entièrement sur-le-champ, n'exige pas de recourir à quelque mode de conservation et ne représente pas de charge supplémentaire à transporter. Par contre le gros gibier, comme l'ours et le caribou, doit être séché, découpé en morceaux correspondant à la largeur d'une traîne. De plus, la graisse de caribou est conservée dans des sacs faits de la vessie du caribou. Durant cette opération :

les enfants ne doivent pas être dehors après qu'on ait versé la graisse, disait mon grand-père, ils ne doivent pas faire le moindre bruit.

(Bacon et Vincent, 1979 : 203)

Quelquefois, lorsque plusieurs groupes de chasse se rejoignent et qu'ils ont un caribou à partager, ils organisent un festin sous l'égide des aînés. La chasse d'automne a fait ainsi place à celle de l'hiver.

La chasse d'hiver

À la période des Fêtes, une bonne partie des Montagnais de Natashquan se regroupent à un campement principal situé à une ou deux journées de marche du village de Natashquan. Toutefois, ceux qui ont choisi de passer l'hiver à l'intérieur des terres sont restés au nord du premier embranchement de la rivière Natashquan. De cette façon, tout le secteur Unipek sera exploité par ceux qui résident à la mer. Après avoir aménagé leur campement principal d'hiver, ils se préparent à faire le tour des commerçants.

En arrivant près de la mer, ils accrochaient leurs fourrures sur une corde et ils les laissaient se nettoyer au vent. Après cela, ils allaient les vendre au marchand de fourrure et ils payaient ainsi leurs dettes.

(M.-L. Menikapu-Ishpatau : cass. 1, face B)

Nous allions chercher des vivres et nous apportions avec nous quelques fourrures pour l'achat de thé et de farine. Nous couchions deux fois pour arriver à Natashquan. Puis nous dormions à Natashquan

(...) Lorsqu'on rapportait des fourrures, des fois ce n'était pas assez pour payer nos dettes ; et s'il y avait un surplus, il n'était pas plus gros que 30,00 S. On avait de la difficulté à rejoindre les deux bouts.

(A.-C. Ishpatau : cass. 1, face B)

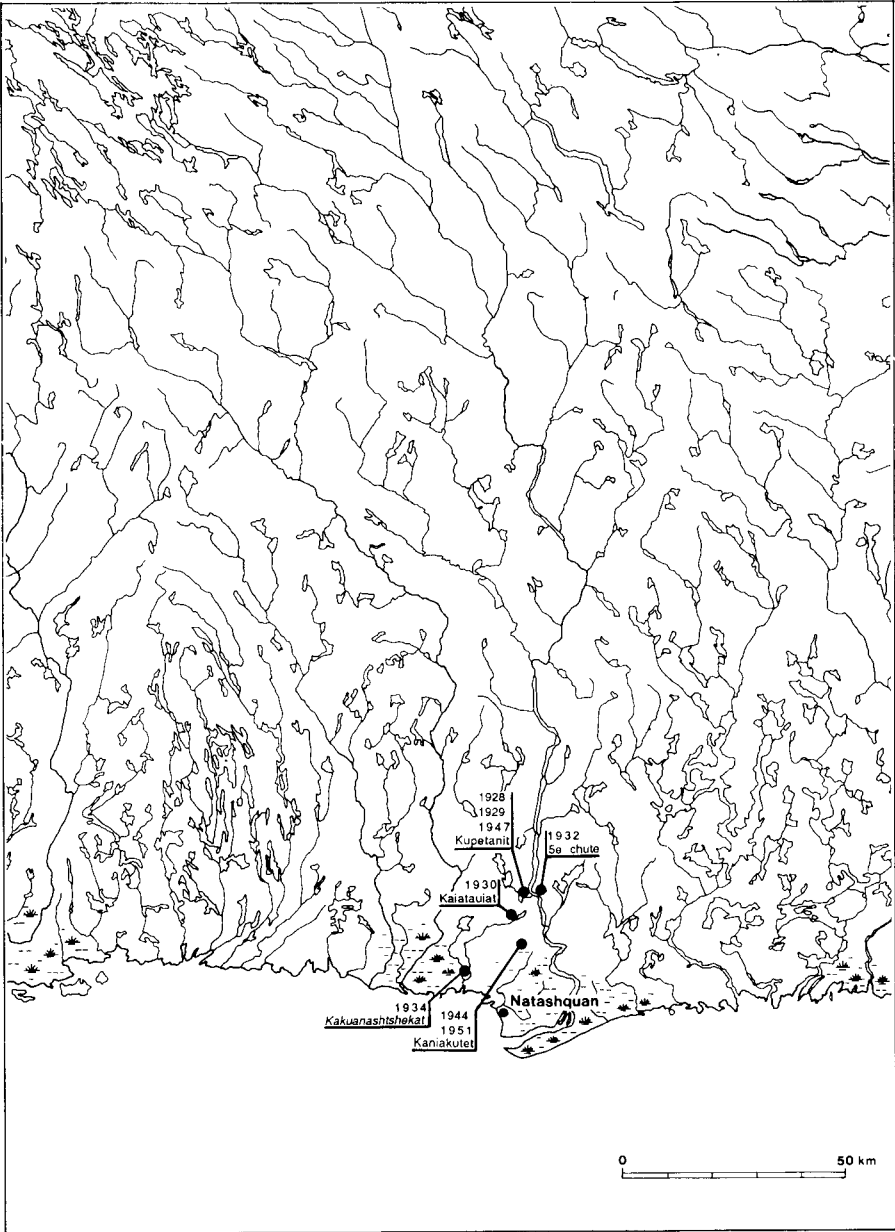
Les hommes laissent donc pour quelques jours leur famille généralement dans les environs de Kaniakutet (voir carte 3) et, selon les prix des fourrures, rapportent des denrées pour compléter les vivres nécessaires pour les mois d'hiver. Il arrive que, pour certains, la marge de crédit est faible car les marchands tiennent compte de certains antécédents.

C'est fou ce que Shimun avait comme dettes. Il a pu vivre à l'aise après qu'il les ait entièrement acquittées. Car il a dû en rembourser à deux reprises : il y a celles de son père et aussi celles de Punis.

(Bacon et Vincent, 1979 : 88)

Le campement principal d'hiver près de la mer demeure l'occasion de revoir la plupart des autres membres de la communauté et d'échanger nouvelles et informations. Ainsi, on relate les résultats de la chasse d'automne, on fait mention de la localisation de colonies de castors ou de troupeaux de caribous et de l'emplacement de certains objets et denrées sur le territoire. Ces renseignements permettent de faire le point sur l'état des différentes zones de chasse ; les responsables apprennent avec précision quelles portions du territoire furent exploitées durant l'automne. De plus, c'est peut-être aussi l'occasion pour certains de faire des invitations en vue d'un futur groupe de chasse d'automne. Toutefois, pour ceux qui sont restés à l'intérieur des terres, ce magasinage et cet échange d'informations ne seront possibles que plus tard, lors de leur retour à la côte.

Après les Fêtes, soit durant le mois de janvier et une partie de février, les Montagnais de Natashquan n'établissent pas de ligne de trappage. Ils concentrent plutôt leurs efforts sur la chasse de subsistance ; ils tendent des collets à lièvre et organisent de courts séjours à l'extérieur du campement principal pour chasser le caribou. Occasionnellement, ils attrapent des animaux à fourrure après les avoir suivis à la piste ou encore repérés avec précision. Sans quoi ils jugent que leur investissement en temps et en énergie serait trop risqué.



Carte 3 Principaux campements d'hiver de Michel Grégoire, 1928-1960

La fourrure est chère surtout en décembre et en janvier, mais il fait trop froid en janvier et la glace est épaisse. On n'en prend pas beaucoup.

(Dominique et Pelletier, 1974 : 66)

Durant cette période de l'année, la préparation du bois de chauffage exige beaucoup de temps et représente la tâche majeure, car l'approvisionnement en bois doit être constant. L'emplacement du camp principal d'hiver est choisi en conséquence. Un endroit boisé, en plus de fournir du combustible, procure un meilleur abri contre les grands vents accompagnant habituellement les froids d'hiver.

Les chasses collectives au caribou ont aussi lieu à ce temps de l'année. Elles nécessitent la formation d'équipes rassemblant une dizaine de chasseurs qui partent à la rencontre des troupeaux de caribous. Une fois les bêtes repérées, un chef d'équipe établit la stratégie de l'embuscade. Il désigne à chacun des chasseurs un endroit où se poster représentant une éventuelle passe par où le caribou peut se présenter. Puis il demande à l'un d'entre eux d'aller à la rencontre de la harde et de la rabattre vers les lieux choisis. Lorsque les caribous arrivent, les chasseurs essaient de les désorganiser en abattant l'une après l'autre les bêtes de tête. Les caribous tournent alors en rond et rencontrent les chasseurs situés aux différentes passes. Après l'embuscade, des membres de l'équipe de chasse coupent les cous et préparent les carcasses tandis que d'autres vont à la recherche des caribous blessés afin de les achever et de les ramener. Par la suite, l'équipe regagne le campement principal tout en ramenant sur des traînes la viande récoltée.

Vers la mi-février, avec le réchauffement de la température, la durée d'ensoleillement plus longue et le durcissement de la neige, les groupes se préparent à reprendre le trappage intensif des animaux à fourrure.

La chasse d'hiver-printemps

Selon les conditions climatiques, les préférences et la localisation des groupes, les Montagnais de Natashquan suivent une des trois stratégies possibles durant cette période qui va jusqu'à la fin d'avril.

Tout d'abord, il y a ceux qui poursuivent leur descente vers la mer, y compris ceux qui reviennent de North West River. Ces groupes exploitent le long de la rivière Natashquan des sites leur paraissant propices à la capture d'animaux à fourrure. Es établissent des campements d'environ une semaine afin d'explorer et de trapper. En deuxième lieu, il y a les chasseurs déjà revenus à la mer au cours de janvier et qui s'organisent pour retourner à l'intérieur des terres tout en laissant leur famille aux abords de Natashquan. Enfin, il y a ceux qui, ayant aussi regagné le littoral au début de l'hiver, préfèrent se déplacer avec leur famille sur la marge côtière.

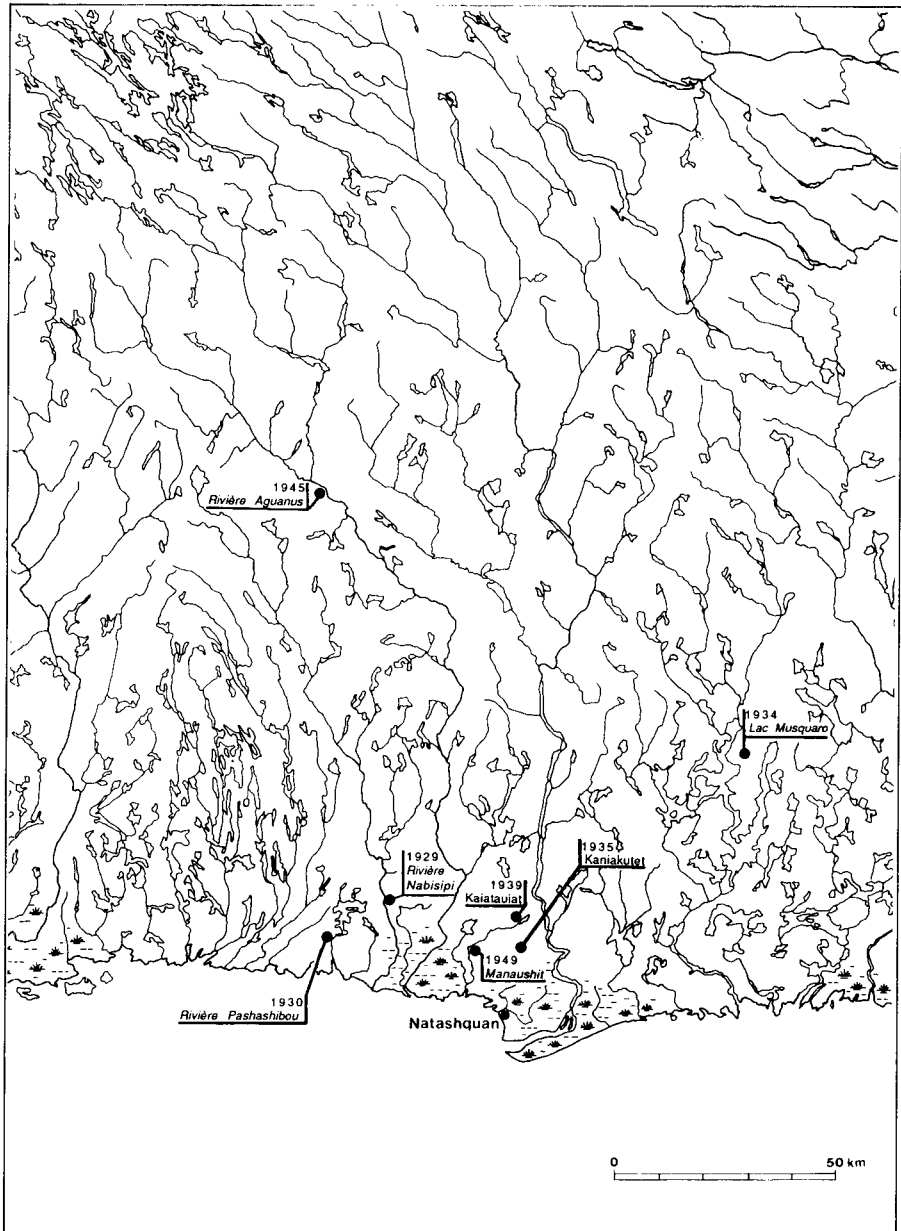
Malgré cet éventail de possibilités, les Montagnais de Natashquan ne retournent généralement pas aux lieux exploités durant l'automne. En d'autres termes, les activités d'hiver-printemps sont concentrées surtout dans le secteur Uinipek (voir carte 4) qui n'a pas été exploité durant l'automne ainsi que le long de la rivière Natashquan où on n'a chassé que pour la subsistance quotidienne.

Pour cette chasse d'hiver-printemps, les Montagnais de Natashquan voyagent principalement sur les rivières Natashquan, Aguanus et Nabisipi. Au départ, ils s'intéressent au caribou parce que cet animal leur fournira de quoi fabriquer des raquettes de printemps.

Vers la fin février, les hommes partent chasser le caribou vers l'ouest. Lorsqu'ils reviennent, les femmes nettoient les peaux et tressent des raquettes de printemps. Après cela, les hommes vont chasser le loup-cervier, le renard et la loutre.

(B. Kaltush : cass. 2, face A)

Puis, dès les premiers signes de réchauffement jusqu'au début d'avril les hommes trappent principalement les animaux terrestres tels le lynx, la martre et le renard. Ensuite, lorsque les ruisseaux dégèlent, soit au début d'avril, ils s'affairent à capturer les animaux à fourrure des écotones aquatiques comme la loutre, le vison, le castor et le rat musqué. Durant cette partie de l'année, certains groupes préfèrent s'installer près de la côte pour profiter du retour des oiseaux migrateurs et chasser les petits « blanchons ». Ce choix n'exclut pas la possibilité pour un chasseur d'aménager son campement sur la côte et d'entreprendre pendant deux semaines une chasse au castor et au rat musqué. De



Carte 4 Principaux campements d'hiver-printemps de Michel Grégoire, 1928-1960

la même façon, ceux qui ont décidé de rester dans la partie septentrionale du secteur Unipek peuvent également exploiter la sauvagine, principalement la bernache, sans pour autant abandonner leurs lignes de trappage et leurs installations.

Au cours de cette période de l'année, les groupes se déplacent parfois pendant la nuit parce que durant la journée la neige ramollit sous le rayonnement du soleil de plus en plus intense au cours du printemps, colle aux raquettes, traînes et traîneaux et ralentit considérablement la vitesse de croisière des voyageurs. Au fur et à mesure que le dégel se produit, le canot est récupéré et utilisé dans la mesure du possible.

De façon générale, à l'exception de ceux qui continuent leur descente, les groupes de chasse d'hiverprintemps sont de taille plus petite que ceux d'automne et semblent plus mobiles puisqu'ils n'établissent pas de campement principal assorti de camps satellites. La composition de ces groupes varie selon les circonstances, les particularités et les préférences des individus quant au choix des ressources à exploiter. Ainsi certains chassent avec les mêmes partenaires automnaux tandis que d'autres s'organisent différemment, soit en constituant des équipes d'hommes, soit en se restreignant à la famille nucléaire, soit en ne s'associant qu'avec une autre famille.

Les femmes qui demeurent avec leur famille près du village de Natashquan et dont le mari est parti chasser en équipe, exploitent les alentours de leur campement tout en négociant entre elles la garde des enfants.

Shunien, Eneish et moi placions nos pièges. Pendant ce temps-là, An et Anuish plaçaient les leurs de leur côté. Alors, il ne restait plus au campement que Maniensch, ta mère et ma mère. Nous revenions au campement le soir. Un canot avait été monté sur la hauteur. C'est lui que nous utilisions pour naviguer là-bas.

(Bacon et Vincent, 1979 : 140)

Pour les femmes qui accompagnent leur mari, le temps de chasse est raccourci car les groupes sont restreints et les taches sont moins partagées. Par contre,

... quand je n'avais pas d'enfant avec moi, je posais mes pièges. Je disais à mon mari que j'allais prendre des martres. J'allais cher-

cher aussi des belettes et tout ce que l'on pouvait manger, des perdrix, du lièvre etc (...) Mais quand j'avais un *enfant* avec moi, je ne bougeais pas.

(Bacon et Vincent, 1979 : 10)

Le caribou, le lièvre, les gallinacés et le porc-épic qui assurent une bonne part de l'alimentation en hiver, sont remplacés progressivement au cours de cette période par la sauvagine, les oeufs de divers oiseaux marins, l'omble de fontaine, la ouananiche et la touladi. Plus la température se réchauffe et plus les cours d'eau sont libres de glace, moins les Montagnais de Natashquan cherchent à capturer des animaux à fourrure, à l'exception du rat musqué et du castor.

Pendant l'hiver-printemps, la plupart des espèces animales sont en gestation. Lorsque les chasseurs trouvent des foetus à l'intérieur des femelles piégées ou tuées, ils leur portent une attention particulière car, par exemple, l'irrespect envers un foetus de caribou peut représenter une cause de malchance. On doit prendre soin d'envelopper ce fœtus dans un sac afin qu'il ne touche pas à la neige et on le remet aux aînés. Ceux-ci coupent le foetus en deux, le suspendent au centre de la tente pour le faire sécher et plus tard, dépendamment de sa taille, le mangent ou le fixent à un arbre. De cette façon, la communication avec les maîtres des animaux est maintenue.

À la suite de leur chasse d'hiver-printemps, les Montagnais de Natashquan vont s'installer le long du littoral très près du village de Natashquan comme au Havre-des-Canadiens ou encore à Kukuminashiu ashtshi. À ce dernier site, on avait pris l'habitude, depuis les années 1940 jusqu'à la construction des premières maisons vers 1954, d'aménager un campement permanent pour les personnes incapables de travailler dans les bois pour des raisons de santé ou d'âge. De cette façon, ces personnes ont accès aux services et à l'approvisionnement disponibles au village de Natashquan. Habituellement, des adolescentes demeurent avec ces personnes afin de les seconder dans leurs tâches ménagères. De plus, ce campement représente un lieu d'hébergement pour ceux et celles qui viennent magasiner durant l'hiver tout en leur permettant de s'enquérir des dernières nouvelles et de laisser des messages.

À ce moment de l'année, les Montagnais de Natashquan vivent des instants de retrouvailles puisque généralement ceux qui ont fait la montée automnale et qui sont restés à l'intérieur des terres plus ceux qui reviennent de leur chasse d'hiver-printemps ainsi que ceux qui ont campé le long du littoral se retrouvent en ces lieux de rassemblement. À cette occasion, ils se visitent, renouent leurs liens d'amitié, s'informent et quelquefois festoient. Puis, quand la neige est presque toute fondue, les hommes partent chasser le castor et le rat musqué de printemps.

La chasse de printemps

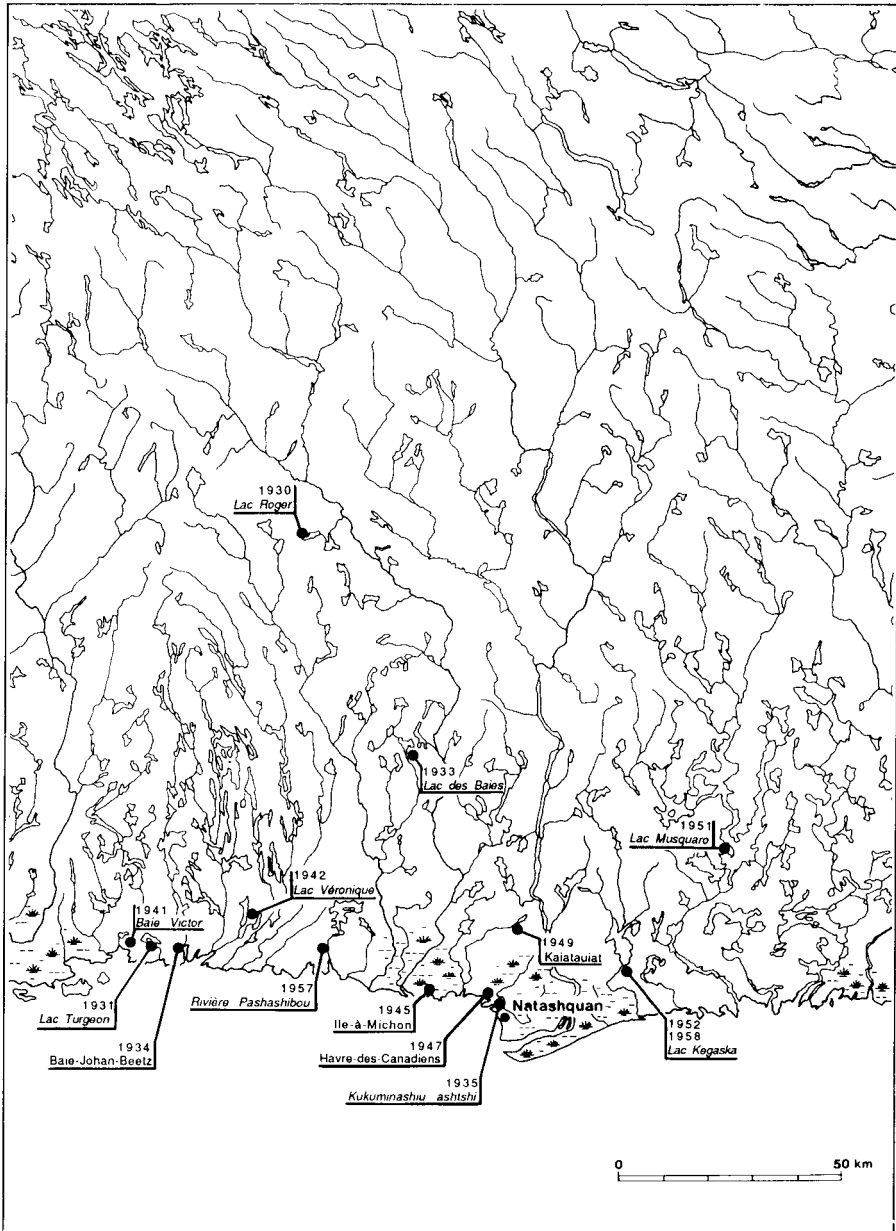
De la mi-mai à la mi-juin, les Montagnais de Natashquan se répartissent dans trois endroits pour faire leur chasse de printemps. Le premier se situe à l'est de la rivière Natashquan autour des lacs Paimpont et Kégaska. Le deuxième est sur le long du littoral entre les rivières Natashquan et Aguanus. Les environs de Baie-Johan-Beetz sont le troisième endroit possible. Durant ce mois, les équipes de chasseurs ne s'éloignent pas plus qu'à 40 kilomètres au nord pour ensuite revenir au bord de la mer (voir carte 5).

Le choix d'aller un peu à l'intérieur ou de demeurer sur la côte dépend des ressources que les chasseurs recherchent. À l'intérieur on trouve surtout du castor, du rat musqué et du poisson d'eau douce, tandis que le littoral offre plutôt des oiseaux migrateurs, des oeufs et du loup-marin. De façon plus particulière, les alentours de Baie-Johan-Beetz semblent de loin les plus propices à la chasse au castor tandis que le rat musqué se trouve aux deux autres endroits.

À partir du mois de mai, les Montagnais de Natashquan circulent en canot ou en chaloupe munie d'un moteur marin qu'ils ont pu acheter grâce à une bonne récolte de fourrures.

Et puis finalement, Shimun a pu avoir une embarcation. Il avait tué des renards. À cette époque-là, il ne prenait pas de martres. C'était toujours des renards noirs qu'il prenait. C'est grâce à eux qu'il a pu rembourser rapidement ce qu'il devait, qu'il a acquitté ses dettes. Après quoi, il lui restait de l'argent, d'où l'embarcation.

(Bacon et Vincent, 1979 : 88-83)



Carte 5 Principaux campements de printemps de Michel Grégoire, 1928-1960

Après avoir remis à l'eau les barges remisées pour l'hiver au village de Natashquan, on navigue sur la mer pour ensuite jeter l'ancre et gagner en canot les lacs intérieurs. La chasse de printemps ne nécessite pas de campement principal et est surtout menée en équipes de deux à quatre hommes. Ces équipes suivent un parcours où elles peuvent utiliser occasionnellement un site pour trois ou cinq jours. Aux environs de Baie-Johan-Beetz et du lac Kégaska, les Montagnais de Natashquan rencontrent quelquefois des gens de Mingan et de La Romaine et en profitent pour échanger des informations et établir une liaison avec le reste du territoire.

Pendant que les équipes d'hommes sont à la recherche de castor et de rat musqué, les femmes et les enfants parcourent les nombreux étangs et ruisseaux des environs de Natashquan en quête de rat musqué. Le produit de cette chasse leur permet de se procurer des objets de toutes sortes.

Les rats musqués, c'est ce que la femme vend à part. De cette façon, elle pouvait acheter du tissu et se faire du linge. Elle ramassait aussi des écureuils et des belettes pour ainsi obtenir du fil et des aiguilles.

(D. Bellefleur-Menikapu. cass. 3, face 2)

À ce moment de l'année, on s'alimente principalement de sauvagine et de poisson d'eau douce. Seuls le castor et le rat musqué sont recherchés pour leur fourrure. La plupart du temps, on se sert d'une arme à feu pour les abattre, car le recours aux pièges s'avère moins profitable. En effet, ces animaux sont en période de migration et n'ont pas encore tracé leurs chemins ni aménagé d'abris, et ils sont ainsi difficiles à localiser. La conservation de la viande et des peaux exige un traitement rapide et immédiat. Afin de pallier les effets des chaleurs printanières, la viande est séchée sur un échafaud sous lequel est entretenu un feu de bois pourri. De cette façon, on obtient de la fumée et on empêche les insectes de venir déposer leurs larves contaminantes. Quant aux peaux, elles sont grattées pour en extirper la graisse animale et puis séchées au soleil afin d'éliminer ainsi tout risque de pourrissement.

Puis vient le moment de regagner Matshiteu et de s'adonner aux activités estivales. Tout en longeant le littoral, on chasse les oiseaux migrateurs et on cueille des oeufs. Ren-

dus à destination, et de nouveau tous réunis, les Montagnais de Natashquan installent leur camp principal d'été et vaquent à leurs occupations à l'embouchure de la rivière Natashquan.

Les activités estivales

De la mi-juin à la fin d'août environ, les Montagnais de Natashquan règlent leurs comptes avec les marchands, vont à Musquaro pour la mission, pêchent le saumon, fabriquent leurs canots, chassent le loup-marin, occupent occasionnellement un emploi salarié, font de l'artisanat et préparent leur remontée automnale. Tout cela pendant qu'ils sont campés au bord de la mer entre Musquaro à l'est et la baie Victor à l'ouest.

Dès le début de l'été, on paie ses dettes chez les marchands. À cette occasion, ces derniers présentent les nouvelles marchandises qu'ils viennent de recevoir : fusils,

Familles de Étienne Bellefleur et de Joseph Bellefleur de La Romaine venant visiter des Montagnais de Natashquan. Photo prise en 1951 par Jean-Louis Pouliot du ministère des Mines du Québec.



tissus, montres, etc. Ceux qui disposent d'un certain surplus de fourrures peuvent se payer ces nouveautés. Aux marchands locaux, s'ajoutent des commerçants itinérants qui sillonnent la Côte-Nord et qui offrent toute sorte d'objets sans toutefois faire de crédit.

Cependant on peut aussi se procurer de l'argent sans pour autant vendre des fourrures.

Autrefois, quand on tuait encore du caribou, c'était en vendant des mocassins et des raquettes que nous pouvions nous procurer certaines choses. Nous réparions aussi les vieilles toboggans et nous les vendions. Les gens nous achetaient aussi de vieilles toboggans. Celles qui étaient en bon état, qui n'étaient pas endommagées, qui avaient encore de l'allure, nous les vendions 2,00 \$ ou 3,00 \$. Les mocassins aussi étaient bien payés. Les gens nous en achetaient. C'était avec cela que nous pouvions nous procurer différentes choses avant que l'on distribue des rations. Nous subvenions à nos besoins par tous les moyens possibles. Nous vendions de tout, y compris du duvet, des pattes de phoques pour faire des sacs à tabac et aussi des têtes de canards dont nous faisons des sacs à poches multiples. On nous les achetait 2,00 \$, on les payait même 3,00 \$ quand ils étaient beaux.

(Bacon et Vincent, 1979 : 304)

Toujours durant l'été, les gens évaluent leurs besoins en fonction de leur prochain séjour à l'intérieur des terres et s'organisent collectivement pour se procurer les choses qu'ils jugent nécessaires.

Dans ce temps-là, on achetait du marchand ce qu'on pouvait. Ensuite, les Indiens partageaient entre eux de sorte que chacun ait l'essentiel.

(A. Malec : communication personnelle)

Vers la fin de juin et le début de juillet, on se dirige vers Musquaro afin de se confesser, de communier, de se marier, de faire baptiser les nouveau-nés et occasionnellement d'être confirmés. Cette mission catholique permet aux Montagnais de Saint-Augustin et de La Romaine de rencontrer ceux de Natashquan. Parfois, certains d'entre eux invitent des parents et des amis à aller chasser avec eux à l'intérieur des terres leur permettant ainsi de fréquenter et de connaître d'autres lieux du territoire.

Deux routes permettent aux Montagnais de Natashquan de se rendre à Musquaro. La première passe par les terres tandis que la seconde consiste à naviguer sur la mer

en longeant le littoral. Cette dernière exige une chaloupe à moteur car les vagues sont trop fortes pour se déplacer en canot. De plus, sur ce parcours, rares sont les îles et les baies susceptibles d'offrir une protection contre des intempéries.

L'obtention d'un emploi salarié demeure une éventualité que certains convoitent. Ainsi, quelques-uns travaillent soit au club de pêche à saumon soit avec des équipes d'arpenteurs ou de prospecteurs ou encore à la pêche commerciale de la morue au large de la pointe.

Le père de Shimun et sa famille se rendaient aussi à la mission. Nous, nous sommes restés ici, nous n'y sommes pas allés, ton grand-père travaillait aux premières chutes, il travaillait pour le club. C'est pourquoi nous restions ici. Quelques-uns allaient à Ekuanitshiu.

(Bacon et Vincent, 1979 : 12)

Habituellement, après la mission, on s'affaire à couper du bois pour la construction des canots, aux environs de la première chute de la rivière Natashquan. Tout d'abord, il faut choisir des arbres, les abattre, les fendre, sécher le bois et ensuite tailler les pièces nécessaires. On se sert encore de la chaloupe à moteur pour le transport du bois choisi. En même temps, on en profite pour tendre des filets et prendre du saumon. Le saumon n'est accessible qu'en haut de la rivière car les pêches commerciales occupent l'embouchure.

On allait au canard eider et à la truite, puis on allait au saumon.

– Est-ce qu'ils tendaient leurs filets ici à la pointe ?

– Non. Ils étaient obligés de monter. Il y avait un Blanc qui avait payé pour placer ses filets à l'embouchure. Les Indiens avaient peur de tendre à cet endroit de crainte de se les faire enlever. Ils ne plaçaient que des filets à truite.

(A.-C. Ishpatau : cass. 5, face B)

Lors de la confection des canots, les hommes se partagent les tâches. Pendant que les aînés font les embarcations, les adultes partent à bord des chaloupes à moteur chasser le loup-marin et la sauvagine. La peau de phoque peut être vendue ou encore servir à la fabrication de mocassins imperméables nécessaires pour la remontée. De plus, le phoque procure de la graisse, de la viande et des éléments entrant dans la composition de certains médicaments.

Lorsque les canots et la chasse au loup-marin sont terminés, les Montagnais de Natashquan commencent à faire leurs bagages pour leur remontée prochaine. C'est aussi le moment de cueillir des plantes et des baies sauvages servant à l'alimentation, à la médecine traditionnelle et à d'autres usages tels la teinture des vêtements.

Puis, les hommes, généralement les chefs de famille, vont négocier auprès des commerçants locaux. La quantité de denrées et autres biens qu'ils obtiennent dépend de leur marge de crédit, du nombre de personnes composant leur groupe de chasse, des objets déjà acquis ou disponibles sur le territoire et de l'emplacement prévu du camp principal d'automne. Ainsi, un groupe chassant non loin de la mer peut davantage étaler son approvisionnement au cours de l'année qu'un groupe qui planifie un séjour prolongé loin de toute source de ravitaillement.

Puis, lorsque tout est prêt, soit vers la mi-août, les aînés animent occasionnellement une fête avec leur tambour et leurs chants.

Et quand nous chantions, avant de monter vers l'intérieur, c'était aussi du tambour que nous jouions. Les vieux avaient aussi l'occasion de fumer car on leur donnait du tabac quand ils jouaient et chantaient. Les vieux emportaient leurs tambours et là-bas, au campement, quand on voulait aller à la chasse, là-bas, en hiver, quand nous demandions de la nourriture au maître du caribou, de nouveau nous nous servions du tambour.

(Bacon et Vincent, 1979 ; 184)

Ainsi, le départ pour Nutshimiu est signifié et une nouvelle année commence.

LES MODIFICATIONS DU CYCLE ANNUEL

Le mode de gestion du territoire des Montagnais de Natashquan a sa propre dynamique qui est soumise tant aux conflits internes toujours possibles qu'à des influences extérieures. En effet, plusieurs changements sont survenus au cours des siècles et ont suscité de nouvelles stratégies. Sur ce point, les propos et confidences de Michel Grégoire permettent de mieux saisir de l'intérieur ces tentatives d'ajustements, plus particulièrement à partir de 1900. En effet, au cours du XX^e siècle, deux grandes séquences peuvent être démarquées qui expliquent la dynamique de ces changements : d'abord, la période de 1900 à 1945 caractérisée par l'essor du commerce des fourrures et la venue de trappeurs eurocanadiens en territoire montagnais ; puis, de 1946 à aujourd'hui où l'État et de grandes industries ont établi un modèle de développement particulier à l'ensemble du territoire. Toutefois, une brève rétrospective historique permet d'en mieux saisir la continuité.

Du XV^e siècle à 1820

Déjà, à la fin du XV^e siècle, des baleiniers et des morutiers de diverses nationalités européennes sont venus exploiter sur une grande échelle les ressources des eaux limitrophes de la Côte-Nord du Saint-Laurent et du Labrador. Ils ont d'ailleurs aménagé des installations telles des fonderies qui, aujourd'hui, sont des preuves incontestables de leur pas-

sage. Lors de leurs séjours, ils ont aussi entretenu des relations et des échanges avec les collectivités amérindiennes.

Cependant, la venue de Jacques Cartier fut particulière puisqu'elle signifia que la France prenait possession du territoire et voulait assurer sa présence de façon permanente. Pour ce faire, elle divisa, à partir de 1630, la Nouvelle-France en seigneuries et concessions.

En 1661, François Bissot obtint la permission de former des établissements sur la terre ferme à partir de l'Île aux Oeufs jusqu'à la baie de Bradore pour y faire la pêche sédentaire au loup-marin et au marsoin et autres négoce comme la traite des fourrures. François Bissot et ses successeurs ont ainsi exploité cette concession selon les mêmes conditions jusqu'en 1733. Par la suite, François-Joseph Bissot et les représentants du Domaine du Roi conclurent une entente stipulant que le territoire à l'est du cap du Cormoran relèverait de l'administration exclusive de Bissot, tandis que la région à l'ouest dudit cap serait annexée au Domaine du Roi.

En 1763, par suite de la conquête anglaise de la Nouvelle-France, la colonie de Terre-Neuve obtint la juridiction de la région située à l'est de la rivière Saint-Jean. L'administration terre-neuvienne a eu comme politique de favoriser le libre accès au territoire sans permettre toutefois d'établissements permanents. Cette politique n'a guère plu aux fervents des monopoles de telle sorte qu'en 1775 le gouvernement du Canada prit en charge l'administration de ce territoire.

La compagnie William Grant, Peter Stuart et Thomas Dunn acquit les droits des héritiers de Bissot en 1789 en vue d'exploiter les ressources locales. En 1803, cette compagnie loua ses droits de traite des fourrures pour une vingtaine d'années à la Compagnie du Nord-Ouest sur la partie comprise entre le cap du Cormoran et la rivière Olomane. L'autre section, soit de la rivière Etamamiou à l'Anse aux Dunes, près de Blanc-Sablon, fut gérée et exploitée par William Grant qui devint, en 1804, le seul propriétaire de la compagnie. De plus, il acheta la Labrador Company qui avait déjà ouvert plusieurs postes sur la basse Côte-Nord. En 1808, Terre-Neuve reprit l'administration de la région

jusqu'en 1825, tandis que John Richardson acheta la compagnie de William Grant et fonda la Labrador New Concern.

De 1821 à 1854

En 1821, la Compagnie de la Baie d'Hudson fusionna les effectifs de la Compagnie du Nord-Ouest et renouvela périodiquement le bail avec la Labrador New Concern. En plus de faire le commerce des fourrures, la Compagnie exploita le saumon et le loup-marin. En 1831, toute la Côte-Nord, comprise entre Tadoussac et la rivière Olomane, fut exploitée exclusivement par la Compagnie de la Baie d'Hudson. De plus, pour donner suite à sa politique monopolistique, la Compagnie ouvrit un poste à North West River et acheta celui de Kenamu, en 1836, afin de contrôler l'ensemble du Labrador.

Avec l'établissement de nouveaux postes et la consolidation de ceux qui étaient déjà en opération, la Compagnie de la Baie d'Hudson a pu soutenir les efforts des missionnaires. La présence de ces prêtres ne fut vraiment effective qu'à partir de 1844 lorsque les Oblats de Marie-Immaculée prirent en charge la région. Auparavant, des prêtres séculiers, ayant pris la relève des Jésuites et des Récollets, avaient visité occasionnellement les communautés de la Côte-Nord. Avec l'arrivée des Oblats, pendant trois quarts de siècle, les principaux comptoirs de traite et les missions catholiques ont été jumelés partout sur la Côte-Nord et au Labrador.

Jusqu'en 1853, la Compagnie contrôla tout le secteur à l'ouest de la rivière Olomane et empêcha systématiquement toute installation et toute tentative de nouveau peuplement. Les seuls Eurocanadiens acceptés et autorisés à circuler furent les employés de la Compagnie et les missionnaires. Cependant, par suite de plaintes et de pressions logées auprès du gouvernement de l'Union par divers groupes de pêcheurs, une législation spéciale fut votée pour permettre le peuplement libre (Canada, 16 Victoria, 1853, chap. 92.). Malgré cette loi, la Compagnie de la Baie d'Hudson fit en sorte que les gens ne s'installassent pas à proximité de ses postes. Ainsi, à Natashquan, les premiers Acadiens

n'ont pu s'établir que près de la Petite rivière Natashwan puisqu'à l'embouchure de la rivière Natashquan la Compagnie opérait déjà un poste.

Durant toutes ces années, les Montagnais de la Côte-Nord ont fréquenté assez régulièrement les postes de traite en vue de s'approvisionner et d'avoir accès aux services religieux. Au fil des ans, un lien de plus en plus stable entre des groupes de Montagnais et un poste spécifique s'est créé. D'ailleurs, la politique de la Compagnie favorisa ce type de relation car elle accordait davantage de crédit aux habitués d'un même poste (Frenette, 1986 : 49).

De 1855 à 1899

Avec la venue des pêcheurs acadiens à Natashquan, la compagnie La Parelle installa des équipements pour l'exploitation de la morue. A partir de 1857, la présence de cette entreprise a contribué à stabiliser la communauté acadienne et a fait, par la même occasion, une brèche dans le monopole commercial de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Ainsi, les Montagnais ont probablement troqué des fourrures au magasin de La Parelle pour certaines denrées et outils jadis disponibles exclusivement à la Compagnie de la Baie d'Hudson. De plus, des « traders », marchands itinérants qui commerçaient le long de la côte à bord de goélettes, ont sûrement hâté l'effritement du monopole de la Compagnie de la Baie d'Hudson. En effet, ces commerçants qui s'approvisionnaient principalement de morue en échange de nourriture et d'objets courants ont ouvert aux Montagnais une autre avenue pour écouler leurs pelleteries et obtenir des biens de consommation.

En 1859, le gouvernement du Canada loua à des particuliers des rivières à saumon mettant ainsi fin au monopole d'exploitation des rivières à saumon détenu par la Compagnie de la Baie d'Hudson. Dans ce contexte, la rivière Natashquan n'a plus été exploitée par la Compagnie et les postes de Nabisipi et de Musquaro ont été fermés dès 1860. Malgré tout, la Compagnie continua à détenir 21 licences de pêche entre les rivières Saint-Jean et Aguanus ainsi que 150 stations de pêche sur toute la Côte-Nord (Panasuk et Proulx, 1981 : 109).

Pour être concurrentielle et consolider son marché, la Compagnie de la Baie d'Hudson acheta, en 1866, un bateau à vapeur pour l'approvisionnement de ses postes. Dès lors, elle concentra ses activités aux endroits les plus accessibles pour le ravitaillement et ferma plusieurs comptoirs. De plus, elle adopta une nouvelle politique à l'égard des Montagnais : elle cessa de leur faire crédit et réclama le paiement des arrérages. En effet, devant les nouvelles possibilités d'achat et d'échange offertes par des compagnies de pêche et des « traders », les Montagnais écoulaient seulement une partie de leurs fourrures aux comptoirs de la Compagnie et accumulaient des dettes. A cette époque, seule la Compagnie offrait aux Montagnais une marge de crédit et, en mettant fin à cette pratique, elle leur signifia qu'elle n'était plus intéressée à financer ses compétiteurs.

Cette nouvelle politique de la Compagnie compliqua la vie des Montagnais car ils ne pouvaient plus obtenir autant de denrées pour leur montée vers l'intérieur. En même temps, le ministère des Pêcheries édicta des règlements interdisant aux Amérindiens la pêche au saumon sur les rivières affermées (Acte des Pêcheries de 1858, 22 Victoria, chap. 86). En conséquence, le gouvernement canadien dut intervenir d'urgence au cours de ces années et distribuer des rations alimentaires aux Montagnais (Grande-Bretagne Conseil privé, 1927 : vol. VI, par XVII, no 1142 : 2837).

Par la suite, le gouvernement du Canada mit de l'avant des programmes en vue de favoriser la sédentarité des autochtones et de les diriger ainsi vers des modes de vie, tels l'agriculture et la pêche commerciale, plus compatibles avec la société canadienne. En 1881, les Affaires indiennes lança un programme de pêche à la morue pour les Montagnais de la Côte-Nord. Cependant, durant les années 1880 à 1886, la morue se fit rare sur les bancs dans les environs de Natashquan. Cette pénurie occasionna d'ailleurs le départ de plusieurs familles acadiennes de Natashquan pour la Beauce (Vigneau, 1969). Pour les Montagnais, le programme de pêche se termina en 1883. Auparavant, la Cour supérieure du Canada avait reconnu la juridiction provinciale sur les rivières à saumon à partir de 1882. Ainsi, le gouvernement québécois légiféra pour permettre dès 1885 la

mise en place de clubs de pêche privés (Québec, 1885, *Statuts du Québec*, 48 Victoria, chap. 12).

Durant ces années, Musquaro devint le centre des activités estivales des Montagnais à l'est de Natashquan. En effet, les Oblats y ont concentré leur mission, la Compagnie de la Baie d'Hudson a réouvert son poste et c'est là que l'agent des Affaires indiennes venait rencontrer sa clientèle pour la mise en application du programme de pêche à la morue.

Petit à petit, les Montagnais ont vu s'installer des Eurocanadiens le long de la Côte-Nord et au Labrador. Ce peuplement, qui leur fournit au début des possibilités d'échange, introduisit graduellement des institutions dans leur vie quotidienne et remit progressivement en cause leur souveraineté territoriale.

De 1900 à 1945

Le début du XX^e siècle est caractérisé par la venue d'autres compagnies commerciales et par l'expansion de quelques commerçants locaux sur la Côte-Nord et au Labrador. En effet, en 1901, la compagnie française Révillon Frères établit des comptoirs un peu partout dans le Grand Nord canadien et plus particulièrement à Baie Piashti (maintenant Baie-Johan-Beetz) et à North West River. En plus d'acheter des fourrures, Johan Beetz, représentant de Révillon Frères, traita avec des trappeurs la capture de renards vivants en vue d'en faire l'élevage. S'ajouta à ce contexte de nouvelle concurrence sur le marché des pelleteries, la venue d'acheteurs itinérants spécialisés dans ce commerce. De façon plus particulière, à Natashquan, la compagnie de pêche transforma son installation en véritable magasin général, Richard Joncas mit en place une ferme vulpicole tandis que Jack Maloney de Mingan ouvrit une succursale de son entreprise de traite de fourrures. Bref, toute cette conjoncture favorisa la montée des prix des peaux.

Dans ce contexte, les Montagnais se sont vus convoités par divers acheteurs qui leur ont offert de nouveaux biens manufacturés et de nouveaux matériaux. Plus particulièrement, l'introduction de la toile représenta la grande innovation technologique du début du siècle puisqu'elle servait à

l'habitation, à l'habillement et au transport. Ainsi, les Montagnais se sont fait des tentes plus faciles à monter et nécessitant moins de ressources renouvelables telles les peaux de caribou et l'écorce de bouleau.

Nous étions quatre familles par habitation. Celles-ci étaient faites avec des piquets et des peaux de caribous que l'on plaçait les unes à côté des autres. Il y avait une porte à chaque bout... et il y avait des troncs de sapins placés à l'arrière.... Ce n'était qu'en été que nous habitions ces maisons, mais quelques personnes y vivaient encore même en hiver. C'étaient celles qui n'avaient pas les moyens d'acheter de la toile. Quand il faisait très froid, ceux qui avaient pu acheter de la toile passaient de l'habitation traditionnelle à la tente de toile.

(Bacon et Vincent, 1979 : 1)

Pour le vêtement, la toile, et plus tard le tissu, remplaça les peaux de caribou. Le fil à coudre fut substitué aux ligaments de caribou et aux racines. Enfin, le canot de toile succéda au canot d'écorce. Ce passage des matériaux du territoire aux produits commerciaux représenta une économie de temps substantielle tout en établissant une relation plus étroite avec les commerçants. Cependant, la fabrication des objets traditionnels se maintint jusqu'après la Deuxième Guerre mondiale où furent introduits des biens manufacturés.

Il n'y avait pas d'objets manufacturés ou quoique ce soit de fabriqué d'avance, il n'y avait pas le moindre vêtement prêt-à-porter. Autrefois, nous faisons tout nous-mêmes, nous cousions tout, mais encore fallait-il trouver du fil.

(Bacon et Vincent, 1979 : 8-9)

Bref, l'introduction de la toile incita les Montagnais à consacrer moins de temps à la recherche du caribou et à développer davantage des lignes de trappage afin de s'en procurer.

Mais l'essor des fourrures représenta aussi une alternative pour les villageois eurocanadiens établis le long du littoral. Au départ, ces gens étaient venus sur la Côte-Nord dans le but d'exploiter les ressources marines, principalement la morue, le saumon et le loup-marin. Toutefois, vers la fin du XIX^e siècle, la morue se fit rare rendant ainsi précaire l'existence de certaines familles de pêcheurs. Par contre, l'expansion commerciale des pelleteries permit à plusieurs villageois de trouver une solution à leur manque à gagner.

Conséquemment, ces nouveaux trappeurs se dirigèrent vers l'intérieur des terres à partir de la Côte-Nord et de la région du lac Melville, concurrençant en quelque sorte les Montagnais et juxtaposant sur le territoire un autre mode de gestion des ressources.

Les Blancs allaient trapper autant que les Indiens, ils ne recevaient pas d'argent de l'extérieur. Il y avait aussi des Anglais qui trappaient. Les Indiens servaient de guide et les renseignaient sur le territoire.

(A.-C. Ishpatau : cass 6, face A)

Ainsi, les villageois se sont initiés au trappage tout en côtoyant les Montagnais en forêt. Compte tenu des agissements particuliers de ces nouveaux trappeurs, les Montagnais ont composé avec leur présence. En effet, certains villageois se sont intégrés au mode de vie en forêt tandis que d'autres sont allés à l'encontre d'une certaine éthique montagnaise.

Puis on est reparti et on rencontra à Misku Ministuk, Maminutshituneupan. C'est un Blanc. Il nous nomma tous ceux qui étaient morts.

(D. Bellefleur-Menikapu : cass 3, face B)

Le renard avait été tué par du poison... Tshishap d'ailleurs avait sa maison à cet endroit, c'était lui qui utilisait du poison. Autrefois, on ne ramassait jamais de fruits à proximité du club, ni à Ashinit Kapmutenan ni à Takuakupan. On dit que c'était là qu'il mettait du poison, c'était là que devait se trouver son sentier de trappe.

(Bacon et Vicent, 1979 : 1982)

Sur l'aire d'exploitation des Montagnais de Natashquan, les trappeurs eurocanadiens étaient établis le long des rivières Natashquan et Aguanus sur une distance de 160 kilomètres. Plus particulièrement, sur la rivière Natashquan, ils se rendaient jusqu'à la rivière Mistanipisipou tandis que sur la rivière Aguanus, ils montaient jusqu'au lac aux Deux-Loutres. Au nord, les trappeurs labradoriens étaient répartis le long de la rivière Hamilton, aux environs du lac Minipi et à la tête de la rivière du Petit Mécatina.

(Tanner, 1944 : 585).

Autrefois, il y avait des Blancs qui partaient pour la chasse. Il y avait Bébé Landry au lac Cormier ; un Cormier à l'embouchure de la rivière Natashquan Ouest. Un autre trappait à l'entrée du lac Ménascouagama et un autre au lac Le Doré. Philippe et Edgard Hounsell trappaient à la rivière Paskau. Un Petitpas passait tout l'hiver à Kuaneikuakau. Il amenait ses quatre fils avec lui. Quand

les Indiens le rencontraient, tout le monde était content. Il était bien connu des Indiens. Paul Landry qui trappait à la rivière Kaku amenait son neveu avec lui. Willie Hounsell et son frère Mathias à la rivière Peshananiskau. Édouard Guillemette, lui, trappait à la rivière Mashkuminakuash et au ruisseau Shuniau. Il y avait aussi des Anglais qui trappaient à Akaneshau ashtshi.

(A.-C. Ishpatau : cass. 6, face A)

Durant le premier mitan du XX^e siècle, les Montagnais de Natashquan ont développé un modèle d'occupation et d'utilisation du territoire qui tenait compte de deux grands secteurs, soit ceux de Nutshimiu et de Uinipek. Ils exploitaient le premier durant l'automne et le début de l'hiver puis se concentraient sur le second durant la fin de l'hiver et le printemps. L'été, ils fréquentaient surtout le littoral et les îles du golfe du Saint-Laurent. En plus de changer de secteur au cours de l'année, les Montagnais de Natashquan se préoccupaient de ne pas retourner dans la même zone de chasse que l'année précédente. Ce mode d'occupation favorisait une régénération du gibier et un certain contrôle des ressources renouvelables. De cette manière, un chasseur tentait d'exploiter au maximum une zone sachant que lui ou un autre n'y reviendraient pas avant quelques années. Comme il n'était pas possible de tuer tous les animaux d'une zone en moins de deux mois, les bêtes non capturées pouvaient se reproduire et assurer en quelque sorte la relève. En somme, le modèle d'occupation et d'exploitation des Montagnais de Natashquan reposait, d'une part, sur un prélèvement pluriannuel et, d'autre part, sur une diversification des zones de chasse au cours d'une même année.

Les Montagnais de Natashquan procédaient peut-être de cette façon depuis fort longtemps, mais, à partir de 1900, ils ont dû composer avec les nouveaux éléments introduits dans leur système. En effet, les trappeurs eurocanadiens ont favorisé davantage l'exploitation d'un même terrain de trappage d'année en année, n'adhérant pas au système d'alternance des secteurs. Ainsi, le secteur Uinipek a de ce fait été exploité durant l'automne par les villageois, perturbant en quelque sorte la planification des Montagnais. Cette conjoncture affecta par la suite les groupes de chasse, puisqu'ils durent probablement se déplacer de plus en plus durant l'hiver-printemps au lieu de s'installer comme en

automne à un campement principal et établir des lignes de trappage. En outre, les trappeurs eurocanadiens ont pu fréquenter des endroits récemment exploités et considérés en régénération par les Montagnais de Natashquan. La venue de trappeurs villageois occasionna en quelque sorte une certaine surexploitation des ressources et nécessita des ajustements et des abandons de parcelles de territoire de la part des Montagnais. Toutefois, la présence de ces trappeurs représenta une source additionnelle de sécurité et d'aide possible, éléments fondamentaux pour la fréquentation du territoire.

De 1905 à 1920 environ, diverses épidémies, telles la coqueluche et la grippe espagnole, ont affecté les communautés de la Côte-Nord et ont réduit considérablement les effectifs humains de telle sorte que le gouvernement du Canada a dû intervenir par l'envoi d'équipes spéciales pour vacciner les gens et soigner les malades.

En 1909, le département des Affaires indiennes organisa un deuxième programme de pêche à la morue pour les Montagnais et investit plusieurs milliers de dollars afin de les équiper d'agrès de pêche et de chaloupes à moteur. Toutefois, le marché de la morue fut continuellement à la baisse de telle sorte qu'en 1926, à Natashquan, la compagnie Robin, Jones et Whitman, qui avait acheté La Parelle vers la fin du XIX^e siècle, cessa ses opérations. Cette entreprise vendit ses dépendances à la Compagnie de la Baie d'Hudson qui, au cours de la même année, prit le contrôle de Révillon Frères. Ces transactions correspondirent à un changement de politique commerciale de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui, à partir de 1920, visa à convertir ses comptoirs en véritables magasins généraux et à les localiser aux endroits les plus peuplés de la Côte-Nord.

La crise économique de 1929 à 1935 occasionna une réduction des possibilités d'achat et d'échange pour les communautés de la Côte-Nord. De plus, durant ces années, le prix des fourrures baissa considérablement de telle sorte qu'en 1938, la Compagnie de la Baie d'Hudson ferma définitivement son magasin à Natashquan.

La Deuxième Guerre mondiale a permis un nouvel essor économique sur la Côte-Nord puisque les prix des four-

rures et de la morue augmentèrent. Cependant, les affaires sont dorénavant menées par des marchands locaux puisque les grandes compagnies et les « traders » ont abandonné la région.

D'autres activités ont aussi influencé le cycle annuel des Montagnais de Natashquan mais à une échelle plus petite et très circonscrite. Ainsi, quelques scieries artisanales situées sur le littoral ont exploité la matière ligneuse le long des rivières. Ce fut l'occasion pour certains Montagnais d'obtenir du travail salarié et de cesser momentanément leur chasse de printemps.

Les hommes ont fait la draye pendant deux ans. Ce n'était qu'au printemps qu'ils la faisaient, quand la glace dégelait sur les rivières, quand l'eau était libre sur une grande largeur.

(Bacon et Vincent, 1979 : 244)

Quant à la pêche sportive au saumon, l'installation des clubs de pêche privés remonte à 1863 sur la rivière Natashquan et à 1895 sur la rivière Kégashka. D'autres clubs ont été établis par la suite sur les rivières Corneille, Piashti, Watshishou, Nabisipi et Musquaro. Ces clubs ont engagé des gardiens pour surveiller leurs propriétés et empêcher toute prise de saumon par les personnes non autorisées. Ainsi, au fil des ans les Montagnais n'ont pas pu exploiter cette ressource à leur guise et en toute quiétude. Cet inconfort s'aggrava lorsque les avions ont commencé à circuler à la grandeur du territoire amenant arpenteurs, prospecteurs et autres gens intéressés au territoire.

Vers 1945, les gouvernements ont développé des politiques axées sur le contrôle et la planification des ressources en fonction de l'industrialisation. Les premières manifestations tangibles de ces orientations furent, au plan social, la mise en place de programmes universels tels les allocations familiales et les pensions de vieillesse. Au début, pour les Montagnais, ces prestations ont été versées sous forme de rations alimentaires puis, plus tard, par chèques.

Cela ne fait pas longtemps que le Bien-Être nous donne de l'argent pour la nourriture. Je m'en souviens de la première fois. Il donnait cela aux malades. Il donnait des oranges, des pommes, des tomates, des biscuits, mais pas de viande. C'est le docteur qui donnait cela aux Indiens quand ils étaient malades. Et après cela, il y a eu

quelque temps de l'école. C'est quand on arrivait de la chasse, on nous enseignait durant deux mois de temps.

(M.-L. Menikapu-Ishpatau : cass. 1, face B)

Après la Deuxième Guerre mondiale, le ministère des Affaires indiennes intensifia sa politique d'intervention et organisa des programmes introduisant ainsi graduellement des agents de plus en plus spécialisés dans des domaines de plus en plus particuliers. Contrairement aux aides gouvernementales précédentes, ces programmes sont permanents et exigent le suivi des bénéficiaires. Ainsi, l'appareil technobureaucratique prit de l'expansion et s'inséra davantage dans l'univers socio-culturel des Montagnais.

1946 à nos jours

Les Montagnais de Natashquan reconnaissent qu'une transformation majeure a eu lieu lorsque le gouvernement du Canada instaura ses programmes sociaux. Ces nouvelles sources de revenu firent en sorte que le choix de demeurer près du village de Natashquan durant l'année signifia plus de confort et de sécurité. Ainsi, les femmes, les enfants et les personnes âgées ont préféré habiter non loin de la mer permettant aux hommes de trapper davantage et de voyager plus rapidement. En effet, l'approvisionnement pour sa subsistance a dorénavant été assuré par des prestations gouvernementales.

Depuis que le Bien-Être existe, on laisse les femmes à la cinquième chute pour continuer à notre terrain de trappage. Quand on avait trop d'enfants ou encore qu'on était en retard pour la saison, on laissait les enfants à la cinquième chute. Quand il ne restait plus d'enfant, on pouvait amener notre femme avec nous. Quand un père de famille amenait ses enfants, il était obligé de faire deux fois le portage. La saison de chasse est trop courte et il perdait trop de temps.

- Pourquoi partez-vous seul maintenant ?
- Parce qu'on pense que l'homme va plus vite et que les femmes et les enfants n'auront pas faim parce qu'il y a le Bien-Être.

(A.-C. Ishpatau : cass. 5, face B)

Quand les hommes allaient à la chasse, on demeurait près de la rivière... Le Bien-Être social nous procurait trois ou quatre poches de farine. Moi, j'ai eu quatre poches. Il nous donnait aussi du saindoux, du linge. Les enfants n'étaient pas grands dans ce temps-là. Il fallait

passer l'hiver. Après avoir monté ma tente, j'ai construit mon échafaud. J'ai placé mes provisions en haut de cette plate-forme. J'ai fait cela toute seule. Ensuite, j'ai recouvert la farine.

(D. Bellefleur-Menikapu : cass. 4, face A)

De 1946 à 1954 environ, les Montagnais de Natashquan ont établi un camp principal d'automne à environ 50 kilomètres au nord de la côte. De là, femmes, enfants et personnes âgées ont pu, d'une part, s'approvisionner en bois de chauffage et autres ressources renouvelables et, d'autre part, retourner au village de Natashquan en peu de temps en cas d'urgence et de nécessité. Après la construction des premières maisons vers 1954, les familles montagnaises de Natashquan ont habité en permanence au bord de la mer, sur la réserve actuelle.

Tout comme les autres citoyens du Canada, les Montagnais ont vécu le choix des gouvernements de l'après guerre, conçus comme le support et le moteur du développement économique et social. Ainsi, les gouvernements ont étendu leur juridiction sur les ressources naturelles et humaines, tout en mettant en place des mécanismes de contrôle

La réserve montagnaise de Natashquan en 1976.

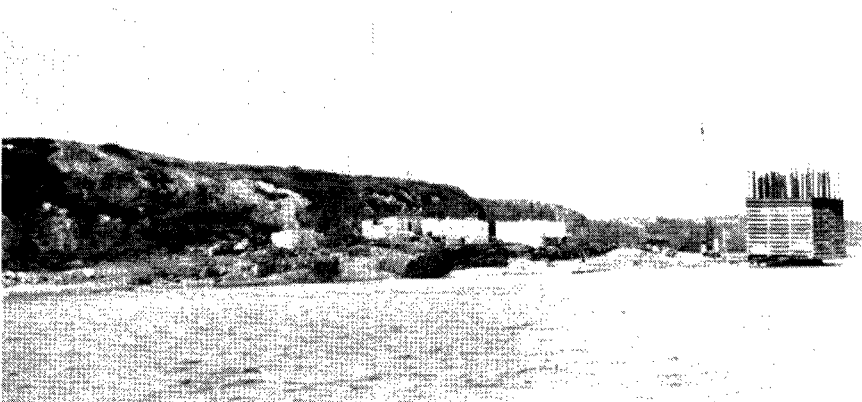


et d'aménagement en vue d'accélérer le développement de la société industrielle.

Pour les Montagnais de Natashquan, cette orientation politique s'est concrétisée par des interventions gouvernementales qui ont accordé des concessions minières, créé une réserve indienne, rendu la scolarisation des enfants obligatoire, instauré de nouveaux services et adopté des réglementations relatives aux ressources fauniques.

En 1950, le gouvernement québécois acheta la seigneurie de la Terre Ferme de Mingan (Québec, 14 Georges VI, 1950, chap. 13) et put, à partir de ce moment, procéder à la mise en place de concessions minières : Quebec Iron and Titanium au lac Allard en 1950, la mine de feldspath de la compagnie Sparmica près de Baie-Johan-Beetz en 1954 et la compagnie Aconic Mining Corporation à Natashquan en 1955. À la même époque, à Sept-Îles et à Schefferville, un développement minier de grande envergure fut mis de l'avant drainant temporairement une main-d'œu-

Aperçu du chantier de construction à la mine Sparmica, près de Baie-Johan-Beetz. Photo prise par R. Biais en 1955.



vre tant montagnaise qu'eurocanadienne en provenance de la moyenne et basse Côte-Nord.

Par ailleurs, de concert avec les Affaires indiennes, le ministère de la Chasse et de la Pêche du Québec par l'entremise de son Service des fourrures instaura en 1952, pour le comté du Saguenay, le système de réserve à castor (Québec, Arrêté en Conseil no 2106 du 4 novembre 1952). Par ce programme, les promoteurs ont voulu rationaliser l'exploitation du castor. Ainsi, ils ont divisé, avec l'aide des représentants des collectivités, la réserve du Saguenay en terrains de trappage individuels auxquels un responsable fut assigné. De plus, le Service des fourrures fixa annuellement sur chaque terrain un quota de prises de castors selon l'inventaire des cabanes de castors fourni par les trappeurs. Enfin, pour la division Natashquan, le Service transplanta des colonies de castors en provenance de la Gaspésie sur les lacs Victor,

Départ des castors en provenance de Haldimand (Gaspésie) en vue d'une transplantation de l'espèce dans la réserve du Saguenay. Photo prise par G. Bédard en 1955.



Landry, Olivier, Cormier, Menascouagama, Jérémie, Ruffin et Gallienne. Auparavant, le castor était peu présent sur l'aire d'exploitation des Montagnais de Natashquan. Seuls, la tête de la rivière du Petit Mécatina et les environs de Baie-Johan-Beetz représentaient des lieux propices à cette espèce. La transplantation effectuée par le Service permit donc une meilleure répartition du castor sur tout le territoire, principalement dans le secteur Unipek.

Durant ces mêmes années, Terre-Neuve, qui s'est jointe au Canada en 1949, fit en sorte que ses lois et règlements fussent appliqués au Labrador. Ainsi, les Montagnais de la Côte-Nord n'ont plus eu droit de vendre leurs fourrures à North West River ou ailleurs au Labrador, car ils ne sont pas considérés comme citoyens de cette province.

De son côté, le gouvernement fédéral a émis, le 31 mars 1953, un décret permettant à l'appareil administratif de procéder à la constitution de la réserve indienne de Natashquan (Canada, Arrêté en conseil no 476). Auparavant, les Affaires indiennes firent construire à Sept-Îles un pensionnat pour scolariser les enfants montagnais. Ainsi, en 1951, eut lieu le départ des premiers enfants montagnais de Natashquan pour cet établissement scolaire. Puis, entre 1954 et 1956, ce fut la construction des premières maisons et de l'école sur la réserve de Natashquan. Durant les années subséquentes, plusieurs autres services ont été ajoutés tels un dispensaire, une piste d'atterrissage, une route reliant les villages situés entre les rivières Natashquan et Pashashibou, l'électricité, le téléphone, l'aqueduc, les égoûts, la télévision... En 1958, les Montagnais ont eu un missionnaire résident en permanence. La mission de Musquaro avait été abandonnée en 1948 et, jusqu'en 1958, les Montagnais de Natashquan n'avaient eu que des visites épisodiques d'un missionnaire oblat.

Ces installations et institutions ont grandement augmenté la sédentarité des Montagnais de Natashquan. Ainsi, à partir de ces années, les groupes de chasse ont été presque exclusivement composés d'hommes adultes, tandis que les femmes, les enfants et les personnes âgées ou malades restaient en permanence à la réserve. Dans ce contexte, quelques occasions d'emploi salarié ont surgi et de nouveaux besoins ont été créés. Ainsi, les Montagnais ont

eu davantage besoin d'argent comptant, entre autres, pour l'achat d'appareils ménagers, l'utilisation de l'électricité, l'entretien et le remplacement d'objets manufacturés. Cependant, l'exploitation des ressources fauniques n'a pas pu procurer entièrement le revenu nécessaire pour répondre aux exigences nouvelles.

Dans cette conjoncture, la chasse et le trappage des animaux à fourrure sont pratiqués autrement. Auparavant, la majeure partie de la vie sociale et communautaire des Montagnais était réalisée au sein de la chasse et le cycle annuel y était presque complètement rattaché. Maintenant, depuis que la réserve est devenue le lieu où la communauté s'organise et se développe, la chasse et le piégeage, tout en demeurant encore des activités importantes puisqu'elles procurent de la nourriture et des revenus, sont intégrés à un cycle annuel plus complexe et davantage influencé par des facteurs socio-économiques de la société nord-américaine.

Aujourd'hui, l'Indien fonctionne avec la société de consommation. Maintenant, s'il va à la chasse, c'est pour deux semaines, un mois. Aujourd'hui s'il chasse, c'est pour les fourrures dont le prix a augmenté.

(A.-C. Ishpatau : cass. 1, face B)

En plus de représenter une source d'approvisionnement importante, le castor a été une des fourrures les plus lucratives durant les années 1950. Compte tenu des changements de l'après-guerre et du coût de la vie à la hausse, les Montagnais de Natashquan ont essayé de maximiser leurs chasses en se dirigeant davantage aux endroits les plus propices pour la capture du castor. Quelquefois, ils ont nolisé un avion et effectué des repérages aériens afin de localiser les lieux les plus favorables. Avec ces informations les trappeurs montagnais ont pu optimiser leur saison de trappage. Par conséquent, les Montagnais de Natashquan ont parcouru la totalité de l'aire d'exploitation et développé un autre mode d'occupation qui n'est plus basé sur la dichotomie Nutshimiu/Uinipek.

Avec la délimitation de l'aire d'exploitation en terrains de trappage individuels, quelques désaccords sont apparus surtout lorsqu'un individu se fait signifier qu'il lui est interdit de capturer du castor ou tout autre animal à fourrure dans une zone déterminée. En fait, le conflit provient de la con-

frontation entre la coutume d'aller sur le territoire sans avoir de terrain fixe et l'implantation d'une gestion personnalisée d'un terrain de trappage. En effet, certains Montagnais s'appuient occasionnellement sur le système de la réserve à castor du Québec pour revendiquer au sein de leur communauté l'accès exclusif aux endroits favorables à la capture du castor. En contrepartie, d'autres Montagnais évoquent les chasses passées de leurs parents à ces endroits comme preuve de leur droit d'exploitation de ces zones. Derrière ces deux points de vue, l'objectif demeure le même, soit de réaliser une chasse des plus profitables dans les endroits les plus rentables et les plus accessibles. En somme, les conditions socio-économiques déterminent en bonne partie ces comportements d'autant plus que les discussions ont surtout cours à propos des terrains les moins éloignés de la réserve.

Quand il a distribué les terrains, il a donné cela aux plus vieux des familles et ceux-ci pouvaient partager le territoire. Morrisette nous a dit que si nous n'allions pas chasser sur notre terrain respectif, nous n'aurions pas notre 50 S. Autrefois, l'Indien n'avait pas de territoire fixe. Il pouvait aller n'importe où, ils s'invitaient mutuellement jusqu'à la venue de Morrisette qui distribua des terrains de trappage.

(A.-C. Ishpatau : cass. 1, face B)

La fréquentation du territoire dépend donc de plus en plus des montants d'argent que les Montagnais de Natashquan peuvent investir. Actuellement, la composition des groupes de chasse repose davantage sur des équipes d'hommes. Celles-ci sont constamment remaniées puisque la disponibilité des personnes dépend de plusieurs variables telles le pouvoir d'achat, la marge de crédit disponible et la synchronisation des activités de récolte avec le travail salarié. Selon les gibiers recherchés et les endroits à fréquenter, l'équipe sera autant que possible composée de ceux qui ont le plus d'aptitudes pour chasser l'animal convoité et qui connaissent bien les lieux. En se sédentarisant, les Montagnais de Natashquan ont favorisé des chasses particulières à des endroits spécifiques tandis qu'auparavant leur récolte était davantage variée et constante.

De manière générale, les alentours de la réserve et les abords des axes de circulation sont intensément fréquentés et gérés de façon communautaire. Plusieurs chasses,

pêches et cueillettes quotidiennes sont réalisées à l'intérieur de ce secteur. L'emploi et la combinaison des moyens de transport motorisés permettent aux Montagnais de parcourir de grandes distances en peu de temps. Ainsi, on peut revenir le jour même à la réserve ou encore pratiquer ces activités de récolte avant ou après les heures d'ouvrage d'un emploi salarié.

Pour un séjour prolongé, les moyens de transport motorisés et les télécommunications sont aussi employés. Toutefois, leur acquisition et leur utilisation représentent des investissements substantiels et occupent une part de plus en plus importante du budget. Ainsi, les Montagnais de Natashquan fréquentent le territoire selon la disponibilité de l'équipement, leur implication dans l'activité du village et la valeur des ressources fauniques.

Contrairement au nomadisme, la sédentarité fait que les membres des familles fréquentent des milieux différents et développent des goûts particuliers. Ainsi, par exemple, les hommes aspirent à fréquenter régulièrement le territoire tout en ayant des occasions de travail salarié ; les femmes veulent combler leurs besoins reliés à la sédentarité et à l'habitation d'une maison unifamiliale et les jeunes désirent accéder à des modèles enseignés dans les écoles et promus par les médias. Ces divergences conduisent à une hétérogénéité sociale de plus en plus marquée chez les Montagnais de Natashquan et font en sorte que l'organisation des activités de chasse, de pêche et de piégeage doit tenir compte de plusieurs nouvelles variables. En effet, les activités d'exploitation sur le territoire doivent être agencées de plus en plus avec les interventions gouvernementales et privées qui ne coïncident pas toujours avec la pratique de la chasse. Cette situation occasionne donc des interruptions temporaires de la fréquentation du territoire et oblige à élaborer de nouvelles stratégies qui intègrent autant que possible le développement de la réserve et l'utilisation des ressources du territoire.

Globalement, l'après-guerre a permis l'augmentation du revenu au niveau national mais, pour le trappeur, la situation s'est avérée plutôt précaire. En effet, la vente des fourrures brutes ne procura à ce dernier qu'un revenu

moyen ne dépassant pas 500 \$ par an. Pour s'assurer un revenu régulier couvrant les nouvelles dépenses, le trappeur a dû diversifier ses activités. Pour les Montagnais de Natashquan, cette diversification s'avéra difficile puisque les possibilités d'emploi sur la réserve ou aux environs ont été jusqu'à maintenant assez restreintes. Toutefois, plusieurs d'entre eux ont travaillé de façon saisonnière à Sept-Îles et à Schefferville afin de répondre à leur besoin d'argent sans cesse grandissant. En 1955, la compagnie Aconic Mining Corporation en engagea quelques-uns comme journaliers ; mais, cette entreprise périclita rapidement. Ce ne fut qu'en 1973, lors des opérations forestières menées par Rexfor, que d'autres emplois salariés furent offerts en grand nombre par le biais de programmes de formation. En dehors de ces projets, d'autres emplois salariés ont été disponibles lors d'occasions particulières comme un feu de forêt, une excursion de chasse ou de pêche sportive ou l'activité ponctuelle d'un entrepreneur local.

Les travaux d'hiver, les cours aux adultes, la construction domiciliaire, les initiatives locales furent, à partir de 1964, les principales sources de revenus pour les Montagnais de Natashquan. Par ailleurs, les services reliés à la communauté tels la gérance de la bande, la sécurité publique, l'entretien ménager de l'école, le prélèvement des ordures ménagères, l'enseignement, le transport des écoliers et des malades, le service social ont procuré à quelques individus des emplois réguliers. Cependant, la majorité de la population demeure encore aujourd'hui prestataire du Bien-Etre social dans des proportions atteignant quelquefois 70 %.

En somme, la croissance démographique, la diversification des intérêts et les nécessités découlant de l'organisation villageoise font en sorte que la fréquentation du territoire tout en demeurant une priorité, n'est plus la principale préoccupation des Montagnais de Natashquan. La complémentarité de leurs activités de récolte avec le travail salarié demeure par contre un objectif substantiel. Pour le réaliser, ils négocient auprès des diverses administrations publiques des budgets et des pouvoirs pouvant permettre leur développement socio-économique. Malgré tout, le territoire demeure l'espace sur lequel ils conçoivent leur épanouisse-

ment même si, actuellement, plusieurs avenues et discussions sont en cours. Présentement, aucun modèle de développement ne suscite chez les Montagnais une complète unanimité, ce qui demeure l'indice d'une culture qui, loin d'être à

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Bacon, Joséphine et Sylvie Vincent

1979 *MISTAMANINUESH*, autobiographie d'une femme de Natashquan. Manuscrit déposé au ministère des Affaires culturelles du Québec.

Canada, Assemblée législative

1853 « Acte relatif aux pêcheries sur la côte du Labrador et la Côte-Nord du golfe Saint-Laurent ». *Statuts du Canada*, 16 Victoria, c. 92.

1858 « Acte des pêcheries ». *Statuts du Canada*, 22 Victoria, c. 86.

Canada, Conseil exécutif

1953 Arrêté en conseil no 476. Description de la réserve indienne de Natashquan.

Dominique, Richard et Céline Pelletier

1974 *Une étude de la technologie de la trappe chez les Montagnais-Naskapis de la Moyenne-Côte-Nord*. Québec, rapport déposé au ministère des Affaires culturelles.

Frenette, Jacques

1986 *Mingan au XIX^e siècle : Cycles annuels des Montagnais et politiques commerciales de la Compagnie de la Baie d'Hudson*. Ottawa, Musées nationaux du Canada.

Grande-Bretagne, Conseil privé

1927 *In the Matter of the Boundary Between the Dominion of Canada and the Colony of Newfoundland in the Labrador Peninsula*. 12 vol. Londres, Williams Clowes and Sons.

Lévi-Strauss, Claude

1982 « Préface » dans Talayesva, Don C. *Soleil Hopi*. L'autobiographie d'un Indien hopi : 5-16. Paris, Pion.

Panasuk, Anne-Marie et Jean-René Proulx

1981 *La résistance des Montagnais à l'usurpation des rivières à saumon par les Euro-canadiens du XVIIe siècle au XXe siècle*. Mémoire de maîtrise, Université de Montréal

Québec, Assemblée législative

1885 « Actes pour faciliter la formation en cette province de clubs pour la protection du poisson et du gibier. » *Statuts du Québec*, 48 Vict., c.12.

1950 « Loi relative à la seigneurie de Mingan ». *Statuts de la Province de Québec*, 14 Georges VI, c.13.

Québec, Conseil exécutif

1952 Arrêté en conseil no 2016 du 4 novembre 1952, concernant la réserve à castor du Saguenay.

Speck, Frank G.

1915 *Family Hunting Territories and Social Life of Various Algonkian Bands of Ottawa Valley*. Ottawa, ministère des Mines, Commission géologique du Canada, mémoire 70.

Tanner, Vaino

1944 *Outlines of the Geography. Life and Customs of Newfoundland-Labrador*. 2 vol. Cambridge, University Press.

Vigneau, Placide

1969 *Journal de Placide Vigneau (1857-1926)*. Québec, Editeur officiel du Québec.

-A-

Abraham, Marie-Antoinette : 69
Acadiens : 177
Aconic Mining Corporation : 135, 188, 194
Aguanus (rivière) : 66, 73-74, 115, 119, 121, 126, 129, 132, 164-165, 168, 178, 182
Aguanish : 102, 125
Aguanish, (trappeur(s) d') : 73, 83, 131-132
Aiakuatakutit (lac) : 55
Akaneshau ashtshi : 183
Albert, Benoit : 131
Alexis, Angèle : (première épouse de Michel Grégoire) : 38, 44
Algonquiens du Subarctique : 18-19
Algonquins : 18
Aliecte (lac) : 94, 96, 121
Allard (lac) : 188
Américains (club de pêche au saumon des) : 82
Amérindiens : 19, 158, 172-173, 179, 182-183, 185, 191-192
Amérique : 19
An : 166
Anse aux Dunes : 176
Anuish : 166
Apitatshuan : 131
Arthur (lac) : 70, 126, 153
Arthur (rivière du lac) : 69

Arsenault, Danielle : 20
Ashinit Kapmutenan : 182
Atiku, Pierre : 47
Atshen : 28, 30, 77, 80-82, 114
Atshen Ashini : 114
Atumus Kanatshepeshit : 131
Audubon, John J. : 33
Auteuil (lac d') : 122

-B-

Bacon, P. et Vincent, S : 149, 152, 154, 158, 160, 161, 166, 167, 168, 172, 173, 174, 181, 182, 185
Baie-Johan-Beetz : 74, 77, 90, 103, 105, 144, 168-170, 180, 188, 190
Baie-Johan-Beetz, gens de : 102
Baie Piashti voir *Baie-Johan-Beetz*
Baies (lac des) : 85-86, 169
Barette, André : 20
Barnabé, Étienne : 87
Beauce : 179
Baudry, Léon : 131
Baudry, René : 131
Bédard, G. : 189
Beetz, Johan : 180
Béland, E. : 127
Bellefleur, Abraham : 39, 60
Bellefleur, Charles : 25, 31-32, 39
Bellefleur, Charles : 88, 121
Bellefleur, Clément : 132
Bellefleur, Denis : 60

Bellefleur, Étienne : 171
Bellefleur, François : 24-25, 38, 61
Bellefleur, Hélène : 32, 34
Bellefleur, Joseph : 123-124, 129, 134
Bellefleur, Joseph (de la Romaine) : 171
Bellefleur-Menikapu, Des Neiges : 20, 61, 132, 170, 182, 187
Bellefleur, Paul : 24, 31-32, 38, 65, 88
Bellefleur, Sylvestre : 38-39, 41, 47, 60-61, 69, 77, 82, 92-93, 96, 103, 107-110, 112, 117-118, 120, 126, 130, 133-135
Bellefleur-Upistan, Agnès : 20
Bellefleur-Upistan, Henriette : 75
Bellefleur, Zacharie : 135
Bien-Être social : 185-186, 194
Bissot, François : 176
Bissot, François-Joseph : 176
Biais, R. : 188
Blanc(s) voir Eurocanadien(s)
Blanc-Sablon : 176
Blondin, P. : 127
Bouin (lac) : 134, 153
Bradore (baie de) : 176
Briçonnet (lac) : 32
Brûlé (lac) : 131

-C-

Cabane Brûlée (lacs de la) : 102
Canada, Affaires Indiennes : 179-180, 183, 186, 189-190
Canada, Cour supérieure du : 179
Canada, gouvernement du : 176-179, 183, 186
Canada, ministère des Pêcheries : 179
Cartier, Jacques : 176
Chalifour (lac) : 84
Charest (lac) : 132
Charest, Paul : 20
Chevalier, Serge : 20
Claveau, J. : 127, 131
Coacoachou : 33
Coacoachou (lac) : 56
Coacoachou (rivière) : 38, 49
Compagnie de la Baie d'Hudson : 177-180, 184

Compagnie du Nord-Ouest : 176-177
Comtois, Robert : 20
Conseil privé, Grande-Bretagne : 178
Cooper, John M. : 19
Cormier (lac) : 71, 87, 90, 190
Cormoran (cap du) : 176
Corneille (rivière) : 80, 144, 185
Côte-Nord (du Saint-Laurent) : 172, 175-178, 180-184, 189
Courtois, Caroline : 135
Courtois, François : 77
Courtois, Paul : 61
Courtois, Pierre : 20, 65, 105, 124-125, 158

-D-

Deschênes, Jean-Guy : 6, 20
Désilets, E. : 67
Des Marets (rivière du lac) : 144-145
Deuxième Guerre mondiale : 181, 184, 186
Deux-Loutres (lac aux) : 110, 124, 153, 182
Dieu : 101
Domaine du Roi : 176
Dominique, R. et Pelletier, C. : 163
Dominique, Richard : 6-8
Dorion, Henri : 8
Dufour, Hélène : 20
Dumont, Benoît : 20

-E-

Ekuanitshiu voir Mingan
Eneish : 166
Eshatakamat : 133
Eshatatshinakat : 60
Eshkukutiki : 136
Essipiu (ruisseau) : 137
Etamamiou (rivière) : 176
Etshishtakant : 130
Eurocanadien(s) : 173, 177, 180, 182

— F-

Fêtes (les) voir Noël
Fonteneau (lac) : 129, 153

France : 176

Frenette, Jacques : 178

-G-

Gaffaret (lac) : 132-133, 153

Gallienne (lac) : 190

Gaspé : 51

Gaspésie : 189

Giroux, Antoine : 20

Grands Lacs (les) : 19

Grant, William, Peter Stuart et Thomas
Dunn (compagnie) : 176-177

Grégoire, Angèle : 82-83

Grégoire, Anne : 69, 99-100

Grégoire, Harry (père de Michel) : 23-24, 29, 31,
34-38, 40-41, 45-46,
48, 50-54, 57

Grégoire, Jérôme : 69, 83, 87, 93-95, 103,
109-110, 116-117, 121, 126

Grégoire, Marie-Agnès : 32

Grégoire, Michel : 7-8, 15-18, 20,
22, 27, 143, 147, 153-154, 159, 175

Grégoire, Thomas : 44, 46, 69, 75-77, 82, 90, 92,
96-97, 99, 101, 103, 107, 110, 112-115, 118-119,
121, 126, 130-131, 133-134, 137

Grégoire, Thomasse : 103-104,
114, 123-125, 127

Grou, Jocelyne : 20

Guillemette, Édouard : 182

-H-

Hamilton (rivière) : 48, 182

Haldimand : 189

Hamelin, Louis-Edmond : 20

Harrington Harbour : 41

Harvey, Odias : 127

Havre-des-Canadiens : 120, 167, 169

Havre-Saint-Pierre : 127

Hounsell, Edgar : 182

Hounsell, Mathias : 182

Hounsell, Philippe : 182

Hounsell, Willie : 68, 182

-I-

Île-à-Michon : 115, 169

Île aux Oeufs : 176

Immaculée-Conception : 37

Indien(s) voir *Amérindien(s)*

Ishpatau, Antoine : 16, 20

Ishpatau, André-Charles : 20, 90, 107, 116-117, 119,
122-123, 130, 133, 148, 150, 154, 161, 173, 182,
183, 186, 191, 192

Ishpatau, Barthélémy : 97

Ishpatau, François : 43, 47, 112

Ishpatau, Henriette : 90, 107, 121,
133, 137-138

Ishpatau, Jean-Baptiste : 72,
77-79, 94-96, 103, 107, 116, 120

Ishpatau, Joseph : 42-43, 45, 74-75, 77, 90-93,
96, 105

Ishpatau, Pierre : 43

Ishpatau, Sophie : 90, 105, 138

-J-

Jeness, Diamond : 19

Jérémie (lac) : 190

Jésuites : 177

Joncas, Richard : 180

Julien (lac) : 96-97

-K-

Kachekaosipou (rivière) : 144-145

Kaiapenanit : 38

Kaiatauiat (lac) : 75, 77, 93, 96, 100, 120, 124, 134,
162, 165, 169

Kaiatauiat (ruisseau) : 125

Kaiatshimeu : 51, 53

Kaishikanikatet : 85

Kakamashkuatit : 65, 125, 134

Kakaneshtipan : 92

Kaku (rivière) : 182

Kakuakue Shapet : 60

Kakuanashipiat : 87

Kakuanashtshekat : 93, 162

Kaltush, Benoit : 20, 104, 164

Kaltush, Benoit (de La Romaine) : 87-90

Kaltush, Jean-Baptiste : 44, 47, 76-77, 103-104,
109, 112, 117, 130

Kamashtshekuakamat : 78

Karnatapenapishinanit (lac) : 130

Kamatshekuashit : 40

Kamatshimakushit : 121

Kamatshkueushis Ushakameshim : 124
Kameshekushkamat (lac) : 56
Kamikuashipanit : 45
Kaminuashit (Île) : 80
Kamishekukat : 118
Kamishtauatshut (rapides) : 55
Kamushauanatshinat (lac) : 91
Kanatuapiat : 59
Kaneuashitetit : 115-116, 121
Kaniakutet : 66, 87, 93, 96, 114, 132, 161-162, 165
Kaniapishkat : 90
Kaniasht : 103
Kanishuateti : 130
Kanuakamath : 138
Kapapukupanit : 123
Kapakuashakamat : 87
Kapenakashkeu Metissi (lac) : 110, 117, 112, 132, 153
Kapukuniat (montagne) : 97
Kashamatapit : 48
Kashkanatshu voir Lafontaine, *François*
Kashupakatishit : 41
Kataupishkuani Miskumi : 49
Katipashinaitsheshipan : 85
Katshinuashkushit Kauapukuesht : 44
Katupen Muakuenanit (lac) : 85
Kauashaitauakat : 56
Kauatshuak : 78
Kauakupakashit : 118-119
Kauapekateshit, Dominique : 79
Kauashatinashnekat : 93
Kauashiakamat : 116
Kauashiamishkat : 87
Kuatshenakat : 48
Kuatshiamishkat : 115
Kuatshikamau (ruisseau) : 125
Kauashkueukakamat : 133
Kuatshuiapishkanit : 76
Kauitshekat : 80, 123, 125
Kégaska (lac) : 122, 132, 136, 168-170
Kégaska (rivière) : 136, 144, 185
Kenamu : 177
Kuakuahanaihanit : 59
Kuaneikuakau : 182
Kuaneitauakau (rivière) : 101

Kukatukanit : 55
Kukuminashiu ashtshi : 97, 124, 167, 169
Kupakatsheshit : 44
Kupetanit : 65, 85, 121, 124, 129, 162
Kushkanapipan : 109

-L-

Labrador : 175, 177, 180, 190
Labrador Company : 176
Labrador New Concern : 177
Lafontaine, François : 38-39, 44, 67-68, 88, 101-102, 126-128
La Galissonnière (lac) : 91-92
Lalo, Hélène : 120, 123
Lalo, Marie-Louise : 120
Lalo, William : 39, 41
Lalo, William : 109, 130, 135
Landry, Bébé : 182
Landry, Paul : 182
Landry (lac) : 75, 190
La Parelle (compagnie) : 178, 184
La Romaine : 24, 32-33, 40, 42-43, 49, 51, 56, 59- 60, 89
La Romaine (Montagnais de) : 17, 144, 159, 170, 172
Leacock, Eleanor : 19
Lebrun, Albert : 127
Le Doré (lac) : 88, 108-109, 116, 121, 130, 153, 182
Le Doré (rivière du lac) : 103, 107, 144-145, 153
Lévi-Strauss, Claude : 15
Longue-Pointe-de-Mingan : 131
Louis, Etienne : 79

-M-

Mailhot, José : 20
Malec, Abraham : 20, 135, 172
Malec, Antoine : 135
Malec, Bastien : 105, 134
Malec-Boudreault, Caroline : 16, 20
Malec, William : 85
Maloney, Jack : 180
Maminutshituneupan : 182
Manak : 50

- Mamitushishit (ruisseau) :** 121
Manaushit : 125, 165
Maniensch : 166
Mark, Marie-Josette : 87
Mark, Kanima : 89
Marquis, Carole : 20
Martin, Dominique : 89
Maryen (lac) : 32
Mashkuian Kaiakutin : 66
Mashkunipi (lac) : 96
Mashku Pakatan : 133
Mashkuminakuash (rivière) : 183
Matamekushit : 46
Matshiteu : 68, 74, 80, 90, 97, 102, 105, 120, 122, 126, 133, 170
Manatu (rivière) : 25
McKenzie, Peter : 25
Mécatina (havre de) : 47
Meiatshi : 28
Meiapess (famille de) : 34
Melville (lac) : 182
Menascouagama (lac) : 69, 74-75, 90, 97, 101, 153, 182, 190
Menikapu, Mathieu : 40, 51-56, 59, 65, 69, 72, 92-93, 109, 121-123, 129-130, 133-135
Menikapashu : 129, 133
Meshekuakamau : 25
Meshkunitsheu (rivière) : 133
Meshtapeu : 29-31, 81-82
Mestukushu, Abraham : 48
Mestukushu, Athanase : 120
Mestukushu, Damien : 48, 57, 89
Mestukushu, Francis : 113
Mestukushu, Marie-Josette (deuxième épouse de Michel Grégoire) : 101
Mestukushu, Marie-Josette (troisième épouse de Michel Grégoire) : 74, 90, 105, 116-117
Mestukushu, Pierre-Paul : 119
Mestukushu, Pierre Zacharie : 101-104, 114, 121, 131-132, 134, 138
Mestukushu, Sylvestre : 48
Mestukushu, Sylvestre : 82
Métivier, Johnny : 68
Menikapu, Gabriel : 20
Menikapu-Ishpatau, Marie-Louise : 20, 160, 186
Menikapu-Malec, Elisabeth : 20
Menikapu, Mathias : 51-52
Menikapu, Simon-Bernard : 65, 85, 88, 96, 130, 152, 161, 168, 173
Mikupiss : 29
Milieu (rivière du) : 102
Minau (lac) : 47-48
Mingan : 24, 79, 173, 180
Mingan (Montagnais de) : 53, 113, 124, 144, 159, 170
Mingan (seigneurie de la Terre Ferme de) : 188
Minipi (lac) : 47, 54, 182
Mishtatakaneshau ashtshi : 80
Mishtenapeu, Jean-Baptiste : 32, 45
Mishtenapeu, Jérôme : 48
Mishtenapeu-Malec, Julienne : 16, 20, 105
Mishtenapeu, Mathias : 76-77
Mishtenapeu, Pierre : 44-45
Mishtenapeu, Pierre : 130
Mishtinape : 114
Misku Ministuk : 182
Miskumit : 46
Missinak : 30
Mistanipisipou (rivière) : 144-145, 182
Mongeon, Michel : 20
Montagnais : 144, 147, 149-151, 156-157, 178-182, 184-187, 190-193, 195
Montréal : 40
Morin, Jacques : 20
Morrisette : 192
Morts (fête des) : 154
Mud Lake : 48-49
Musquaro : 32-33, 40-41, 43-44, 49, 51, 56, 60, 101, 171-172, 178, 180, 190
Musquaro (lac) : 89, 122, 130, 165, 169
Musquaro (rivière) : 89, 107, 144, 185
Muthishennu : 40

-N-

- Nabisipi :** 178
Nabisipi (rivière) : 66, 83, 85, 164-165, 185

- Naiekunnehipan** : 40
Nakamessetshuan : 99, 129
Nakatshuan (chutes) : 103
Napenu, Anne : 119
Napess, Bastien : 79
Napess, Georges : 79
Napess, Michel : 66
Napess, Pierre : 65, 90
Napess, Sylvestre : 90, 100
Napeu voir *Lalo, William*
Natapuanuat : 60
Natashquan : 32, 40-41, 61, 66, 68-69, 72, 75, 82-85, 87, 89-90, 92-93, 101-103, 108-109, 116, 118, 120, 122-123, 125, 129-130, 137, 139, 145, 153, 158, 160, 162, 164-167, 169-170, 177-180, 184, 186-189
Natashquan (aire d'exploitation de) : 145
Natashquan (cinquième chute de la rivière) : 84, 134, 162
Natashquan (église de) : 105
Natashquan (Montagnais de) : 16-18, 20, 89, 143-145, 147, 149-152, 155, 158-161, 163, 167-168, 170-172, 174-175, 182-188, 190-194
Natashquan (premier embranchement de la rivière) : 150, 160
Natashquan (première chute de la rivière) : 173
Natashquan (réserve montagnaise de) : 187, 190
Natashquan (rivière) : 17, 61, 71, 74, 80, 83, 107, 109, 121, 129, 136, 144-145, 148-149, 164, 168, 171, 178, 182, 185, 190
Natashquan Est (rivière) : 129, 133, 144-145
Natashquan Ouest (rivière) : 65, 69, 74, 90, 118, 126, 129, 144-145, 182
Natashwan, Petite rivière : 134, 178
Natauan : 56
Netauakat : 130
Niapateshu : 81
Nikatshuanit : 83
Nishkapish : 102
Noël : 33, 48-49, 53, 72, 160-161
Nolin, Dominique : 65-66, 72, 77, 105
Nolin, Mathieu : 66
Nord-Est de l'Amérique : 18
Norman (lac) : 131
North West River : 24, 49, 51-52, 158, 164, 177, 180, 190
North West River (Montagnais de) : 17, 48, 144, 159
Nouvelle-France : 176
Nutemeshan : 117, 123, 129
Nutshimiu : 144-145, 151-152, 174, 183, 191

-O-

- Oblats de Marie-Immaculée** : 177, 180
Oies (rivière des) : 24
Olivier (lac) : 190
Olomane (rivière) : 32, 42-45, 60, 176-177
Ours (rivière à l') : 102

-P-

- Paimpont (lac)** : 89, 168
Pakatanit : 80
Papakatshishku : 28, 30
Pâques : 89, 102, 120
Parent (lac) : 74, 87, 126, 153
Pashashibou (rivière) : 72, 102, 136, 165, 169, 190
Pashkauau hipis : 109
Pashtashinatin : 109, 130
Panasuk, Anne-Marie et Proulx, Jean-René : 178
Pemitatauakat : 92, 134
Penipatauakau : 130
Peshananiskau (rivière) : 182
Peshitshikau hipu : 83
Peters, Agathe : 49
Peters, Alice (mère de Michel Grégoire) : 23, 46, 57, 59-61, 63-65, 69, 82-83, 99, 101, 105, 114, 117, 121, 123-124, 133

Petit Mécatina (rivière du) : 34-35, 38, 45, 47-48, 51, 55, 59, 132, 144, 182, 190
Petipas, Charles : 68
Piashtepeu : 104
Piashti (rivière) : 185
Pienissipan : 49
Pointe-Parent : 68, 83, 135, 138
Pointe-Parent (trappeur(s) de) : 76, 138
Pontbriand (baie) : 102
Pouliot, Jean-Louis : 171
Punis : 161
Puniss voir *Paul Bellefleur*
Puness : 85, 92, 97
Putshiash : 68

-Q-

Québec, ministère des Affaires culturelles : 20
Québec, ministère de la Chasse et de la Pêche : 189
Québec, ministère des Mines : 105
Québec Iron and Titanium : 188
Québec-Labrador : 7, 15, 143
Québec Service des fourrures : 189-190

-R-

Récollets : 177
Révillon Frères (compagnie) : 180, 184
Rexfor : 194
Richardson, Richard : 177
Robin, Jones et Whitmann (compagnie) : 184
Roger (lac) : 72-73, 83, 101, 132, 153, 169
Romaine (rivière) : 127
Ruffin (lac) : 190

-S-

Saints (les) : 138
Saint-Augustin : 24-25, 31-32, 51, 53
Saint-Augustin (Montagnais de) : 17, 40, 48, 159, 172
Saint-Jean (rivière) : 176, 178

Saint-Laurent (golfe du) : 144, 183
Saguenay (réserve à castor du) : 131, 189, 192
Saumur (lac) : 66
Schefferville : 131, 188, 194
Seguin, Fernand : 9
Seigneur (jour du) : 151
Sept-Îles : 24, 131, 188, 190, 194
Sept-Îles (Montagnais de) : 159
Shakakun : 50
Shakatshinipan : 40
Shenumeshipan : 48
Shiatuakapu (montagne) : 80
Shimun, voir *Menikapu, Simon-Bernard*
Shinipiapiissimu : 109, 123, 126, 134
Shipashinetshuanit : 86
Shunien : 166
Shumpa : 48
Shuniau (ruisseau) : 183
Sparmica (compagnie) : 188
Speck, Frank G. : 18-19, 75
Stiles, William F. : 119-135

-T-

Tadoussac : 177
Takuakupan : 182
Tanguay, M. : 127
Tanin voir *Bellefleur, Denis*
Tanner, Vaino : 182
Tapi, Pierre : 20, 117-118, 121-123, 126, 129-133, 136-137
Témiscamingue : 18-19
Terre-Neuve : 176, 190
Tetaut, Anne : 120
Tetaut, Charles : 49, 61, 66, 72, 80, 87, 90, 97, 103, 120, 126
Tetaut, Pierre : 135
Tetipau, Pierre : 48
Toussaint (la) : 38
Townsend, Charles W. : 33, 41, 61
Tsakatupan : 42
Tshatipishkuan : 56
Tshekatumun : 29-30
Tshisheniu Ashini (rocher) : 114
Tshitshekau (rivière) : 85
Tshikuannamu : 81
Tshishap : 182
Turgeon (lac) : 78, 169

-U-

Uakuapustshueten (lac) : 98
Uanaman Kapauan : 42
Uanik : 48
Uapashishkuess : 40
Uapashk : 56
Uapistan, André : 75, 121, 129-130
Uapistan, Bastien : 75, 100, 121-122
Uapistan, Bastiennis : 75, 109, 132
Uapistan, Christinne : 75
Uapistan, Christinne (Marie-Louise) : 75
Uapistan, Gabriel : 133-134
Uapistan, Joseph-Bastien : 75
Uapistan, Michel : 69
Uapistan, Paul : 20, 132, 158
Uapistan, Philippe : 65, 69-70, 72-73, 83-87, 94-97, 100, 112, 124, 135
Uapistan, Pierre : 75
Uapistan, Véronique : 75
Uapistanipan : 56
Uashaunu, Adélard : 79, 114, 124
Uashaunu, Georges : 114
Uashaunu, Mathias : 79, 114
Uashe, Pierre : 59, 61-63, 69, 71, 82-83, 92-93, 97, 99-101, 105
Uashekanapiu (lac) : 56
Uatatshipishkuan : 41
Uatshekat (lac) : 54
Uatshiak (rivière) : 89
Uatukueu Tshisheniu, Joseph : 89
Uepuhkat : 50
Ueshapistan : 56
Uetapiskauat (lac) : 89
Uetshitapatam : 40
Ueuetshisstuaishu : 132-133, 153

Uineshepan : 48

Uinipek : 144-145, 150, 160, 164, 166, 183, 190-191

Uinuaukupau : 53

Uishina : 50

Umuassit : 65, 125, 129, 148

Union, gouvernement voir *Canada, gouvernement du*

Upatauatshetshuan : 25

Ushashimek Kapashakuapit : 42

Ushashimek Nipi Amatshuatan : 114

Ushiaku : 129

Ushitshinau ashtshi : 109

Ushkaia : 56

Ushkatsheku : 56

Ushkatsheku (lac) : 107

-V-

Vaillancourt, André : 131

Valiquette, Gilles : 20

Véronique (lac) : 104, 169

Victor (baie) : 102, 169, 171

Victor (lac) : 189

Vigneau, Placide : 179

Vigneault, Adélard : 127

Vigneault, Georges : 127

Vincent, Sylvie : 20

Vladykow, V.V. : 105

-W-

Washicoutai : 43

Washicoutai (lac) : 47

Watshishou (havre) : 80, 82, 102

Watshishou (rivière) : 185

Achevé d'imprimer
en août 1989 sur les presses
des Ateliers Graphiques Marc Veilleux Inc.
Cap-Saint-Ignace, Qué.